

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

<i>À la mémoire d'Henri Bourassa</i>	Maxime RAYMOND	3
<i>Musique et littérature</i>	Jean VALLERAND	24
<i>Un plaidoyer pour la recherche scientifique</i>	Édouard CALVET	36
<i>Hommage à Édouard Montpetit</i>	Jean DÉSY	41
<i>L'exemple de sainte Thérèse d'Avila</i>	Gabriel-Louis JARAY	48
<i>Courrier des lettres</i>	Roger DUHAMEL	62
<i>Par mon hublot</i>	R. D.	89

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

Les Diplômés de l'Université de Montréal

COMITÉ EXÉCUTIF

Président	Dr Victorien Dubé	3429 Drummond	PL 7316
1er vice-président	Me G.-Henri Séguin	625 ouest Dorchester	UN6-1082
2e vice-président	M. Roger Larose	5793 Northmount	UN6-6311
Secrétaire	M. Roger Bordeleau	3423 St-Denis	PL 8834
Trésorier	M. Paul Huot	Université de Montréal	loc. 10
Directeur de la revue	M. Roger Duhamel	4115 Marlowe, N.D.G.	DE 8878 LA 3121
Prés. sortant charge	Dr Origène Dufresne	4120 est Ontario	FR 3151

Représentants des Facultés et Écoles

AGRONOMIE	: M. F.-Alf. Dansereau	12 Thorncrest Circle, Dorval	MA 4541
	M. Thomas-Eugène Boivin	105 St-Paul est	HA 4111
CHIRURGIE DENTAIRE	: Dr Léon Carpentier	2539, Apt. 2, Sherbrooke est	CH 5020
	Dr Chs-Aug. Durand	1244 Mansfield	UN6-8060
DROIT	: Me Philippe Ferland	10 est, St-Jacques	MA 9111
	Me Marc Leroux	10 est, St-Jacques	BE 1059
ÉCOLE DES H.E.C.	: M. Gaston-L. Leblanc	354 est, Ste-Catherine	MA 9451
	M. Benoît Duchesne	10728 Laverdure	VE 4417
ÉCOLE D'HYGIÈNE	: Mlle A. Martineau	2570 est, Jean Talon	GR 3539
	Mlle Rolande Pilon	3108 Kent	AT 4195
LETTRES	: M. Guy Frégault	3275 Lacombe	EX 5122
	M. l'abbé P. Grégoire	Université de Montréal	EX 5968
MÉDECINE	: Dr Eugène Thibault	4070 blvd. Lasalle	WI 9500
	Dr Gérard Rolland	95 est, blvd. Gouin	DU 1883
MÉDECINE VÉTÉRINAIRE:	Dr Martin Trépanier	Ecole de M.V. - St-Hyacinthe	U. de M.
	Dr Didier Dufour	Inst. de Méd. & Chir. Exp. —	LA 2211
OPTOMÉTRIE	: M. André Sénécal	277 est, Ste-Catherine	BY 5090
	M. Jacques Benoît	1179 blvd. Décarie, Ch. 6	WI 2622
PHARMACIE	: M. Léopold Senay	2406 St-Jacques	VE 1062 TA 2573
	M. Jean-Louis Hamel	8355 St-Hubert	BE 6219
PHILOSOPHIE	: Dr Gilles-Yvon Moreau	4152 St-Denis	HA 0258 BY 3912
	Dr Gaston Gauthier	1645 Guertin	UN6-7721
POLYTECHNIQUE	: M. J.-G. Chênevert	536 Outremont	MA 5311
	M. Roger Lessard	1430 St-Denis	EX 5903
SCIENCES	: M. André Beaumier	3325 Goyer, Apt. 3	DO 5479 PL 7903
	M. Luc Pauzé	6655 Montée St-Michel	CH 0719
SCIENCES SOCIALES	: Mme Rose DuTilly	853 est, Sherbrooke	UN6-7301
	M. Ferdinand Biondi	1147, Apt. 4, blvd. St-Jos. e.	UN6-5244
THEOLOGIE	: M. l'abbé C. Mathieu	441 rue de l'Inspecteur	GL 1916
	M. P.-E. Bolté, p.s.s.	Grand Séminaire	EX 6561
PRÉS. DE L'A.G.E.U.M.	: M. Luc Geoffroy	Université de Montréal	
ANC. PRÉSIDENTS	: M. Gilles Bergeron	72½ de Bernières, Québec	
	Dr Denis Lazure	Hôp. St-Jean-de-Dieu	CL 4021
	M. Jean-Noël Rouleau	2478 o. St-Jacques	WI 3882
<hr/>			
CONS. JURIDIQUES	: Me F.-Eug. Therrien	159 ouest Craig	HA 3797
	Me Claude Demers	Contentieux de la Cité	PL 6111
SECRETARIAT GEN.	: Mlle Yolande Beausoleil	Case postale 6128	AT 9451 loc. 55
PUBLICISTE DE LA REVUE:	M. Raymond Desrosiers	4001 Lacombe	EX 3352 HO 2528

L'Action Universitaire est l'organe des Diplômés
de l'Université de Montréal

Les articles publiés dans l'Action Universitaire n'engagent que la responsabilité
de leurs signataires.

Rédaction et administration 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Henri Grisé et Cie Ltée, St-Césaire, Co. Rouville, P. Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. L'Action Universitaire paraît en
octobre, janvier, avril et juin

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

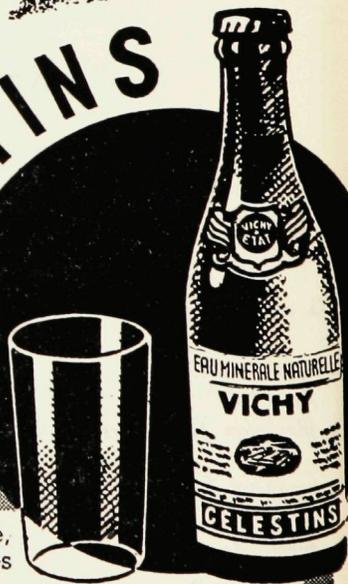
SOMMAIRE

<i>À la mémoire d'Henri Bourassa</i>	Maxime RAYMOND	3
<i>Musique et littérature</i>	Jean VALLERAND	24
<i>Un plaidoyer pour la recherche scientifique</i>	Édouard CALVET	36
<i>Hommage à Édouard Montpetit</i>	Jean DÉSY	41
<i>L'exemple de sainte Thérèse d'Avila</i>	Gabriel-Louis JARAY	48
<i>Courrier des lettres</i>	Roger DUHAMEL	62
<i>Par mon hublot</i>	R. D.	89

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

L'EAU QUI PENSE À VOTRE FOIE

CÉLESTINS



Huit adultes sur dix ont un foie fatigué, encombré, donc déficient. Va-t-il falloir comme tant d'autres vous astreindre à un régime « triste » ?

Inutile, si vous prenez la régulière précaution et si agréable de votre VICHY-CELESTINS quotidien.

Son action spécifique, bien connue, stimule les multiples fonctions du foie, exerce un effet des plus salutaires sur le système digestif en général, et constitue un excellent diurétique. Demandez l'avis de votre médecin.

Pour être "bien", buvez **Vichy!**
CÉLESTINS

EAU MINÉRALE NATURELLE - PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Méfiez-vous des imitations!!! Exigez « CÉLESTINS »

À LA MÉMOIRE D'HENRI BOURASSA

Me Maxime RAYMOND,
Ancien député fédéral

Peu de mois se sont écoulés depuis la disparition de ce grand Canadien. Sur sa tombe s'est faite l'unanimité de la nation. Ses adversaires les plus tenaces d'autrefois ont justement rendu hommage à son intelligence et à son action publique. En marge de toute considération partisane, nous avons pensé qu'il appartenait au plus authentique héritier de ses vertus patriotiques de retracer en quelques pages le souvenir ému qu'il conserve de l'homme et de l'œuvre. — N.d.l.R.

Un jour, un homme d'état français s'écriait à la Chambre des députés : "Faut-il donc mourir pour prouver qu'on est sincère".

Ce cri d'une conscience indignée m'est venu à l'esprit en lisant les nombreux articles élogieux, écrits pour rendre hommage à la mémoire d'Henri Bourassa. Qui ne se rappelle en effet, pour les avoir lues on entendues, la kyrielle d'épithètes fausses et blessantes dont on l'a accablé de son vivant, pour le représenter sous un jour défavorable : arriviste, ambitieux, extrémiste, rêveur, utopiste, agitateur, révolutionnaire, démagogue, tantôt francophile, tantôt francophobe, anglophobe, annexionniste, antibritannique, etc... C'était à se demander comment un homme pouvait à la fois réunir tant de défauts. Bref, nul homme n'a été l'objet de campagnes plus mensongères et malicieuses au cours de sa carrière.

La presse de langue anglaise, aussi bien que celle de langue française, l'a couvert de sarcasmes ou d'injures grossières ; elle l'a représenté comme un homme trahissant sa patrie ; elle l'a dénoncé à l'opinion publique comme un dangereux démagogue, dont l'objectif était la destruction des institutions britanniques.

Et maintenant qu'il n'est plus, ce sont des fleurs, de la louange dans l'exaltation de sa mémoire. Sa mort aura donné l'occasion à un grand nombre d'écrire leurs jugements révisés sur son oeuvre et sur son nationa-

lisme. Cet hommage retardé est un commencement de réparation. Il faut donc parfois mourir pour que le public reconnaisse les mérites et apprécie une œuvre avec justice.

De tous ces éloges posthumes dont Bourassa a été l'objet, de toutes les louanges éplorées dont on a entouré son nom, n'y a-t-il pas lieu de dégager une conclusion. C'est l'aveu, la reconnaissance que de son vivant il a été calomnié, qu'il a eu à lutter contre une foule de légendes et de préjugés, que sa renommée avait pénétré dans tous les coins du pays et au-delà ; et maintenant qu'il ne porte plus ombrage à personne, sa mémoire est devenue chère à la plupart des Canadiens, l'injustice des partis politiques a déjà fait place pour lui à la justice de l'histoire dès le lendemain de sa mort, son prestige a grandi au point d'être exalté par ceux-là même qui l'ont si longtemps et si cruellement méconnu ; chacun lui rend enfin justice et n'hésite pas à confesser, avec certaines nuances dans quelques cas, qu'il a bien mérité de son pays.

SON ŒUVRE

Pour rafraîchir sa mémoire, en vue du présent article, j'ai voulu relire les extraits de journaux collectionnés au fur et à mesure de leur parution depuis 1905, et les rapprocher de mes souvenirs personnels.

J'y ai retrouvé la pensée constante de l'homme politique que j'ai connu, — marchant droit son chemin malgré les critiques dont il était l'objet — soit comme tribun parlementaire, soit comme tribun populaire, soit comme journaliste, et cette lecture n'a fait que raffermir mon admiration pour le grand patriote qu'il a été.

Quand paraîtront ces lignes, le lecteur aura déjà eu l'occasion de le connaître sous divers aspects, grâce aux nombreux articles de journaux publiés depuis quatre mois, à l'occasion de sa mort. Je me permets à mon tour de vous le présenter tel que je l'ai connu, pour l'avoir suivi dans ses luttes pendant au delà de quarante ans, et pour avoir souvent conversé avec lui, surtout durant les vingt-cinq dernières années de sa vie.

Il est des carrières d'homme que l'on peut difficilement résumer ou qu'on ne peut apprécier sans faire des réserves. Vraiment, celle de Bourassa est de celles qui peuvent se résumer en quelques mots, à cause de l'unité de

sa vie. "Servir son pays sans ambitionner d'autre récompense que le sentiment du devoir accompli", telle paraît avoir été sa devise. Chez lui, c'est la pensée au service du vrai, l'action au service du bien, le courage au service de la justice.

Il a commencé à faire œuvre d'homme très jeune. Élu député de Labelle au parlement fédéral en 1896, à l'âge de vingt-huit ans, il avait, avant d'accepter la candidature libérale, posé deux conditions : absolue liberté d'appuyer ou de combattre le parti libéral selon ses convictions, indépendance absolue de la caisse électorale du parti. Il voulait être l'élu de ses électeurs et non du parti — l'élu de ses idées. On notera, dès le début de sa carrière, le caractère d'indépendance qui sera la marque distincte de ses attitudes. Un an après, il devient "directeur" ou "rédacteur en chef" du journal libéral "La Patrie", alors la propriété de M. Tarte, ministre dans le cabinet Laurier. Il ne devait l'être que huit jours, et il n'a écrit qu'un seul article, paru le 6 avril 1897, dont j'extrais les passages suivants :

"AUX LECTEURS DE LA PATRIE"

Je prends aujourd'hui la direction politique de "La Patrie"...
La confiance que les chefs du parti libéral me témoignent... me crée des obligations auxquelles j'espère ne pas faillir. Ces obligations ne diminuent nullement et ne me feront pas oublier LES DEVOIRS plus graves encore que tout rédacteur contracte ENVERS LE PUBLIC et ENVERS LUI-MÊME.
C'est dire qu'à "La Patrie", COMME AILLEURS, j'entends n'être l'instrument de personne.....
Les chefs de mon parti, en me confiant ce poste, m'ont laissé MA LIBERTÉ ; j'en accepte les risques
Nous voulons faire une œuvre de PACIFICATION RELIGIEUSE ET NATIONALE ; nous voulons développer une POLITIQUE DE PAIX, D'UNION, de travail fructueux, dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel
Je me croirais coupable, indigne de mes titres de journaliste, de citoyen et de catholique si, POUR PLAIRE ET M'ATTIRER DES FAVEURS, JE MÉCONNAISSAIS LES DROITS DE LA VÉRITÉ ET DE LA JUSTICE
DIRE LA VÉRITÉ LORSQU'IL FAUT LA DIRE ET COMME ON DOIT LA DIRE, c'est ce que je me propose.

Tels étaient les idées et les sentiments qui animaient le jeune député de Labelle au début de sa longue carrière. Et cinquante ans après avoir ainsi fixé son programme, il pouvait s'honorer de l'avoir fidèlement suivi. "Dire la vérité lorsqu'il faut la dire et comme on doit la dire", voilà l'un des grands mérites de Bourassa, et il est à souhaiter qu'il trouve de nombreux imitateurs. L'idée du devoir aura été le grand inspirateur, le grand mobile de ses actes.

À l'heure où Bourassa faisait son entrée au Parlement, la politique extérieure du Canada n'avait pas eu à subir les assauts de la politique impérialiste de Joe. Chamberlain. L'impérialisation du Canada n'apparaissait pas comme un problème inquiétant, à cause de la politique traditionnelle énoncée et pratiquée depuis 1867, et même avant, par Sir John MacDonal, Cartier, Campbell et Blake à l'égard de l'Angleterre, — politique conforme, comme il le rappelait plus tard, aux "principes posés et aux arrangements conclus entre l'Angleterre et le Canada, pour déterminer la nature et l'étendue des obligations du Canada en matière de dépense militaire" —. Le Canada n'avait pas d'autre obligation que de pourvoir à la défense de son propre territoire. Mais à peine trois années s'étaient-elles écoulées, à peine le député de Labelle avait-il eu le temps de faire son apprentissage, que la question de notre participation aux guerres de l'Angleterre surgissait, avec la déclaration de guerre au Transvaal, qu'il a qualifiée être "la plus infâme des entreprises spoliatrices de l'Angleterre impériale".

Bourassa bien informé, s'inquiète, s'agite, multiplie les entretiens avec Sir Wilfrid Laurier, pendant que la presse impérialiste bat son plein en faveur de l'intervention. Finalement après une première résistance du gouvernement, ce dernier cède aux clameurs de la propagande impérialiste, aux désirs de Londres, et décrète, par simple arrêté ministériel, l'envoi de 1,000 volontaires pour servir avec les troupes impériales contre les Boers.

Non seulement c'était une violation du principe "No taxation without representation", mais cet acte constituait une orientation nouvelle de notre politique en matière de défense impériale ; c'était un précédent, c'était la première concession à l'impérialisme, et la première d'une série de contributions futures aux guerres de l'Angleterre.

À compter de ce moment, Bourassa prend place dans l'histoire comme le champion de "l'autonomisme canadien" et pendant cinquante ans il ne cessera de faire la lutte sur ce terrain. De même que M. King a été le chien de garde de l'empire, selon sa déclaration à la fin de sa carrière, de même il sera, à partir de 1899, le chien de garde de nos institutions, le guetteur de nos libertés, le défenseur de notre autonomie, de nos droits. Cette date marque donc une étape dans notre histoire des relations avec l'empire.

Quelle fut son attitude? Son devoir, qui passe avant l'amitié qu'il professe à l'égard de Laurier, était tout indiqué. Fidèle au programme qu'il s'est tracé, il proteste en donnant sa démission, ne pouvant accepter, dit-il, pareille "politique rétrograde", et se présente devant ses électeurs pour faire ratifier son geste. Réélu, il reprend son siège à la Chambre, où seul, ou à peu près seul, à l'âge de trente et un ans, face à une Chambre hostile, il a le courage de dénoncer comme un acte de "vandalisme" notre participation à cette guerre, qui ouvre la porte à notre participation aux guerres futures de l'Angleterre. (Il faut avoir vécu soi-même des heures semblables pour bien apprécier son attitude.) On ne soupçonnait pas à ce moment qu'une si grosse partie se jouait. Maintenant, après le recul des années et après les événements qui ont suivi, il prend figure de prophète.

Bourassa était venu à son heure. Il fallait quelqu'un de son caractère et de son courage pour sonner l'alarme. Il aura été un de ces hommes rares et prédestinés qui viennent, à l'heure où un peuple a besoin d'eux, informer la conscience nationale, du sens et de la portée des événements. Le courage dont il fit preuve ne lui fera pas défaut dans les luttes à venir.

À quels arguments n'eut-on pas recours à cette époque, pour justifier cette participation. M. Laurier, s'adressant aux membres du premier contingent canadien avant leur départ, disait: "Vous allez combattre pour la cause de la justice, de l'humanité, des droits civils et de la liberté religieuse". (Quelle justice!) Un des organes du parti libéral ajoutait: "Cette participation est excellente, parce qu'elle fait monter le prix du foin et stimule la géographie".

Plus tard, à l'occasion des deux grandes guerres, on aura recours aux mêmes arguments.

Mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf marque une date dans notre histoire politique et un événement important dans la vie du député de Labelle.

Bourassa avait étudié la constitution de 1867. Il savait que la Confédération reposait sur deux principes fondamentaux, l'un sur le plan intérieur : Autonomie des provinces et respect des droits des minorités ; l'autre sur le plan extérieur et dans l'ordre national : Autonomie du Canada à l'égard de l'Angleterre. Il savait que nos libertés étaient le résultat d'efforts soutenus courageusement, lent acheminement vers le gouvernement responsable. "L'objet fondamental du pacte fédératif, comme il le rappelait plus tard (décembre 1925), avait été d'établir sur une base solide une grande nation canadienne, politiquement indépendante des États-Unis, politiquement indépendante de la Grande-Bretagne, sous la seule réserve de la commune souveraineté de la maison de Hanovre".

Ces principes, à la base de notre Constitution, il entendait les défendre, en exiger le respect. Entré au parlement les mains libres, il ne reculerait pas devant la tâche. Notre intervention dans la guerre sud-africaine ouvrait la porte à de futures aventures impérialistes, il était appelé à jouer sur la scène politique un rôle prépondérant. Aussi ses luttes contre l'impérialisme occuperont une grande partie, sinon la majeure partie, de sa vie publique. Il montera constamment la garde. Il n'y a qu'à relire ses discours prononcés au Parlement et hors le Parlement, ses écrits, ses conférences dans les milieux anglo-saxons surtout, ses nombreuses brochures, le récit de ses voyages d'étude en Europe, ses entrevues avec les hommes d'état anglais, — Il ne s'adresse pas aux sentiments, mais à la raison. C'est pourquoi les impérialistes le craignent tant. Le "Globe", journal impérialiste de Toronto, disait de lui en 1917 : "il est d'autant plus dangereux qu'il est logique" — Bourassa ne cessera de réclamer pour le Canada la liberté d'orienter notre politique extérieure au gré de nos intérêts, tenant compte de notre situation géographique. Le hasard veut que nous vivions dans un pays voisin des États-Unis d'Amérique ; on ne peut changer la géographie. En matière de défense ce fait est d'importance capitale. Le pacte de 1867 ne comportait pas la défense des pays d'Europe. Nos obligations militaires, disait-il, se limitaient à la défense de notre territoire. C'était la politique de Cartier, MacDonal, pères de la Confédération. Il s'en tenait là.

NOUVELLE POUSSÉE IMPÉRIALISTE

En 1909 et 1910, nouvelle poussée impérialiste. M. Laurier propose sa fameuse loi navale : construction d'une flotte "canadienne en temps de paix, impériale en temps de guerre", et M. Borden propose de son côté une contribution directe en argent à la flotte impériale. C'était un nouveau pas dans la voie de la participation à la défense de l'empire. M. Bourassa, toujours sur la brèche, combat les deux politiques, dans son journal et dans des assemblées publiques.

Avide d'informations, peu de temps avant la guerre de 1914, il se rend à Londres où il rencontre deux officiers supérieurs de la flotte britannique, Lord Fisher et Lord Beresford. Ceux-ci, interrogés sur la valeur respective des deux projets Laurier et Borden, n'hésitent pas à déclarer qu'ils les considèrent "inutiles comme valeur défensive pour le Canada, notre situation militaire étant dominée par le voisinage des États-Unis". Cependant quelles critiques violentes, le même langage déjà tenu au Canada, n'avait-il pas soulevé !

Nous avons eu les deux grandes guerres, celle de 1914-18, celle de 1939-45, auxquelles nous avons participé sans limite. Ce qu'il avait prédit en 1899 s'est produit. Les événements lui ont donné raison. Quand on fait la revue des événements qui se sont produits depuis 1899, le député de Labelle prend figure de prophète.

Dans sa lutte contre l'impérialisme, Bourassa recherchait surtout les auditeurs anglo-saxons, à qui il démontrait que son nationalisme n'était rien autre chose que du patriotisme canadien. Il voulait dissiper les nombreux préjugés à cet égard. En 1927, à Saskatoon, devant le *Canadian Club*, il disait : "Je ne veux pas la sécession violente et soudaine du Canada et de l'Angleterre, mais je n'ai pas le droit de lier l'avenir de mes enfants, je ne veux pas lier l'avenir de mon pays à une nation située à trois mille milles de nous". Il pensait comme Mauriac qui disait : "L'histoire est un cimetière d'empires".

À la veille de la conférence impériale de 1937, au moment où les journaux de Londres nous apprenaient les efforts pour entraîner le Canada vers une politique de défense impérialiste, il mettait en garde un auditeur

anglo-ontarien contre l'impérialisme militaire, cause de division. — Il est facile de comprendre la ténacité de l'Angleterre à vouloir s'assurer la participation du Canada dans la défense de l'empire quand on lit l'avertissement que le grand historien Arnold J. Toynbee, professeur d'histoire internationale à l'Université de Londres, donnait en 1938 :

Il y a deux cent cinquante ans exactement (c'est-à-dire depuis la révolution de 1688) que l'Angleterre joue le rôle d'une grande puissance. Elle a réussi à acquérir durant cette période le plus vaste empire du monde, à très peu de frais en vérité. Durant ces deux cent cinquante ans, nous n'avons eu à imposer le service militaire à tous nos hommes valides que durant une période de quatre années. N'est-ce point là un fait surprenant ? Contrastant avec notre heureuse destinée, celle de tous nos voisins continentaux, depuis cent ans, a été de supporter constamment le fardeau militaire, non point pour défendre un immense empire colonial renfermant des richesses incalculables, mais tout simplement pour sauvegarder leur mère patrie. La Suisse, elle-même, qui n'a que des montagnes à conserver, est obligée d'imposer à tous ses citoyens un service militaire. Eh bien, il est grand temps de nous dire qu'il va nous falloir envisager la fin de notre situation immensément privilégiée. De deux choses l'une : ou bien nous devons renoncer à une certaine partie de nos possessions, ou bien nous aurons à faire pour les garder de beaucoup plus grands efforts qu'autrefois, des efforts moraux et des efforts matériels. Nous ne pourrions pas, sans nous condamner à une disparition totale, renoncer à notre grandeur. Nous ne pourrions pas abdiquer. Et d'autre part, pour ne pas abdiquer, nous allons devoir nous imposer des sacrifices qui dépasseront peut-être ceux de la période tragique qui s'écoula de 1914 à 1918. —

PAS ANTI-BRITANNIQUE, NI PRO-ANNEXIONNISTE

Sa lutte contre l'impérialisme britannique n'était pas inspirée par un sentiment anti-britannique, ni par un sentiment pro-annexionniste, mais uniquement par un désir d'unité nationale. Il était pro-canadien. Il voulait développer un sentiment qui nous unirait tous dans un commun amour de notre pays. Esprit objectif, clairvoyant, connaissant l'histoire des empires anciens, il craignait les conséquences de l'impérialisme britannique qui pouvait nous conduire à la faillite et à l'annexion aux États-Unis. Il était aussi adversaire de l'impérialisme américain que de l'impérialisme anglais.

Dans un interview au *New-York Herald*, le 9 octobre 1910, il expliquait le but du mouvement nationaliste :

Le mouvement nationaliste, disait-il, est l'expression d'une doctrine, ce n'est pas un parti. Il est né de la participation du Canada à la guerre du Sud-Africain... destinée à nous attirer dans un vaste projet de militarisme impérial.

Quant à l'annexion aux États-Unis, il se déclarait "décidément opposé". Il terminait son interview en disant :

Le temps viendra certainement où la grande majorité de la jeune génération canadienne acceptera les grandes lignes de notre programme.

Je l'ai entendu au Parlement en 1934 : "Si l'on veut que la Confédération survive, il faut maintenir la digue contre la pénétration constante et puissante de l'influence, la civilisation et la pensée américaines". Il était, selon qu'il l'écrivait en juillet 1926, "attaché aux institutions britanniques autant sinon plus que nos compatriotes de langue anglaise, mais il entendait à l'abri des lois et de la Constitution défendre nos libertés, passées, présentes et futures". Certes, ce ne sont pas les propos d'un homme qui portait dans son cœur tous les mauvais sentiments envers l'Angleterre, qu'une presse anglaise et même française, lui attribuait. Il préconisait la coopération des deux grandes races pour faire une nation canadienne. Tous ses discours, ses conférences, ses écrits, ses articles de journaux n'avaient qu'un but, — il était clair, il était net — ; son patriotisme s'inquiétait de l'avenir, il voulait le Canada libre, indépendant, il craignait que notre politique impérialiste, ruineuse, finisse par nous conduire à l'annexion aux États-Unis.

* * *

Si le rôle de Bourassa n'a pas été compris par un grand nombre, il a reçu des témoignages qui méritent d'être mentionnés. Après sa défaite en 1935, qui terminait une deuxième carrière parlementaire, au cours de laquelle il avait continué à préconiser la même politique d'autonomie et combattre avec vigueur l'impérialisme britannique, — les débats de chaque session en font foi —, il recevait de Sir Robert Borden, un homme contre la politique duquel il avait formulé les critiques les plus aigües de 1914 à 1918, une lettre dans laquelle il lui exprimait ses regrets de le voir disparaître

de la Chambre, où il ne pourrait plus faire bénéficier ses compatriotes de la contribution utile qu'il apportait dans les débats. Ce témoignage a pu le consoler des avanies de ceux qui l'ont, pendant un temps, décrié et traité de démagogue, de traître, etc...

Lord Tweedsmuir, gouverneur général du Canada, deux ans après, en octobre 1937, exprimait en quelques mots la doctrine que M. Bourassa avait préconisé toute sa vie, quand il disait :

Le Canada est une nation souveraine et ne peut avec docilité accepter de la Grande-Bretagne, ou des États-Unis, ou de qui que ce soit d'autre, l'attitude qu'il lui faut prendre envers le monde. Le premier devoir de loyalisme d'un Canadien n'est pas envers le Commonwealth britannique des nations, mais envers le Canada et son roi, et ceux qui contestent ceci rendent, à mon avis, un mauvais service au Commonwealth.

En combattant l'impérialisme comme il l'a fait, il luttait contre une entreprise concertée pour endormir ou pour égarer l'opinion publique ; il voulait réveiller ses compatriotes qu'on leurrait et les mettre en face du danger qui les menaçait. Homme d'étude, il voulait faire profiter ses compatriotes de son savoir. Il a parlé aussi souvent devant des auditoires anglo-saxons que canadiens-français, et il tenait toujours le même langage. Avec un courage opiniâtre, il a voulu éclairer l'opinion publique, le peuple, sur ses véritables intérêts. Il restait toujours dans le domaine des faits contrôlés, des textes authentiques et des arguments irréfutables.

MINORITÉS

Une autre question à laquelle Bourassa a consacré une partie de son activité fut la défense des droits des minorités garantis par la Constitution.

Convaincu que notre Constitution reposait sur une entente entre deux races, la française et l'anglaise, possédant chacune leurs traditions religieuses et nationales, il a lutté pendant cinquante ans pour empêcher la majorité d'abuser de sa force et l'amener à respecter les droits de la minorité, tous ses droits et dans tous les domaines. Il voulait voir se traduire en actes les paroles de Sir John MacDonal, principal auteur de la Confédération : "Il n'y a au Canada ni vainqueurs, ni vaincus, ni oppresseurs, ni opprimés, il n'y a que des sujets britanniques jouissant de droits

égaux en matière de langue et de religion." Aussi chaque fois que l'on a tenté de porter atteinte aux droits scolaires de la minorité française et catholique, comme en 1905, lors de la constitution des nouvelles provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan, ou comme en 1912 lors de l'annexion au Manitoba du territoire du Keewatin, ou encore comme en Ontario lors du règlement dix-sept, nous trouvons toujours Bourassa aux avant-postes. C'était un guetteur, il montait la garde. Soit par ses discours au Parlement et hors du Parlement, soit par ses écrits, il soutenait la lutte, tantôt offensive, tantôt défensive, réclamant avec force et ténacité le respect du pacte de la Confédération dans un esprit de justice.

Et pour montrer jusqu'à quel point il pratiquait l'esprit de justice dans ses réclamations, je rappellerai son discours du Monument National, le 17 avril 1905, alors que quelqu'un suggérait d'être moins généreux envers les protestants du Québec, dans l'espoir d'avoir un meilleur traitement pour les nôtres dans les autres provinces. Il répondait :

Permettez-moi de repousser cette pensée mauvaise. Réclamons le droit et la justice, mais ne les demandons pas au prix de la vengeance. Deux iniquités n'ont jamais engendré la justice.

L'HOMME PUBLIC

J'ai connu au cours de mes vingt-quatre années de vie parlementaire un bon nombre d'hommes politiques, les uns plus intimement, d'autres moins, et bien que le rapprochement puisse paraître étrange à certaines personnes, j'en ai connu deux pour lesquels je conserve la plus profonde admiration, à cause de leur droiture d'intention, de leur droiture de caractère, ce sont Bourassa et Woodsworth ; — ce qui ne signifie pas nécessairement que j'aie partagé toutes les idées de chacun —. Les deux plaçaient leurs principes au-dessus des intérêts de parti, au-dessus des intérêts personnels, et ils sont rares.

Je n'oublierai jamais le jour du 7 septembre 1939, jour d'ouverture de la session pour déclarer la guerre, à la remorque de l'Angleterre. Je me rendis au bureau de M. Woodsworth pour m'enquérir de son attitude dans les circonstances. Je lui exposai mon point de vue, à l'effet que je m'opposerais à la participation du Canada. Il s'empressa de déclarer : Moi aussi. Cependant, — poursuivit-il —, je dois dire que mon groupe

(groupe C.C.F.) est divisé, et je ne parlerai peut-être qu'en mon nom personnel". Il ajouta : "Je crains que le gouvernement déclenche immédiatement une élection. Advenant ce cas, mon attitude signifie le suicide de mon parti, mais elle reste la même." Ce fut l'attitude de Bourassa en 1899, quand il disait à M. Laurier : "Plutôt perdre le pouvoir que de sacrifier un principe."

Devant de tels hommes, je m'incline.

Chez Bourassa, pas de marchandage avec les principes, le devoir et les convictions passaient avant toute autre considération.

Paul Doumer, qui fut président de la République française, dans son volume "Le livre de mes fils", a tracé le portrait suivant de l'homme public :

Il faut qu'il ait le courage de sa propre opinion, qu'il sache se tenir en dehors des courants irraisonnés qui emportent les masses à de certains moments, et au besoin, qu'il sache y résister ; qu'il soit capable de braver la critique injuste, la médisance, la calomnie ; de tenir haut la tête, malgré tout et malgré tous, lorsqu'il est assuré du témoignage de sa conscience. Il faut qu'il porte vaillamment et qu'il revendique la pleine responsabilité de ses décisions et de ses actes ; qu'il résiste à l'intimidation et à la violence quand il a pour lui la raison et qu'il est dans le devoir. Alors même que le vent de l'aberration souffle sur toutes les têtes et qu'il y a grand risque de n'y pas céder, l'homme courageux reste lui-même et suit sans dévier la route qu'il s'est tracée.

Il me semble qu'on ne saurait mieux fixer la personnalité de Bourassa. Il fut essentiellement l'homme du devoir, de tous les devoirs.

Son rôle n'a pas été borné à l'action parlementaire. Il fut successivement député, journaliste, et plus tard à la fois journaliste et député. La politique cependant gardait pour lui tout son attrait, sous la double face des débats dans les Chambres législatives et de l'action parallèle dans le journalisme.

Son action s'étendit rapidement, soit par le journal qu'il dirigeait, soit par les nombreuses conférences grâce auxquelles il se fit rapidement connaître dans tout le pays. Député, il joua à la Chambre un rôle poli-

tique de premier plan, mais toujours dominé par les préoccupations spéciales qui avaient été celles de ses débuts.

TRIBUN POPULAIRE

Tous s'accordent à reconnaître chez lui un talent oratoire extraordinaire. Il a été un très grand orateur, le plus grand que j'ai connu. Il était d'une éloquence saisissante, il électrisait ses auditeurs. À la tribune, il s'emparait dès le début du public. Conquis par sa voix chaude, son geste, par la sincérité qui animait la physionomie, l'auditoire était alors retenu par la clarté de son exposé. Il eut de retentissants succès.

Je l'ai entendu plusieurs fois dans des assemblées. J'ai déjà rappelé celle du 17 avril 1905, au Monument National, sur la question des Écoles du Nord-Ouest. Je voudrais rappeler le souvenir de l'assemblée contradictoire contre Jean Prévost, à St-Jérôme, en octobre 1907. C'est la plus belle joute oratoire à laquelle il m'a été donné d'assister. Jean Prévost, orateur remarquable, était au milieu des siens. L'auditoire au nombre de 20,000, était attentif. Mais le clou de l'assemblée fut la réplique. (C'est Sir Chas. Fitzpatrick qui disait un jour : "dans une assemblée contradictoire, ne laissez jamais la réplique à Bourassa".) Pendant quinze minutes ce fut un feu foudroyant. Bourassa ne souffrait pas à ce moment de cette bronchite chronique qu'il contracta plus tard dans Bellechasse, et sa voix perçante pénétrait partout. La foule était suspendue à ses lèvres, il avait peine à comprimer les applaudissements. À la fin, ce fut un délire d'acclamations.

On serait tenté de croire qu'il aimait les assemblées contradictoires, étant donné sa puissance oratoire. Non, me dit-il un jour, à Marieville, en 1908, au cours d'une élection partielle dans le comté de Rouville, "je n'ai pas le temps de développer mes idées, il me faut répondre à des à-côtés". On reconnaît dans ce fait la préoccupation de l'homme qui veut avant tout renseigner ses auditeurs, semer ses idées, plutôt que rechercher des succès de tribune.

HOMME COURAGEUX

De toutes les qualités que l'on veut bien reconnaître à l'homme public, sincérité, probité, clairvoyance, talent oratoire, etc., il y en a une qui

mérite l'admiration générale, c'est le courage. Car il ne suffit pas de penser juste, d'être sincère dans ses convictions, il faut avoir le courage de les exprimer dans des circonstances difficiles.

Le courage de Bourassa est un des traits les plus forts de cette grande figure, nous le retrouvons constamment en lui. Courageux, il l'était par une sorte de devoir professionnel. Il sera courageux à son siège de député, quand en 1899, seul ou à peu près seul, face à une Chambre hostile, il dénonce la politique impérialiste inaugurée avec l'envoi d'un contingent en Afrique ; il sera courageux ensuite quand il démissionne comme député pour rester fidèle à ses convictions ; (c'est quelqu'un qu'on n'a pas tous les jours la bonne fortune de rencontrer) ; courageux, il le sera parfois contre ses amis et contre lui-même, quand il lui faudra prendre des décisions que la nécessité paraît dicter à sa raison ; — (ainsi en 1907, quand Turgeon lui lance un défi de se présenter dans Bellechasse, endroit où il était complètement inconnu, il croit que son devoir l'oblige d'accepter ; il démissionne comme député à Ottawa, pour aller à une défaite certaine, ses amis, N.K. Laflamme et autres n'avaient pas réussi à l'en dissuader) — courageux, il le sera quand en 1908 il se présente contre le premier ministre Gouin dans la division électorale de St. Jacques, château-fort libéral, où il remporte la victoire par une majorité officielle de quarante-trois voix, mais en réalité par une majorité de plusieurs centaines de votes ; — (qu'on me permette à ce sujet de raconter un incident personnel. J'avais entendu parler de l'opération communément désignée sous le nom de "télégraphie" et elle était à craindre pour assurer la défaite de Bourassa. J'entrepris donc d'obtenir, par une visite personnelle, une description de chacun des cent cinquante électeurs du poll où je devais représenter M. Bourassa. Une demi-heure après l'ouverture du vote, je faisais arrêter Monsieur X, qui se présentait pour voter au nom d'un électeur inscrit, dont la description était toute différente. Condamné à deux mois de prison, le "télégraphe" Monsieur X. m'avouait faire partie d'une organisation pour passer au moins deux mille télégraphes. Il devait lui-même en passer trente, et en était à son cinquième quand je mis fin à ses activités. J'ai donc privé M. Gouin de vingt-six votes. Quant aux autres "télégraphes", ils ont opéré à leur aise) — courageux, il le sera encore, quand après la déclaration de la guerre de 1914, il brave l'émeute organisée pour l'empêcher de parler au

théâtre Russell ; courageux, il le sera, quand au cours de la guerre, seul il osera écrire ce qui devait être écrit au sujet de notre participation, ne craignant pas d'accumuler contre lui des inimitiés et de provoquer la rancune de certains politiciens, même des menaces d'arrestation.

Courageux, il le sera toute sa vie, quand l'occasion s'en présente. C'est peut-être l'image la plus frappante qui restera de lui.

LE PARLEMENTAIRE

Les élections générales d'octobre 1925 devaient le ramener à la Chambre des Communes, après une absence de dix-huit ans. Il revenait le même homme, animé des mêmes sentiments, guidé par les mêmes principes. Voici d'ailleurs un extrait de la lettre qu'il avait adressée à ses électeurs de Labelle, en acceptant la candidature :

Si les électeurs de Labelle me délèguent au parlement, je disposerai en toute liberté de ma parole et de mon vote. Résumant les inspirations directrices de toute ma vie publique, aujourd'hui comme il y a trente ans, lorsque je sollicitais vos suffrages pour la première fois, mais avec une vision plus large et plus sereine, je réclame une politique vraiment nationale, le respect du pacte fédératif, le traitement équitable de toutes les races... Aujourd'hui comme autrefois, mais fortifié par les douloureuses expériences de la grande guerre, je m'oppose résolument à toute manœuvre propre à entraîner de nouveau le Canada dans un conflit où son territoire ne serait pas directement menacé.

J'ai eu l'heureuse fortune d'être témoin qu'il n'a pas failli à la tâche.

S'il revenait au Parlement avec les mêmes principes, les mêmes sentiments, il revenait cependant avec une autorité nouvelle et un prestige accru, que lui avaient valu ses écrits, et ses conférences, un peu partout dans le pays. Sa personnalité s'était fortifiée. Il devait en imposer à la Chambre.

Voici ce que le "Journal", journal conservateur d'Ottawa, disait de lui, au début de la session qui s'est ouverte le 7 janvier 1926 :

Tous ceux qui aiment le parlement, attachent du prix à ses traditions, seront heureux de voir revenir dans l'arène cette personnalité forte, dont l'éloquence et la culture intellectuelle rebaussent les Communes.

La session qui s'ouvrit le 7 janvier 1926 devait rester mémorable. Il y régnait une atmosphère d'anxiété, d'incertitude. Le gouvernement ne disposant pas d'une majorité absolue, la Chambre était aussitôt appelée à décider si le gouvernement King était justifiable de conserver le pouvoir. Bourassa prit tout de suite figure de grand parlementaire. Dans sa lettre à ses électeurs, il avait dit "vouloir porter au parlement l'expression des principes qu'il préconisait depuis quinze ans dans un organe d'opinion qui n'atteignait guère le public de langue anglaise". L'occasion était favorable. Sa présence suscitait de l'intérêt ; la plupart des députés ne le connaissaient que de réputation. Aussi, son premier discours était-il attendu avec impatience et curiosité.

Le 12 janvier, les galeries étaient remplies, tous les sièges de la députation étaient occupés ; Bourassa était au programme à l'ouverture de la séance. Quand il se leva pour prendre la parole, tous les yeux se tournèrent vers lui. Et pendant plus de deux heures, il soutint l'attention de toute la Chambre. Nous avons assisté à une véritable pièce d'éloquence et à une grande leçon d'histoire. De ce discours, je retiens ses affirmations de principes, toujours les mêmes :

L'empire britannique m'est indifférent, mais les traditions britanniques me sont aussi chères qu'elles le sont à la plupart des Canadiens de langue anglaise...

.....

Je crois que l'expansion anormale de l'empire britannique constitue le plus grand danger pour les aspirations britanniques et je suis plus attaché à ces aspirations qu'à l'impérialisme britannique Nous sommes britanniques, mais nous ne sommes pas impérialistes ; nous sommes canadiens avant d'être anglais ou français. Nous ne sommes pas plus disposés à combattre pour la France que pour l'Angleterre, à moins d'y être contraints par les intérêts canadiens.... Le Canada d'abord, le Canada avant l'Angleterre, avant la France, avant l'empire. Il faut que ce sentiment grandisse.

Au sujet des droits du français, il disait :

La sauvegarde de la langue de nos enfants chez les diverses minorités franco-canadiennes réparties entre plusieurs des provinces anglaises, nous est plus chère que n'importe quel côté économique de la situation nationale.

M. Guthrie, bras droit de M. Meighen, se levant immédiatement après, s'exprimait comme suit :

Permettez-moi de me faire l'interprète de toute la Chambre en exprimant le plaisir que nous avons d'avoir de nouveau au milieu de nous un représentant d'une si belle intelligence et si bien renseigné sur toutes les affaires du pays, de l'empire et de l'univers en général. "Debater" expert, renseigné, et grâce à sa grande éloquence, sa lucidité d'esprit, son verbe choisi, il nous donne un exemple que nous devrions nous efforcer d'imiter.

Le *Toronto Star* disait peu de temps après :

Malgré son absence prolongée des Communes M. Bourassa de l'avis de tous les connaisseurs du parlement, de quelque parti qu'ils soient, paraît avoir ajouté à ses qualités oratoires.

En effet, Bourassa avait maintenu sa réputation de grand orateur et d'homme de principe invariable. Avec son éloquence brillante, il mettait la nation en garde contre l'impérialisme outré. Renseigné comme il l'était sur la politique internationale, son discours procédait d'un patriotisme incontestable, d'une souveraine bonne foi.

Il s'était montré l'orateur net et vigoureux, agréable à écouter, allant de l'anecdote finement contée, du trait lancé avec légèreté ou fiché puissamment dans l'adversaire, aux grands mouvements où le cœur et l'esprit s'accordent pour porter plus haut et loin les diverses idées qu'ils exposaient. Je le vois encore, s'éloignant de son siège au premier rang, et s'avancant vers le centre de la Chambre, comme pour mieux convaincre ses collègues.

Au cours de la session, il eut l'occasion de prendre la défense de la minorité française et catholique. Le gouvernement fédéral présentait un projet de loi pour remettre à la province de l'Alberta l'entière disponibilité de ses ressources naturelles. Une partie de ces ressources étaient jusqu'alors réservée au maintien des écoles minoritaires. Les orangistes auraient voulu cette remise sans condition et sans garantie de ces droits scolaires. De même qu'en 1905, à l'occasion de la constitution de cette province, Bourassa s'était fait au Parlement le défenseur des droits minoritaires, il réapparaissait sur la même scène en 1926 pour préconiser la même doctrine de justice et défendre les mêmes droits. Au cours de cette discussion, il y eut des échanges de propos assez vifs avec le Dr. Edwards, grand chef orangiste ;

chaque fois que Bourassa prenait la parole, ce bon docteur, qui avait toujours l'air enragé, devenait un contradicteur furieux, que le rire narquois de son adversaire enrageait davantage.

La session devait se terminer par une scène émouvante.

Le gouvernement King, mis en minorité par un vote de la Chambre, avait été remplacé par le gouvernement Meighen, qui administrait avec des ministres n'ayant pas prêté le serment d'office. L'attitude du gouverneur général soulevait une question constitutionnelle, le principe du gouvernement responsable était en jeu. Le débat qui s'ensuivit amena la défaite du gouvernement Meighen par une voix.

Scène inoubliable à la Chambre et dans le "lobby" où les députés libéraux s'étaient réunis. M. King, montant sur une table, invita M. Bourassa à le joindre, et le tenant par le bras, fit le parallèle avec 1837, alors que William Lyon Mackenzie et Louis-Joseph Papineau, leurs grands-pères respectifs, s'unissaient pour revendiquer le gouvernement responsable. La scène fut émouvante ; Bourassa, dans une improvisation à l'emporte-pièce, après avoir souligné le caractère grave de la question, terminait en demandant à ses compatriotes d'origine française "de prendre cette occasion pour démontrer au monde anglo-saxon que les Canadiens français peuvent et savent examiner de haut les problèmes politiques".

Tout au cours de la session de 1926, comme au cours des sessions suivantes, de 1926 à 1935, chaque fois qu'une question d'intérêt général ou national, soit sur le plan intérieur, soit sur le plan extérieur, s'est présentée, le député de Labelle est intervenu. Il apportait dans la discussion de nos problèmes sa vaste expérience des hommes et ses connaissances historiques qui lui permettaient de mieux apprécier les événements contemporains. Il avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup retenu, et il tirait des leçons pour guider ses compatriotes.

Son discours, prononcé le 1er avril 1935, véritable cours d'histoire internationale, invitant le gouvernement à prendre les mesures nécessaires pour assurer la paix dans le monde, fut le dernier de sa carrière parlementaire. Il devait, quelques mois plus tard, aux élections générales, connaître le sort que l'injustice des démocraties réserve parfois à leurs meilleurs

serviteurs. La démocratie est souvent ingrate ; elle est surtout oublieuse ; sa légèreté ne tient pas compte des services rendus, mais l'histoire les reconnaîtra. Il quittait l'arène parlementaire avec la satisfaction du devoir accompli.

En quarante ans de vie politique et sociale, bien des idées se vérifient, tandis que d'autres sont frappées d'un doute ; l'expérience n'avait fait que raffermir celles de Bourassa et il pouvait se dire : je reste aujourd'hui ce que j'étais hier, ce que j'ai toujours été, ce que je serai jusqu'à mon dernier jour.

SON INFLUENCE

Il n'y a pas de risque à affirmer que Bourassa a exercé une influence remarquable dans la vie politique de son pays. Il a créé un mouvement d'opinion qui n'existait pas. Il a secoué l'apathie de ses compatriotes. Il a développé un véritable esprit national, qui nous achemine graduellement vers l'indépendance complète. — Qui pourrait dire que si en 1899, si en 1911, si en 1914, et après, Bourassa n'avait pas pris les attitudes anti-impérialistes que l'on connaît, nous en serions où nous en sommes dans notre marche vers l'autonomie absolue. En 1899 il était seul à combattre. Par la suite il a entraîné derrière lui une large partie de la jeunesse du temps. Prenons acte de ces faits.

Son œuvre est d'autant plus méritoire qu'elle a été accomplie dans des circonstances défavorables. Il arrivait dans la mêlée à une époque où l'esprit de parti était synonyme de religion, et où Laurier, au faite de sa gloire, était l'idole de ses compatriotes canadiens-français ; il ne fallait pas y toucher, sous peine d'être accusé de trahir sa race. Sans compter l'insouciance du grand nombre, il avait à lutter contre la presse de parti, dans un pays où la presse fabrique l'opinion. Ajoutons à cela les préjugés de race qu'on ne manquait pas d'exploiter contre lui dans les milieux anglo-saxons. C'est dans ces conditions qu'il a réussi à faire accepter ses vues par une partie notable de la population.

Comme il songeait à l'avenir, il recherchait de préférence les auditoires de jeunes. Je l'ai entendu dans une conférence au collège Ste-Marie, en février 1907, exposer les devoirs sociaux des Canadiens français. Il avait

débuté par ces mots : "Il y a deux auditoires que je recherche de préférence : la jeunesse parce qu'elle est l'avenir, et les anglo-saxons pour leur prêcher l'entente des races par le respect réciproque des droits et des privilèges". J'ai conservé les notes prises en cette occasion ; elles m'ont souvent servi de guide.

C'est auprès de la génération des gens de vingt ans qu'il a exercé le plus d'ascendant, et l'on vit vite se dessiner chez les étudiants de l'Université un esprit d'indépendance à l'égard des partis politiques. Il a fait germer dans l'esprit de la jeunesse une semence d'idées qui a pris des proportions. Il est difficile d'apprécier exactement jusqu'à quel degré cette influence s'est reflétée, mais on peut sans risque d'exagération dire qu'elle a été grande. Il n'y a qu'à lire les échos de la presse après sa mort, pour s'en rendre compte.

Pour beaucoup, à l'âge où l'on cherche une orientation, la question se posait : comment expliquer que suivant le journal ou l'homme de parti

que vous lisez ou entendez, tout est bien d'un côté et tout est mal de l'autre ? C'est auprès de cette catégorie de gens que Bourassa s'est imposé. Il nous a fait voir que dans la politique il y avait des hommes dont le dévouement au pays ne dépassait pas l'horizon électoral ou l'intérêt personnel.

POURQUOI BOURASSA A-T-IL QUITTÉ L'ARÈNE PROVINCIALE EN 1912 ?

Pour mieux servir ses idées, par conscience professionnelle. Il me l'a raconté en 1912, pendant la session provinciale. Il n'a pas sollicité un nouveau mandat parce que son journal réclamait tout son temps, et il estimait qu'avec son journal, en deux ans, il avait plus fait pour faire pénétrer ses idées chez la masse que pendant quinze ans de discours et de conférences. Il m'a confié en plus qu'il n'aurait jamais dû quitter l'arène fédérale pour l'arène provinciale. Plus tard, en 1942, après la formation du mouvement du Bloc Populaire Canadien, il prit occasion de cet événement pour me réitérer la même opinion, la motivant de faits supplémentaires d'un grand intérêt pour moi. — (J'ai regretté ne pas avoir eu plus tôt cette conversation avec lui.) —

En 1925, lorsqu'il a accepté de retourner à Ottawa, c'était pour atteindre le public de langue anglaise que son journal n'atteignait pas, sa lettre d'acceptation en fait foi ; sans compter qu'il avait trouvé en la personne de Pelletier, un homme qui réunissait les qualités d'administrateur et de journaliste.

Durant les dernières années de sa vie, il a vécu dans une retraite complète. Que de fois on s'est demandé, comme on se le demandera dans l'avenir, quelle aurait été son attitude sur telle ou telle question. C'est qu'on sent le besoin de soustraire au silence certains êtres qui ne sont plus, on sent le besoin d'interroger leurs tombeaux. Mais leurs œuvres sont là pour répondre à notre interrogation. Bourassa continuera de vivre par son œuvre, elle le préservera de l'oubli, il continuera de grandir dans le repos et le silence.

Saluons dans ce mort illustre, qui ne portait aucune décoration, la vraie grandeur.

MUSIQUE ET LITTÉRATURE

Jean VALLERAND
Secrétaire du Conservatoire

La simple juxtaposition des mots : musique et littérature, suggère une foule d'idées dont quelques-unes appartiennent au domaine de l'histoire artistique et les autres au domaine de l'esthétique. Comment, par exemple, ces deux arts se sont-ils influencés l'un l'autre au cours de leur longue histoire ? Comment, et dans quelle mesure, la musique peut-elle accepter de se soumettre à des disciplines littéraires ? Quelle part la littérature a-t-elle réservée à la musique dans le choix des innombrables sujets vers lesquels ont porté sa faveur ? Ce sont-là quelques-unes seulement des questions qui surgissent immédiatement à notre pensée dès que nous mettons l'un à côté de l'autre les mots musique et littérature.

La musique et la littérature sont tous deux des moyens de communication entre les hommes et leurs racines profondes dans l'humain se touchent puisque l'art, comme le dit Stravinsky, dans sa *Poétique musicale*, a pour but "de promouvoir une union, une communion avec les hommes et avec l'Être".

Il était fatal que, dans la préhistoire, ces deux formes d'expression soient solidaires l'une de l'autre et n'aient conquis que lentement et graduellement leur indépendance respective. On sait par quels chemins secrets le théâtre a passé avant de conquérir sa personnalité, mais l'on sait moins bien que, tout au long de ce voyage, il a été accompagné par la musique. Le théâtre primitif est né de cet instinct profond de communication, de communion, qui poussa le guerrier ou le chasseur de la préhistoire à miner, pour ses camarades réunis autour du feu de camp, les aventures de sa journée. Très tôt, et avant même que la parole ne se soit jointe à cette mimologie,

la musique, sous sa forme élémentaire rythmique, est venue collaborer à ces premiers essais d'expression dramatique. Le geste parvenait sans doute, dans ces récits mimés, à recréer la plastique de l'événement concret, la figure physique de l'aventure, mais seule la musique pouvait permettre à l'homme primitif de communiquer cet univers informulable de crainte, de joie, de tristesse ou d'angoisse qui était en lui. Et c'est justement l'essence de la musique que de communiquer l'incommunicable, d'exprimer l'inexprimable. Aussi est-il permis de croire que le théâtre a surgi de l'esprit de la musique.

La musique est demeurée, durant plusieurs siècles, inséparable du théâtre. Depuis le théâtre rituel des disciples de Dionysos jusqu'aux créations d'un Eschyle et d'un Sophocle, la musique n'est pas seulement partie intégrante du spectacle mais elle en est la vie même. Un Eschyle et un Sophocle sont tout autant des compositeurs que des dramaturges et dans leurs œuvres, les protagonistes, comme le chœur et son coryphée, s'expriment par des textes chantés. Il est malheureux, pour l'histoire de la musique, comme pour l'histoire du théâtre, qu'aucun texte musical n'ait survécu d'Eschyle ou de Sophocle : nous ne sommes donc pas en mesure de définir comment ces artistes résolvaient ce qui plus tard est devenu un problème et qui, pour eux, était une forme normale et naturelle d'expression : l'union de la musique et du verbe.

Nous ignorons également tout de la musique qui était inséparable de la récitation des poèmes épiques chez les anciens Grecs. Nous savons cependant quelle influence le texte a exercé sur l'évolution de la musique grecque.

Les Grecs possédaient un système musical d'une logique et d'une richesse extraordinaires. Chez eux, comme chez tous les peuples de l'antiquité, la musique était avant tout destinée à s'identifier à un texte poétique : il était inévitable que, dans ses inflexions mélodiques, la musique en vint à se calquer sur la langue. Cette identification, tous les compositeurs qui, au cours de l'histoire de la musique, ont écrit pour la voix humaine s'en sont préoccupés et l'on doit chercher dans les caractéristiques mélodiques propres à chaque langue les dominantes stylistiques qui définissent la mélodie italienne, la mélodie allemande ou la mélodie française. Mais, chez

les Grecs, cette identification fit l'objet d'une véritable codification esthétique, d'une systématisation des disciplines d'écriture musicale. La rythmique musicale grecque emprunte en effet tous ses éléments à la rythmique poétique. Il est évident qu'à la racine de cette rythmique poétique, il y a d'abord un instinct fondamental qui transcende le langage articulé et que la musique seule, sans le secours du langage, parvient à la connaissance d'une rythmique extrêmement riche et variée. Il n'en reste pas moins que c'est sous la poussée directe de la rythmique propre à leur langue que les Grecs en viennent à codifier en un système la rythmique de leur musique. Exemple frappant d'inter-influence, à divers niveaux de la conscience humaine, entre la musique et la littérature.

Les causes qui avaient provoqué dans l'antiquité grecque l'apparition du théâtre se retrouvent dans l'histoire du théâtre au Moyen-Âge. Les premiers essais dramatiques du Moyen-Âge jaillirent spontanément du chant des Évangiles durant le service religieux. L'on commença par ajouter à ce chant liturgique des commentaires chantés que l'on appelait *tropes* et dans lesquels ce même instinct de la mimologie qui avait donné naissance au théâtre préhistorique finit par se glisser. Le chant des tropes était confié non pas à l'un des ministres du culte, mais à des acolytes choisis parmi les meilleurs chanteurs du chœur. Dès qu'ils s'enrichirent d'un caractère dramatique, les tropes finirent par s'extraire complètement de la liturgie et par prendre une physionomie de plus en plus accusée. Leurs sujets favoris étaient évidemment les paroles et aussi certains épisodes des Évangiles qui se prêtaient presque naturellement à un traitement scénique, comme, par exemple, la visitation des saintes femmes au tombeau du Christ le matin de Pâques ou bien des épisodes empruntés à la vie des saints telle que décrite dans cette partie de la liturgie qui s'appelle le *Propre des Saints*.

Ces premiers essais donnèrent naissance à ce qu'on a appelé le drame liturgique puisqu'elle demeure en marge de la liturgie, mais dont le nom se justifie du fait que les sujets et les disciplines en furent empruntés à des textes liturgiques. La musique qui accompagnait les tropes suivit les drames liturgiques dans leur détachement progressif du sanctuaire. Et lorsque le théâtre déboucha sur la place publique, la musique demeura encore sa première collaboratrice.

L'union du théâtre et de la musique n'a pas continué longtemps de se présenter sous une physionomie aussi simple et de surgir d'une esthétique aussi spontanée. L'opéra, tel que nous le concevons encore de nos jours, est une invention de la Renaissance italienne. À ce moment, la musique avait déjà conquis une indépendance totale vis-à-vis la parole, indépendance qui devait se voir compromise par la suite à tous les chapitres de l'histoire du théâtre musical.

Il y a en effet deux façons de concevoir l'opéra ; ces façons se résument dans les formules italiennes traditionnelles : *dramma per musica* et *musica per dramma*. Dans un cas, le théâtre n'est que le prétexte de la musique et il est relégué au second plan ; dans l'autre, c'est la musique qui cède le pas au théâtre. Il semble qu'il y ait incompatibilité fondamentale entre les deux formes d'expression. Il y a à ceci une raison philosophique profonde : c'est que le temps musical n'est pas le temps dramatique, ces deux temps demeurant par ailleurs distincts du temps psychologique et du temps physique des horloges. Et si, au lieu de peser des quintessences dans les balances de la métaphysique, nous examinons les choses plus simplement, nous dirons plus simplement que ces deux arts, théâtre et musique, possèdent leurs exigences esthétiques propres si caractérisées, si envahissantes, qu'une collaboration est quasi impossible entre les deux, du moins une collaboration qui se hausserait jusqu'au niveau de l'identification, de la fusion.

Tous les compositeurs qui ont abordé le problème — et chaque opéra repose à nouveau le problème — étaient avant tout des musiciens et, dans le conflit perpétuel qui oppose théâtre et musique, ils ont toujours donné raison à la musique. Leurs œuvres, celles de Monteverdi, de Gluck, de Mozart, de Verdi, de Wagner se maintiennent dans une logique esthétique à base de convention, mais d'une convention nécessaire comme l'est d'ailleurs celle du théâtre. Voyez cependant comme ces conventions sont intimement liées aux genres eux-mêmes : le récit de Thérémène par exemple est peut-être un procédé de convention, mais procédé beaucoup plus puissant dramatiquement que la représentation directe et physique sur la scène des événements que raconte ce récit. L'absence est l'un des plus puissants éléments dramatiques du théâtre. Son équivalent au cinéma est le silence, facteur que le cinéma oublie trop facilement.

À l'opéra, les arias correspondent à la même convention que les récits dans le théâtre classique. Si l'on admet au théâtre que le Cid, par exemple, épanche son âme dans des Stances, pourquoi ne permettrait-on pas à Don José de se raconter en musique ? Le caractère anti-théâtral de l'opéra traditionnel ne réside donc pas dans le fait que les personnages chantent alors que dans la vie réelle ils ne chantent pas ou, s'ils chantent, ce n'est jamais dans le but d'atteindre le Si bémol aigu. La difficulté de l'opéra provient de cette apparente impossibilité qu'il y a d'accorder part égale à un texte dont le but est d'exprimer l'exprimable et une musique dont le but est d'exprimer l'inexprimable. Cette difficulté a toujours été contournée par des conventions qui nous permettent, par exemple, d'écouter sans sourciller deux heures de spectacle dans des langues que nous n'entendons pas.

Le problème est d'envergure et je ne connais guère qu'une seule œuvre qui l'ait résolu spontanément : c'est le *Boris Godounow* de Moussorgsky. De nos jours, un Gian-Carlo Menotti fait beaucoup parler de lui avec des œuvres comme *Le Consul* et *Le Medium*, mais ici encore la solution n'est qu'une demi-solution car Menotti, à la vérité, est meilleur dramaturge que musicien et il n'hésite jamais à sacrifier la musique au profit du théâtre.

La solution du problème ne pourrait exister, je crois, que dans une conception classique du drame, conception qui s'extériorise dans les sujets où tout le drame provient de l'évolution intérieure des personnages. Musicalement, cette conception se traduira par un traitement symphonique qui n'empiètera jamais cependant sur le texte. Wagner s'est employé toute sa vie à cette solution, mais ses opéras demeurent d'abord et avant tout des œuvres que l'on écoute musicalement, c'est-à-dire des œuvres qui prennent leur pleine signification même si le texte demeure inintelligible à l'auditeur. Chez lui et à son insu le musicien était plus fort que l'homme de théâtre. *Tristan et Ysolde* est venu bien près de constituer une solution magnifique, mais dans cet opéra, l'écrivain Wagner a trahi le musicien au lieu de le servir. Les personnages passent leur temps à s'expliquer, à se justifier philosophiquement, à manifester leur devenir et leur symbolisme au lieu d'évoluer. Et toute l'intensité du théâtre ne provient-elle pas de cette marche inévitable des personnages vers un destin que le spectateur

connaît à l'avance et que les personnages ignorent ? C'était l'esthétique fondamentale du théâtre d'Eschyle et l'opéra trouvera peut-être la réponse à son problème d'existence quand il songera à se souvenir du grand dramaturge grec et de l'immortelle leçon que contiennent ses œuvres.

*
* *

Si nous nous arrêtons maintenant à réfléchir aux influences que la littérature a exercée indirectement sur l'art musical, notre attention se porte évidemment et immédiatement sur cet étrange dix-neuvième siècle que l'on a peut-être été justifié de qualifier de *stupide* mais pour lequel, chacun de nous, au fond de son cœur, conserve un attachement secret même s'il est officiellement désavoué.

Au dix-neuvième siècle, la littérature envahit la musique au point que la musique, abandonnant son esthétique éternelle, tentera de vaincre la littérature sur son propre terrain. Le premier symptôme de cet envahissement se trouve dans cette passion qui s'empare de tous les compositeurs romantiques pour le *lied*, c'est-à-dire la chanson artistique. Depuis Schubert jusqu'à Hugo Wolf, les compositeurs romantiques qui abordent le *lied* — autrement dire tous — se soumettent avec la meilleure volonté du monde aux exigences des textes qu'ils choisissent de mettre en musique, non seulement avec la volonté bien arrêtée de ne pas trahir la vérité épisodique superficielle de ces textes, mais avec en plus la volonté bien arrêtée d'en traduire musicalement la signification la plus intime, celle précisément que le texte lui-même est impuissant à traduire. Mais ils vont plus loin et on les verra même appliqués à suggérer par les moyens de leur art les aspects physiques des tableaux, des décors supposés par les textes.

Et l'on ne sait plus lequel des deux il faut le plus admirer dans un *lied* comme *La Truite* de Schubert par exemple, du drame sans importance du poisson capturé, ou de l'habileté que le musicien met à suggérer dans l'accompagnement de piano le bruissement de l'eau sur les roches, du texte qui a défini tout le décor quand il a dit : "Dans l'eau d'une onde claire"... ou de la musique qui capture la physionomie ontologique de cette onde claire.

La forme du lied constitue la plus admirable réussite encore obtenue dans toute l'histoire de la musique, depuis la Renaissance, de cette union si difficile entre texte et musique. Le lied suffirait à lui seul à réhabiliter, aux yeux de l'esthéticien le plus féroce, ce stupide dix-neuvième siècle.

La littérature aura cependant au dix-neuvième siècle une influence sur la musique beaucoup moins bienfaisante ; je veux parler de cette musique à programme qui surgira derrière le Berlioz de la *Symphonie fantastique*. Cet envahissement de la musique par la littérature aura pour effet désastreux de convaincre faussement l'amateur de musique que l'art musical n'est en somme qu'un succédané de la littérature et surtout de la poésie lyrique. Depuis le dix-neuvième siècle, nous croyons trop facilement que le but de la musique est d'exprimer les émotions et les sentiments de l'artiste devant les problèmes de la vie et ceux, si chers aux romanciers pour jeunes filles, de l'amour. La personne humaine de l'artiste est évidemment inséparable de son œuvre et, si l'on admet que le style c'est l'homme, il faut admettre en même temps que tout l'homme — dans sa réalité psychologique quotidienne comme dans sa réalité ontologique permanente — est passé dans l'œuvre. Jusqu'au dix-neuvième siècle, la musique s'était, non pas astreinte — car elle le faisait spontanément et sans arrière-pensée, a-priori, à projeter dans les sons qu'elle organise l'homme fondamental ; à partir du dix-neuvième siècle, elle cherche consciemment à projeter dans la musique un homme tout entier soumis au temps psychologique.

Ce n'est pas le public qui a inventé de découvrir dans les œuvres de Beethoven ou de Chopin le témoignage des chagrins d'amour des auteurs. Cette responsabilité n'incombe pas non plus, heureusement pour eux, ni à Chopin ni à Beethoven. Mais les artistes musiciens ont, sans le vouloir, par leur existence inconsciemment exhibitionniste, provoqué l'apparition de toute une littérature qui est directement responsable de cette confusion du public sur le véritable rôle de la musique.

Ajoutons aussi que certains compositeurs, et Berlioz plus que tous les autres, ont donné au public toutes raisons de croire que "cela était arrivé". Le petit texte littéraire — assez peu français — que Berlioz s'est cru obligé d'écrire comme commentaire à sa *Symphonie Fantastique* suffisait à lui seul à définir, dans toutes ses modalités et ses possibilités dramatiques, le drame

d'un musicien victime d'un chagrin d'amour. La musique n'ajoute rien à ce texte, lequel n'ajoute rien lui non plus à la conscience universelle. Et si la musique de la *Symphonie Fantastique* réussit encore à nous remuer c'est précisément dans la mesure où elle oublie de remplacer la littérature.

La conception littéraire que se font encore de la musique la majorité des auditoires contemporains est un héritage du dix-neuvième siècle et, à ce point de vue, tout musicien est fortement tenté de croire qu'en effet, ce siècle a vraiment été stupide. Mais il faut bien avouer que la responsabilité d'avoir accredité ce rôle légendaire essentiellement lyrique de la musique appartient au vingtième siècle et à tous ces littérateurs à qui nous devons un genre, quelque peu négligé depuis quelques années, mais qui a connu naguère une vogue extraordinaire : la biographie romancée. Quiconque, par exemple, ne connaîtrait la musique de Chopin, de Liszt ou de Wagner que par le truchement des œuvres de Monsieur Guy de Pourtalès serait étrangement mal renseigné sur la vraie signification de l'œuvre de ces artistes.

Nous ne sommes pas si loin du temps où les intellectuels les plus sincères, les plus soucieux d'équilibre esthétique, imaginaient naïvement un Beethoven improvisant tendrement, sous un clair de lune lamartinien, une sonate pour une Juliette Giucciardi rêveusement accoudée au balcon ou un Chopin bercant de la grâce alanguie de ses Nocturnes une George Sand délicieusement féminine. La réalité fut plus prosaïque : George Sand s'habillait en homme, elle fumait le cigare et pendant le séjour qu'elle fit à Majorque avec Chopin, la pluie ne cessa pas de tomber. Cette George Sand fut d'ailleurs, le mot est de Musset, beaucoup plus la mère que la maîtresse des hommes à qui elle fit accroire qu'ils l'aimaient.

Mais qu'importe, il se trouve encore d'innombrables gens pour découvrir des clairs de lune dans toutes les sonates et des larmes d'amour dans toutes les symphonies. On ne m'en voudra pas si, cette fois, j'accuse ouvertement et froidement la littérature d'être responsable de cet état de choses qui se peut qualifier pour le moins, dans le langage de la Pléiade, de "vilain".

Le vingtième siècle, musicalement du moins, devait tenter une réaction en sens contraire et cette fois l'on verra les poètes réclamer "de la musique avant toute chose". L'influence de la littérature sur la musique et sur les

musiciens n'en demeurera pas moins prépondérante. Et la nature de cette littérature ayant changé, depuis les drames de Victor Hugo, on ne peut que reconnaître que cette influence a été pour la musique des plus bienfaitantes.

Un Claude Debussy devra à la littérature, à des amis comme Mallarmé et Pierre Louys et à la fréquentation de leurs cercles, cette culture raffinée sans laquelle il ne serait jamais devenu le musicien que l'on sait. Le terrible Jean Cocteau lui-même, dont la sincérité expérimentale n'a, à mon humble avis, rien de la fumisterie, aura lui aussi sur la jeune musique française une influence bienfaitante, sinon directement par son œuvre littéraire, du moins par sa pensée esthétique et son action militante.

Ne devons-nous pas à ce même Jean Cocteau, dans *Le Coq et l'Arlequin*, quelques-unes des pensées les plus saines que la littérature du vingtième-siècle ait exprimée au sujet de la musique.

Je ne vous cacherai pas que les musiciens lisent avec stupeur les énormités que l'on rencontre à toutes les pages du roman moderne quand par aventure les romanciers se hasardent à prêter à un personnage de compositeur la gracieuse hospitalité de leur inspiration. L'ouvrage le plus significatif à ce point de vue demeure le monumental *Jean-Christophe* de Romain Rolland. Romain Rolland s'est acquis une notoriété justifiée dans le domaine de la musicologie par ses remarquables ouvrages sur Beethoven qui n'ont qu'un tort : celui de vouloir à tout prix ramener Beethoven à la mesure d'un sage socialiste, mais qui demeurent musicologiquement remarquables. C'est pourquoi les musiciens ne parviennent pas à comprendre pourquoi, dans *Jean-Christophe*, Romain Rolland s'est obstiné, pendant plusieurs milliers de pages, à tracer d'un musicien compositeur un portrait qui oublie totalement de fixer les traits spécifiquement musicaux du héros.

Jean-Christophe nous est décrit, raconté et commenté dans toutes les modalités de sa jeunesse, de ses amours et de ses tourments politiques, mais l'auteur oublie complètement de nous parler de Jean-Christophe, compositeur. Et cela est incompréhensible dans un ouvrage qui se donne justement pour but de définir une image composite d'un compositeur, image faite des traits dominants de plusieurs compositeurs, surtout de Bach et de Beetho-



L'épargne
ne coûte rien
Elle rapporte

**LA BANQUE ROYALE
DU CANADA**

Une banque vraiment "Royale"



*Gagnez de l'argent à même votre salaire
épargnez régulièrement.*

**LA
BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA**

DÉPOSEZ VOS ÉCONOMIES À

LA

BANQUE D'ÉPARGNE

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

IL Y A UNE SUCCURSALE DANS VOTRE VOISINAGE

"COFFRETS DE SÛRETÉ"

LA SEULE BANQUE D'ÉPARGNE À MONTRÉAL

A VOTRE SERVICE

FIDUCIAIRES

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE

MONTRÉAL

LIMITÉE

**EXÉCUTEURS
TESTAMENTAIRES
ADMINISTRATEURS**



**AGENTS
FINANCIERS
FIDUCIAIRES**

262 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTRÉAL-1 PL. 3834



CREDIT FONCIER FRANCO-CANADIEN

PRÊTS EN PREMIÈRE HYPOTHÈQUE

5 est, rue ST-JACQUES

MONTRÉAL

Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg

Régina — Edmonton — Vancouver

Courtiers
en douane

Expéditeurs

Transitaires

C.-E. RACINE & CIE, Ltée

Edifice Board of Trade

MArquette 5293

— Montréal

Que ferez-vous de vos fils ?

DES MÉDECINS ?

DES AVOCATS ?

DES INGÉNIEURS ?

DES HOMMES D'AFFAIRES ?

Cela dépend naturellement de leurs talents, de leurs goûts,
des besoins de la société et de vos moyens.

Mais si vos fils ont les qualités requises et du goût pour les **carrières économiques**,
n'hésitez pas, et dès la fin de leur cours classique ou de leur douzième scientifique,
envoyez-les à

L'ECOLE DES HAUTES ETUDES COMMERCIALES

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée par le Secrétariat provincial)

A ceux qui peuvent se payer une formation universitaire, elle offre un **COURS UNIVERSITAIRE**.
De trois à cinq années d'études conduisent à la **licence en sciences commerciales**, à la **licence en sciences actuarielles** et à la **licence en sciences comptables**, ce dernier titre donnant droit d'admission dans l'Institut des Comptables agréés (C.A.) de la Province.

Aux autres, elle offre un **COURS DE PRÉPARATION AUX AFFAIRES**, qui se donne le soir, permettant ainsi à l'étudiant d'acquérir la compétence nécessaire à son succès tout en gagnant sa vie.

DEMANDEZ NOTRE
PROSPECTUS GRATUIT

535, AVENUE VIGER,
MONTRÉAL

ven. Jean-Christophe voyage, il fait souffrir des femmes, il souffre à cause de quelques femmes, *mais il ne travaille pas*. En aucun endroit de l'ouvrage il n'est question d'un Jean-Christophe aux prises avec les tortures de la création artistique. Voici donc un ouvrage dont le but avoué est de tracer un portrait moral et psychologique d'un musicien créateur et d'où est absent toute considération sur ce qui devrait constituer l'intérêt primordial du personnage : sa physionomie profonde quand il est engagé dans le travail de la création artistique.

Mais les musiciens pardonnent facilement à la littérature l'incompréhensible musicien qu'est Jean-Christophe par souvenir attendri pour le cher Marcel Proust et la sonate à Vinteuil, par souvenir pour Henri Ghéon et ses Promenades avec Mozart et par souvenir pour la *Cécile Parmi Nous* de Georges Duhamel.

Peu d'écrivains ont parlé de la musique avec autant de finesse que Marcel Proust, mais peu en ont parlé avec tant de profonde compréhension que Georges Duhamel dont la *Cécile Pasquier* est le plus beau type de musicien qui soit, à mon avis, dans le roman contemporain. Dans *Cécile Parmi Nous*, Duhamel parle de la musique avec une clairvoyance qui étonne chez un homme qui joue peut-être de la flûte, mais dont ce n'est quand même pas le métier d'écrire de la musique. Évidemment, une flûte peut beaucoup puisque, comme le dit, je crois, Régnier "un petit roseau suffit pour faire chanter la forêt." À moins que dans leurs régions les plus lointaines, musique et littérature voient leurs frontières coïncider dans une commune prise de contact avec ce qu'il y a de plus intime dans l'âme humaine et que le meilleur chemin de la musique soit encore la littérature, et vice versa.

*
* * *

Et enfin, pour terminer ces brèves remarques, ce voyage, non pas à vol d'oiseau, mais à vol d'avion à réaction, quelques mots sur la littérature esthétique que la musique a provoquée. Cette littérature est considérable si l'on tient compte évidemment de ce qui s'est écrit dans toutes les langues, et non pas seulement en français. Un des ouvrages les plus remarquables de l'antiquité est certes le *De Musical* de Saint-Augustin qui renferme

cette définition intraduisible : *Musica est scienta bene modulandi*, ce qu'on pourrait à la rigueur traduire par le mot de Romain Rolland, que cette fois, nous ne chicanerons pas : "la musique est une construction en marche". Les ouvrages d'esthétique musicale sont innombrables au Moyen-Âge, mais en langue française il faut attendre les Encyclopédistes pour trouver des ouvrages d'esthétique et de technique musicale qui aient influencé l'histoire de la musique : le plus important écrivain de cette époque est d'Alembert dont les essais musicaux permirent la diffusion des théories capitales de Jean-Philippe Rameau qui fut toute sa vie un si mauvais écrivain qu'il est bien difficile de comprendre sa pensée, encore de nos jours après toutes les exégèses dont son œuvre théorique a été l'objet.

L'esthétique et la musicologie ont malheureusement attiré l'attention de fort peu de spécialistes français alors que les Allemands et, depuis vingt ans, les Américains ont accumulé les ouvrages en nombre si considérable qu'il est presque impossible actuellement à quiconque ne lit pas l'anglais de faire des études musicologiques poussées. Je ne mentionne que l'anglais, car les Américains ont eu l'excellente idée de traduire la majorité des ouvrages les plus essentiels qui aient paru dans toutes les langues depuis que des penseurs se penchent sur les problèmes d'esthétique musicale.

Il y a donc là, dans la littérature didactique française, une lacune à combler et cette lacune est d'une gravité indéniable puisque la pensée musicologique et esthétique qui est en train de couvrir les universités du monde est en définitive d'origine allemande, les Américains ayant importé chez eux les musicologues les plus sérieux de l'heure actuelle et ces musicologues se trouvant être des Allemands.

Je ne crois pas que notre province soit prête à collaborer à la disparition de cette lacune. Mais, si un jour, il se produit vraiment que le sort de la civilisation française repose entre nos mains, il serait peut-être utile, dès maintenant, de voir à former ceux qui demain pourront représenter cette civilisation dans le domaine de l'esthétique musicale.

À tout prendre, la collaboration qui dure depuis le début du monde entre la littérature et la musique, n'a pas donné de trop mauvais résultats.

Souhaitons que s'établisse entre les artistes canadiens une plus étroite fraternité : chacun évolue dans son univers fermé et n'a presque jamais l'occasion de connaître son confrère qui a eu la mauvaise idée de ne pas pratiquer le même art. Cette communion a donné en Europe, depuis des siècles, naissance à un climat intellectuel qui, avouons-le, n'a pas encore consenti à se laisser entraîner de notre côté, même si par aventure, nous en sentons parfois de vagues effluves. Artistiquement, il est vraiment un peu froid dans la province de Québec et, pour une fois que la température à venir dépend de notre volonté, il serait peut-être recommandable que les artistes se mettent tous ensemble à réchauffer le thermomètre. Mais les secrets de cette collaboration feraient plutôt l'objet d'un congrès que celui d'un article rapide...

UN PLAIDOYER
POUR LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE¹

Professeur Édouard CALVET

Au cours d'un trop bref séjour à Montréal, en septembre de l'an dernier, j'ai été si aimablement accueilli dans votre grandiose et si florissante Université que j'ai répondu avec enthousiasme à votre invitation de venir faire quelques exposés sur la Microcalorimétrie.

Cette fois, je suis comblé par la chaude cordialité du personnel administratif et enseignant de l'Université de Montréal et par l'honneur d'en recevoir le titre de Docteur Honoris Causa. Ce titre est d'autant plus appréciable qu'il provient d'une grande Université dont la valeur n'a pas attendu le nombre des années et dont le développement s'est montré si rapide que le plus brillant avenir paraît lui être assuré.

Je suis d'autant plus sensible à cet honneur qu'il rejaillit sur ma Chère Université de Marseille qui a abrité mes principaux travaux de laboratoire et aussi, d'une façon plus générale, sur l'Université française.

Vous avez adopté les premiers en Amérique la technique microcalorimétrique que j'ai mise au point au cours des 25 dernières années et qui est destinée aux études thermochimiques et thermocinétiques de phénomènes lents. Je l'ai appliquée déjà à des domaines variés de la recherche pure et appliquée : en physico-chimie, en biologie et même en microbiologie où, avec monsieur H. Prat, nous avons pu fidèlement enregistrer la thermogénèse du développement bactérien. Au point de vue industriel les recherches calorimétriques m'ont permis de contribuer notamment à l'amélioration

1. Discours du professeur Édouard Calvet, titulaire de la chaire de chimie générale à la Faculté des sciences de Marseille, membre de la Commission de thermochimie de l'Union internationale de chimie, à l'occasion de la remise d'un doctorat honoris causa par l'Université de Montréal, le 15 octobre 1952.

des procédés de fabrication de l'alumine. Mais il est bien évident que tous ces travaux ne sont qu'une amorce de recherches plus étendues. Je suis assuré que mes collègues de l'Université de Montréal donneront une impulsion nouvelle à ce genre d'études. C'est qu'en effet, monsieur le Directeur de votre département Biologique a déjà travaillé en microcalorimétrie à Marseille pendant la tragique époque de l'occupation allemande. Nous étions alors si passionnés pour ces travaux, monsieur Henri Prat et moi, que nous avons souvent oublié le hurlement des sirènes d'alerte et même le fracas des bombes, dont le choc déréglait nos appareils.

Cette passion et cette foi dans la recherche, je la retrouve aussi intense chez le personnel de l'Université de Montréal. Avec de telles équipes le succès est assuré et je suis très heureux d'envisager une fructueuse collaboration entre nos Universités. Ces travaux intéressent d'autre part la section de thermochimie de l'International Union of Pure and Applied Chemistry, section présidée par le savant américain Frederick D. Rossini que j'ai eu le plaisir de revoir à Pittsburg la semaine dernière ; il m'a confirmé l'intérêt qu'aurait la création de deux centres d'études thermochimiques aux Universités de Montréal et de Marseille, pour la détermination de constantes thermochimiques internationales. Ces centres travailleraient en liaison avec le "Bureau of Standards" de Washington et leur œuvre aurait ainsi une portée mondiale.

Certains pourraient objecter que la création de tels centres d'études devrait être réservée aux grands organismes nationaux ou privés de Recherche scientifique, leurs moyens matériels étant beaucoup plus puissants que ceux des Universités.

Je voudrais démontrer que la contribution universitaire à la recherche scientifique est de la meilleure qualité et qu'il est nécessaire d'en tenir largement compte, non seulement du point de vue de l'apport en découvertes qu'on doit en tirer, mais aussi de celui de la formation des chercheurs ; réciproquement qu'il n'est pas possible à un professeur d'Université de donner un enseignement de valeur s'il ne s'appuie sur l'expérience tirée de ses propres recherches.

La culture générale la plus étendue est en effet nécessaire au chercheur moderne qui doit, pour attaquer un problème déterminé, choisir parmi une

multitude de techniques celles qui seront efficaces. Un maître de la recherche physico-chimique doit par exemple connaître aussi bien l'optique physique, l'électronique et la thermodynamique que la chimie. Si le chercheur spécialisé est indispensable pour appliquer correctement une technique, il est non moins indispensable de mettre au premier rang ceux dont la culture est assez vaste pour diriger des recherches. Or, où peut-on mieux trouver que dans l'Université les esprits à culture très étendue ? On a dit qu'enseigner c'est apprendre deux fois. Il est bien certain qu'un professeur, par sa formation et sa fonction, est tenu de posséder des connaissances très étendues qui le rendent particulièrement apte à la Recherche Scientifique. C'est d'ailleurs pour cela que l'horaire d'enseignement du Professeur d'Université est réduit au minimum afin d'exiger de celui-ci un enseignement de qualité, lui laissant le temps de se cultiver et de participer avec fruit à la recherche.

D'autre part, pour former l'armée des chercheurs nécessaire à la réalisation du progrès scientifique, il faut donner à l'enseignement une orientation convenable : Ne plus se contenter d'un enseignement dogmatique, mais éveiller l'esprit d'observation, donner le goût de la précision, le sens de l'approximation dans les mesures, choisir le chemin qui doit mener au but et avancer d'un pas assuré. Les qualités à développer chez l'étudiant et les connaissances à lui fournir s'acquièrent surtout au laboratoire, complètement indispensable du cours théorique. Cela suppose, chez le Maître, la possession de qualités qu'il n'a pu acquérir que dans la recherche scientifique personnelle.

Un maître éminent n'est donc plus seulement celui qui sait enthousiasmer ses élèves, pendant ses cours, par de chaudes paroles, mais celui qui, par l'exemple de ses travaux et de ses propres succès scientifiques, par son esprit d'organisation d'un enseignement théorique et pratique, complément l'un de l'autre, par l'adaptation judicieuse des moyens dont il dispose à la formation des jeunes chercheurs, a su faire germer le bon grain qui produira l'élite indispensable au développement de chaque pays.

Ainsi, la Recherche Scientifique est bien à sa place dans l'Université et l'appoint qu'elle apporte aux grands organismes de recherche nationaux ou privés est des plus précieux ; ces derniers ne soutiendront jamais assez les

laboratoires d'Université, dont la collaboration leur est toujours des plus profitables. Inversement, l'Université ne peut se passer de la Recherche scientifique si elle veut jouer son rôle essentiel qui est celui de montrer la voie du progrès et de former les cerveaux qui auront à suivre cette voie. Or, le chemin de la connaissance qui nous rapproche du Créateur est souvent bien difficile à suivre pour l'étudiant. Suivant le vieux proverbe arabe "Les pierres font partie du chemin" et, pour avancer dans la voie rocailleuse de la Science, il faut posséder des qualités morales, intellectuelles et même manuelles qui ne s'acquièrent qu'au contact de guides dévoués et éprouvés qui sont les Maîtres de nos Universités.

La ville de Montréal a su mettre l'Université au premier plan en l'installant dans un vaste, splendide et harmonieux bâtiment posé sur le Mont-Royal, actuellement aux couleurs féériques, et duquel la vue s'étend sur la ville et au-delà jusqu'aux Laurentides et aux lacs. L'activité de ce jeune et grandiose établissement est débordante aussi bien dans la bibliothèque qui en occupe le cœur que dans les laboratoires placés dans les ailes. J'ai pu constater que l'outillage de ces laboratoires ne séjourne pas dans les placards "pour visiteurs" mais qu'il est en service continu entre les mains des chercheurs et des étudiants.

Sans doute, ce matériel en appelle toujours d'autre et les exigences de la Recherche et de l'enseignement scientifiques paraissent sans limites et quelquefois bien lourdes pour le budget. Mais nous savons que la recherche "paie" largement tôt ou tard, que toute question scientifique patiemment étudiée finit par être résolue ; le résultat tombe comme un fruit mûr et la joie de cueillir ce fruit récompense largement de toutes les peines et de tous les sacrifices. C'est à croire que le patient et tenace chercheur qui a eu foi dans l'harmonie universelle reçoit toujours la récompense de Dieu, même sur cette terre.

Quant aux dépenses élevées qu'entraîne l'enseignement scientifique moderne, nous savons qu'il n'y a pas de meilleur placement pour un État que celui de former moralement et intellectuellement de belles âmes et de grands esprits, parce que l'élite est le plus précieux capital d'une nation.

Permettez-moi encore, Monseigneur le Recteur, Messieurs les Doyens, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, de vous exprimer ma profonde grati-

tude pour le chaleureux accueil que vous avez bien voulu me réserver au cours de mes deux séjours à Montréal et pour la distinction dont vous m'honorez aujourd'hui. Je suis assuré que dans votre Université les recherches microcalorimétriques que j'ai amorcées porteront de beaux fruits et vos succès seront ma plus grande joie.

J'emporte dans mon vieux pays de France le souvenir affectueux de l'Université de Montréal ; le souvenir que laissent les amis sincères au cœur chaud, à l'âme pure et à la supérieure intelligence mise au service de la plus belle des entreprises : celle de forger l'élite humaine.

LA

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

est à vos ordres pour toutes
vos opérations de banque
et de placement

Actif, plus de \$490,000,000
554 bureaux au Canada
72 succursales à Montréal

COURTIERS ET SPÉCIALISTES
EN DOUANES

EXPÉDITEURS - ENTREPOSEURS
AGENTS DISTRIBUTEURS
TRANSPORT

ST-ARNAUD & BERGEVIN Ltée
118, rue St-Pierre Montréal

Ch.-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J. Art. Tremblay, sec.

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres : \$11,000,000.00

Siège social :

1306 est, rue Sainte-Catherine — Montréal



Laplante & Langevin

INC.

IMPRIMEURS — GRAVEURS

EDITEURS

334, Notre-Dame Est - Plateau 8025



Magasin à rayons :

865 est, rue Ste-Catherine

Comptoir postal :

780, rue Brewster

Succ. magasin pour hommes

Hôtel Windsor

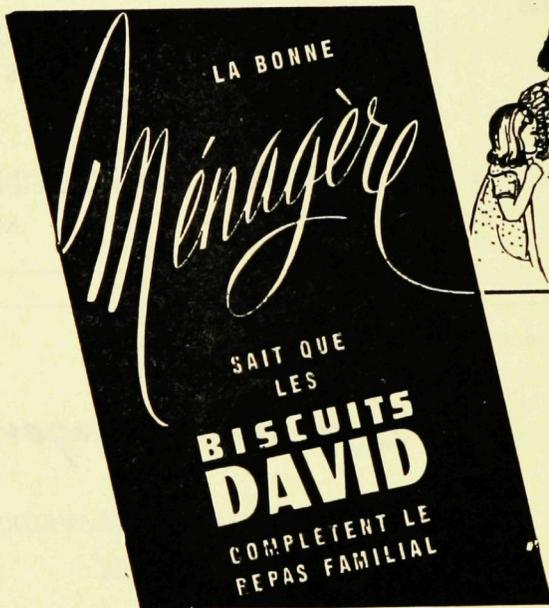
Il y a
du Nouveau
chaque jour
chez

Dupuis Frères

LIMITÉE

RAYMOND DUPUIS, président

MONTRÉAL



●

**LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!**

●

Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal

HOMMAGE À ÉDOUARD MONTPETIT

C'est à celui que j'ai toujours appelé mon bon maître que je veux dire, ce soir, ce que pense de lui le doyen de ses élèves, devenu son collègue, et qui depuis quarante ans n'a cessé d'être son ami. Je l'ai connu dès l'instant que commençait sa renommée.

En 1910, un jour que je me promenais rue Sainte-Catherine, avec ma mère, nous vous avons croisé. Ma mère me dit : "Voici Édouard Montpetit. Il revient de Paris. Je souhaite que tu sois un jour son élève ; je le tiens pour un modèle de distinction." Cette phrase m'est restée en mémoire parce qu'elle dégage la qualité maîtresse dont s'éclairent votre vie et vos œuvres : la dignité souriante qui vous a gagné la considération et la sympathie. Le vœu que ma mère exprimait s'est réalisé. Vous avez été mon guide et, bientôt, le compagnon très cher qui demeure associé à tous les événements heureux ou tristes de ma vie.

C'est à la mort de ma mère, en 1915, que j'ai reçu votre première lettre. Vous avez été témoin de mes fiançailles et de mon mariage. Vous avez escorté ma femme dans cette chapelle du Prieuré, à Saint-Germain-en-Laye, le matin de nos épousailles. Votre ménage fut pour le nôtre exemplaire.

Nous avons parcouru ensemble la France et la Suisse, participé côte à côte à des conférences internationales, flâné dans les vieux quartiers de Paris, visité des ateliers de peintres, de sculpteurs, de ferronniers, de ciseleurs, promené notre gourmandise dans combien de restaurants et d'auberges ! Tous ces souvenirs, que réchauffent la reconnaissance et l'amitié, évoquent ce que vous avez été pour moi.

Premier boursier de la province de Québec, vous poursuivez des études en Europe, vous rentrez au pays avec le prestige que vous donnaient une autorité confirmée par les diplômes des écoles de Paris, une expérience puisée aux sources de la science française. À nos yeux d'étudiants, vous aviez l'attrait du voyageur revenu "plein d'usage et raison"

de l'ancienne mère-patrie alors si lointaine, d'où vous rapportiez, pour les implanter dans notre sol et les acclimater dans notre milieu, des disciplines nouvelles.

Lettré, élégant, policé, vous séduisiez les foules. On vous suivait, on vous courait, on découvrait en vous un aristocrate de la pensée et du verbe, un modèle achevé qui incarnait les caractères les plus nobles de notre groupe ethnique. Avec d'autres fidèles, mon fraternel compagnon Léon-Mercier Gouin et moi nous empressions auprès de votre chaire, hantions les salles où vous donniez des conférences, avides de votre parole qui nous ouvrait des horizons et nous entraînait à la conquête de domaines inexplorés. Vous étiez pour nous tous sujet d'orgueil et ferment d'émulation. Nous étions fiers d'être les disciples de ce compatriote raffiné, qui joignait au savoir, le savoir-dire, le savoir-faire et le savoir-vivre.

Indulgent, même patient, vous preniez part à toutes nos initiatives. Votre bienveillance, votre aménité invitait aux confidences. Nous vous entretenions volontiers de nos révoltes et de nos ambitions. Avec complaisance, vous vous mettiez à notre niveau, car vous avez toujours gardé la faculté de percevoir les résonances intérieures des hommes et des choses. Vous saviez avec un égal bonheur nous fredonner un couplet de Maurice Donnay, ou vous délecter avec nous d'une page de Maurice Barrès.

Puis-je vous rappeler les traditionnelles fêtes de Pâques à notre maison de campagne de Saint-Zotique ? Dans cette retraite que la radio n'avait pas encore violée, nous suffisions à notre propre réjouissance, devisant et chantant, fertiles en couplets et en satires dont nous étions à la fois les auteurs et les interprètes. Mais, nos rangs se resserrent. Plusieurs de ceux qui vous ont aimé ne sont plus là pour vous célébrer : mon père qui présidait à nos rencontres, Anatole, mon frère, qui vous était attaché de toute son ardente loyauté.

Vous nous accueilliez à votre tour, madame Montpetit et vous-même, dans votre maison de Westmount ; nous déjeunions joyeusement. C'était l'époque du fiacre, jaune avec son cocher blanc, qui s'en allait trotti-

nant vers la désuétude. Un autre âge allait s'ouvrir, âge mécanique et industriel. Vous nous avez acheminés vers la place où nous devons accéder, dans un monde transformé.

Les laïcs, insuffisamment préparés ou absorbés ailleurs, laissaient aux ecclésiastiques le monopole intellectuel. Vous avez pratiqué une voie nouvelle, qui n'était ni celle des séminaires ni celle des parlements, mais qui les reliait par les traverses de la culture. Autour de vous, pouvait désormais se constituer l'élite que vous réclamez, capable de seconder les clercs et d'élever les nôtres aux charges qu'ils n'avaient su atteindre. Si l'on a longtemps parlé, non sans une mélancolie accablante, de notre survie, vous avez, vous, évoqué les survivances françaises pour nous donner l'allégresse de vivre. Croyant sincère, attaché aux principes de votre éducation première, vous étiez qualifié pour devenir directeur d'esprits à ce palier intermédiaire entre la philosophie et l'action sociale et politique. Tout le contraire du technocrate, vous représentiez le type à peu près inconnu chez nous du spécialiste qui est en même temps un amateur éclairé, prompt à tirer des êtres les virtualités qu'ils recèlent.

À toutes les époques, c'est avec de tels amateurs que les créateurs ont pu dialoguer. C'est à leur jugement qu'ils ont demandé les critiques, les conseils, les approbations, sans lesquels ils n'auraient rien entrepris. À l'homme de science et à l'artiste, résignés à n'être pas compris dans l'immédiat, il faut pourtant l'impression d'un colloque avec quelques-uns, au moins, de leurs contemporains. On ne saurait travailler dans le désert, sans espoir de communiquer à des confidents ses découvertes ou ses rêves. Dans la Grèce antique, les commanditaires de Phidias ou de Praxitèle ; à Rome, les arbitres des élégances ; en Provence, les cours d'amour ; à Paris, les salons ; partout, enfin, les académies, les cercles littéraires et scientifiques, les groupes d'avant-garde, ont créé, dans l'indifférence, des enclos propices où des œuvres ont pu naître qui composent le patrimoine de l'humanité.

Nous vous devons, mon bon maître, une large part de ce que nous valons. Vous n'avez jamais donné de leçons ternes sur des choses mornes. Vous avez toujours eu l'amour de la vie, du concret. Vous vous êtes évertué à nous dégager du livresque et du poncif où s'empoussiéraient

nos talents. Vous nous avez appris à ne plus lier en gerbes les fleurs de rhétorique — ces immortelles — vous nous avez préparés à regarder, en les identifiant, les fleurs fraîches de nos jardins. Vous nous avez aidés à découvrir le milieu canadien.

Nous répétions et méditions vos propos. Quand nous vous acclamions, à la fin d'un discours impatientement attendu, nous manifestions notre admiration non seulement pour l'orateur, mais pour le civilisé que notre peuple aspirait à créer et dans lequel il souhaitait depuis longtemps reconnaître les traits distinctifs, les qualités dominantes de la race. Vous nous apparaissiez comme l'aboutissement d'une lente évolution de notre société, jusque là trop préoccupée de survivre pour accorder à la science et à l'art plus qu'un intérêt passager. Nos prêtres, accaparés par les nécessités du ministère et de l'instruction, n'avaient guère de loisirs pour la spéculation. Nos hommes de profession franchissaient rarement les confins de leurs spécialités, sauf pour des incursions sur le terrain politique. La plupart de nos écrivains s'employaient à défendre la cause de notre nationalité. Nos journalistes étaient surtout des combattants. Nos dessinateurs, nos peintres et nos sculpteurs ne se livraient que par occasion et, comme à regret, à une inspiration gratuite. Les grands noms de notre histoire étaient ceux de missionnaires, de découvreurs, de soldats, de défricheurs, de chefs de parti et d'hommes d'État. Toute activité était nécessairement engagée. Vous nous apportiez l'intelligence dégagée. Si votre message a été reçu chez nous avec enthousiasme, s'il a suscité tant de réalisations durables, c'est qu'il nous révélait à nous-mêmes.

Avant vous, certes, nous avons compté des hommes d'honnête culture, mais ils n'étaient pas au service de la culture. À l'abri des tumultes de la place publique, vous avez exercé un magistère dont la profondeur et la durée transcendent tout ce que peuvent laisser de permanent les meilleurs de nos chefs aux prises avec l'éphémère.

Les débuts de votre enseignement ont marqué un moment décisif de notre évolution, celui où nous avons commencé à nous comporter en adultes.

On n'enseigne bien, c'est-à-dire, on ne transmet aux autres en paroles germinatrices que les pensées inspirées du réel. Cette impression est bien celle que vous transmettez à vos auditeurs. L'homme que vous avez formé a l'esprit plus aéré. Grâce à cette impulsion qu'il tient de vos conseils, il est mieux en mesure de se concerter et de se résoudre, d'éclairer sa route, de s'y engager dans la plénitude de ses moyens et de ses responsabilités. Placé en face d'un groupe de jeunes, ce qui vous importait, c'était de leur inculquer plus de sérieux et de détermination, plus de curiosité, plus de confiance.

Mon bon maître, vous aimez la jeunesse et la jeunesse vous le rend bien. C'est la jeunesse d'hier, celle d'aujourd'hui qui tourne vers vous son regard, sollicitant de votre regard un sourire bienveillant. Non seulement avez-vous honoré votre pays, encore l'avez-vous servi efficacement. L'homme qui conçoit et remplit son rôle, comme vous l'avez fait, est non seulement la parure d'une société, il en est aussi une force constituante, l'homme des hautes besognes, le grand ouvrier. Votre oeuvre, vous l'avez parlée avant de l'écrire, remaniée, tenue à jour ; elle est le fruit d'une méditation sans cesse reprise, d'un travail persévérant. Pendant que Faguet fustigeait LE CULTE DE L'INCOMPÉTENCE vous vous employiez à répandre le culte de la compétence. Cette École des Sciences sociales, économiques et politiques que quelques-uns de vos disciples et amis ont eu l'honneur de fonder avec vous, n'avait pas d'autre objet.

Je crois exprimer notre sentiment unanime en disant que nous nous félicitons de ce que vous n'ayez pas été autre chose que ce que vous avez été. Nous savons que vous auriez pu devenir, par exemple, et vous l'avez montré à l'occasion, un brillant représentant du Canada à l'étranger, un diplomate de grande lignée. Nous sommes sûrs aussi que les lettres, auxquelles vous avez consacré tant d'heures et tant d'amour, se seraient honorées de vous absorber tout entier. Votre expérience et votre clarté de vues vous assuraient, en politique, un rôle de tout premier plan. Mais, en dépit des velléités d'un jour et des instances amicales, vous n'êtes pas sorti de la carrière universitaire. Dans la servitude et la grandeur de cette vocation s'enferme votre apostolat.

Le récent congrès de Pax Romana et le Centenaire de l'Université Laval ont fixé notre attention sur l'importance de l'université dans la vie des peuples et dans le maintien de la paix. Les historiens constateront peut-être que la destinée du peuple canadien, qui s'est jouée dans l'enceinte parlementaire au dix-neuvième siècle, se joue maintenant à l'université. C'est plus tard qu'on verra, dans toute son ampleur, votre œuvre de précurseur ; dès aujourd'hui, nous en comprenons l'exceptionnel bienfait.

Qui, parmi vos anciens élèves, oublierait ce professeur qui ne ressemblait à aucun autre et rassemblait en lui tant de qualités et d'attraits ? Qui oublierait que vous avez découvert ses aptitudes, raffermi ses desseins, soutenu ses aspirations ? Qui ne vous saurait gré de votre appui si largement dispensé, d'une promotion à l'autre ? Je ne suis pas le seul auquel vous ayez fait entrevoir l'occasion de parfaire à Paris des études ébauchées. C'est sur votre recommandation, grâce à l'affectueuse intercession de mon ami Léon auprès de son père, que Sir Lomer Gouin me fit confiance et me nomma deuxième boursier de la province de Québec.

Votre succès et votre souci de vous montrer digne du choix dont vous aviez été l'objet avant moi, m'ont frayé la voie. Des centaines d'autres, depuis, sont allés chercher à l'étranger, par une formation supérieure, des modèles achevés et des méthodes qui élèvent et soutiennent.

Vous nous avez appris qu'il est aussi important d'orner sa vie que de la gagner. À côté des sciences économiques et sociales, où vous faisiez autorité, vous meniez des enquêtes dans diverses branches des sciences naturelles. Curieux de tout, vous avez collectionné des objets d'art, des documents, des livres, recueillant avec discernement ce qui embellit le décor et nourrit la réflexion. Je vous revois en train de caresser des agates ramassées aux grèves de Percé comme des bronzes de prix. Pénétrer le secret des êtres, recevoir la vérité vivifiante pour la transformer en acte, tel était le programme que vous nous traciez. Vous nous avez invités à mettre la culture éclectique au service de notre personnalité et de nos traditions.

Associé à maintes initiatives, à maintes causes dévoué, Édouard Montpetit ne relève que de sa conscience professionnelle. Il est de notre temps, de notre pays ; nul n'est plus que lui épris d'espace, ouvert à tout ce qui peut exciter l'imagination, dilater l'esprit et le coeur. Il a préparé l'action par la culture. L'élite qu'il a rêvée pour les siens, elle existe à présent et se réclame de lui.

Sa foi dans nos ressources de renouvellement, sa volonté d'éveiller les énergies, sa fidélité à un idéal dont il a imprégné non seulement les écoles fondées sous son inspiration mais des générations de professeurs et d'étudiants, ses vertus d'initiateur et d'enseigneur ont ouvert des avenues qui, au début du siècle, paraissaient impénétrables. Sa vie est droite comme le sillon qu'il a creusé pour y semer les germes d'idées dont il a préparé la maturation. Sa seule présence est un encouragement et un réconfort.

La réputation d'Édouard Montpetit profite à notre communauté ; son nom appartient à notre patrimoine. Dans sa demi-retraite féconde, il conserve sa vertu rayonnante ; son intelligence réceptive n'écarte aucune tendance nouvelle ni aucun courant d'idées modernes. C'est sans prévention, avec une sympathie toujours en éveil, qu'il les éprouve et les discute. Aussi les générations successives suivent-elles volontiers ce guide toujours actuel.

Tous, jeunes et moins jeunes, nous nous souviendrons de cette soirée où vos amis ont senti battre leurs cœurs à l'unisson du vôtre. Nous avons voulu vous exprimer notre attachement et notre gratitude, sachant avec quelle foi, quelle constance et quel éclat vous participez à la vie intellectuelle de notre pays.

Si je devais résumer ce que je pense de vous, je vous dirais, mon bon maître, à peu près les mots que Jacques Tournebroche dédiait à celui qui l'avait instruit : "Aucun ne me rappelle cette incomparable élégance de pensée, cette étonnante richesse d'une âme toujours épanchée et ruisselante, aucun ne me rend cette source où j'eus le bonheur d'abreuver ma jeunesse. Je le tiens celui-là pour le plus gentil esprit qui ait jamais fleuri sur la terre canadienne."

30 septembre 1952.

Jean DÉSY,
Ambassadeur du Canada

L'EXEMPLE DE SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

Gabriel-Louis JARAY

*"La Lumière constitue l'état premier
et l'état dernier de l'univers"*

(Louis de Broglie)

Les grands mystiques ont posé devant la philosophie contemporaine un problème qu'elle avait de la difficulté à résoudre.

Les plus éminents d'entre eux, les Saint-Paul, les Saint-Bernard, les Sainte-Thérèse, les Sainte-Catherine de Sienne, Jeanne d'Arc, Marie de l'Incarnation se révélaient comme des êtres exceptionnels dans l'action et la conduite de la vie et il n'était pas possible de négliger l'aspect mystique de leur existence ou de les traiter comme des individus soumis à des illusions.

Les récentes études sur sainte Thérèse d'Avila mettent en lumière ces deux faces mystiques et réalistes de ces esprits.

* * *

La sainte espagnole a vécu au temps de François Ier, de Charles-Quint et de Philippe II¹ ; elle compte parmi les facteurs de la prépondérance espagnole au XVII^e siècle. Elle a réformé le Carmel, a créé 17 couvents en Espagne et en a fait les temples de la prière, mais elle a eu surtout dans un nombre incalculable d'âmes une influence considérable, une sorte de prise de possession mystique qui les a soulevées vers la Divinité et les a conduits à l'amour pour ceux qui sont dans l'angoisse et cherchent ; à ceux-là, le

1. Cf Marcel LEPÉE, "Sainte Thérèse mystique" Paris ; Desclée de Brouwer, 1952.
Marcelle AUCLAIR, "Sainte Thérèse" Paris, Éditions du Seuil 1950.

message de Thérèse, écouté dans les époques troublées, reste vivant ; "Si tu me cherches, c'est que tu m'as trouvé" ; l'appel de Thérèse rencontre des échos.

Cette union intime de la contemplation et de l'action se traduit par la fondation de couvents. Le positiviste ou le scientifique le plus résolu est contraint par les faits de reconnaître que ces êtres, qui ont la foi en l'esprit et non en la matière ou en la force, sont la source la plus puissante de l'action permanente ; ce sont des apôtres qui ont le privilège de créer le durable ; Renan disait de lui-même : "ce qu'il y a de bon en moi, je le tiens de Jésus".

Comment Thérèse est-elle arrivée à cette action et à cette mystique ? Ce n'est point de suite ; des âmes humaines bien nées lancent un appel déchirant vers l'Eternel. Toujours, c'est l'assurance dont elles ont soif ; l'amour humain le leur refuse, soit par légèreté, soit par l'inconstance de l'homme, soit par la séparation de la mort ; elles ne trouvent pas le hâvre sûr où leur ardeur vienne s'amarrer. Thérèse était de cette trempe et ce sont les déceptions de l'amour humain qui la conduisent vers l'amour divin.

Thérèse, jeune fille du meilleur monde à Avila, était d'une merveilleuse beauté ; à quinze ans, — on est précoce en Espagne, — elle est la séduction même ; un ecclésiastique affirme qu'"elle faisait perdre la tête à quiconque l'approchait ; la beauté et le soin de sa personne, écrit un contemporain, la finesse de sa conversation, l'embellissaient encore ; de sorte que le profane et le saint, le mondain et l'ascète, des plus âgés aux plus jeunes, étaient faits prisonniers ; ...elle fut pour tous ceux qui la voyaient ce que l'aimant est pour le fer".

Cet attrait physique qu'elle inspirait est important dans la vie de Thérèse ; elle était vraiment l'élue de Dieu ; si Dieu a mis tant de beauté dans sa créature c'est pour que celle-ci en use.

Thérèse joue de ses charmes auprès d'un cousin mais celui-ci était sans doute volage. Sa mère est disparue, son père la comprend mal ; son frère chéri, Rodrigo, se joint à une expédition vers le Rio de la Plata ; elle s'attache à un jeune prêtre de Becedas qui vivait en concubinage et elle écrira de celui-ci : "sa tendresse aurait pu être plus pure". Elle eut "mucha afición" pour un jeune, noble et riche Castillan, qui la courtisait, Don Francisco de Guzman.

“Thérèse, écrit M. LÉPÉE, ne reçut pas ses avances avec la froide réserve que les bonnes coutumes imposait en pareil cas, malgré leurs sentiments, aux jeunes filles très sages. Elle commit des imprudences que le demi-secret et les conversations de sa folle amie (sa jeune cousine, Maria de OCAMPO, mariée depuis trois mois) aggravaient encore : trop aimables sourires, encouragements, réponses transmises comme les billets et même, supposons-le, légères privautés”. Mais au bout de quelques semaines, Thérèse, elle l'avoue, fut lasse de ces caresses, ce qu'elle appelle ces “vanités” et ces “passe-temps”.²

La mort de son père, puis sa vie intérieure amenèrent sa “reconversion” en 1553 ; elle avait 38 ans ; depuis 20 ans, elle vivait “entre le monde et Dieu”.

Le monde l'a déçue parce qu'elle n'y avait pas trouvé la promesse du permanent, la sûreté du toujours. Ses déceptions l'aiguillèrent sur ce qu'elle appelle la “route royale”. Elle ne se laisse pas séduire par cette éternité vaine que promettent des amours sans cesse renouvelées et elle se fixe dans l'amour divin.

Pendant dix ans, elle vit dans son couvent d'Avila avec Dieu et ses compagnes ; elle est gaie, elle a horreur des “Saints encapuchonnés” ; elle se transforme lentement en “épouse du Christ”, en “Servante des souffrants de ce monde” sous l'influence du sentiment de la présence de Dieu auprès d'elle.

En 1563, se termine le Concile de Trente, qui réforme l'Église. Thérèse entre en action pour réformer le Carmel ; elle a 48 ans ; c'est son apogée, elle est belle, séduisante, expérimentée, gaie, vive, éloquente, ardente, volontaire, conquérante, dominatrice ; “la qualité qu'elle appréciait le plus, c'était le bon sens” dit son biographe. C'est la qualité maîtresse de l'homme d'État ; la politique, hélas ! divorce trop souvent avec la courtoisie et le bon sens ; Thérèse sent toute la valeur du bon sens et toujours elle sait “raison garder”.

En son for intérieur, elle se sent si supérieure à tout ce qui l'entoure qu'elle ne peut se contenter de ces médiocrités ; elle place tout son espoir

2. Marcel Lepée “Sainte-Thérèse Mystique”, pp. 22-23.

dans l'idée qu'elle est faite à l'image de Dieu ; c'est l'ère des grandes fondations : de 1563 jusqu'à sa mort en 1582 à l'âge de 67 ans, pendant 20 ans elle créera, avec le savoir, l'intelligence, l'habileté, la diplomatie, la volonté d'un grand fondateur de dynastie : sans ressource elle fonde avec rien ; nulle n'est plus efficiente qu'elle ; et elle est comblée ; malade, attaquée, suspectée par l'épiscopat, elle reste gaie, on veut parfois l'écraser de bottes d'où coule la boue ; qu'importe elle est heureuse ; elle a trouvé la joie, la paix de l'âme, le plus grand bonheur qu'âme sur terre puisse rêver. Cette vie n'est-elle pas une réussite ?

Elle rencontre sur sa route les obstacles que dressent toujours la jalousie et l'envie, les bassesses de ceux qui mettent leur pied sale dans le soulier de tout le monde, comme Napoléon disait de Fouché ? Mais rien de dégradant ne la touche, car sa foi intérieure la soutient.

Cependant les déboires ne lui manquent pas et les difficultés de famille, qu'elle résoud avec sagesse ; deux ans avant sa mort, malade, infirme, son corps lui refusant le service, elle assiste à la mort de son frère ; elle écrit : "Il vaut mieux penser à bien mourir qu'à bien vivre" ; mais elle doit veiller selon le testament sur ses trois neveux, qui lui donnent bien du souci ; l'un est fort dissipé, a une fille naturelle sur laquelle veille la sainte ; "ce n'est pas sa faute et ne négligez pas de la faire bien élever" ; le second est un impulsif, qui va au noviciat, puis en sort, se marie, puis se brouille avec sa femme et sa belle-mère et c'est la sainte qui doit défendre les intérêts de son frère et de sa nièce et faire démarches et procès à cet effet. Une autre nièce, Béatrice de Ovalle, d'une éclatante beauté (don de toute la famille) est compromise par les assiduités d'un homme marié ; que de soucis encore jusqu'à ce qu'elle entre au carmel et Thérèse peut écrire un an avant sa mort le 6 janvier 1581 : "Mes parents m'ont tellement fatiguée depuis la mort de mon frère, que je voudrais bien ne plus avoir avec eux aucune difficulté" ; car c'est elle qui les résoud ; témoignage nouveau de son efficience.

* * *

En regard de la femme efficace, voici la mystique : Madame Auclair cite abondamment, sans observation, les confessions écrites de Thérèse sur ses expériences mystiques ; Bergson les a commentées ; M. Marcel Lépée

les étudie avec une grande pénétration et essaie de nous les faire comprendre ; dans son chef-d'œuvre "Le Château de l'âme", la sainte explique que l'âme faite à l'image de Dieu, a quelque chose d'infini, c'est-à-dire que rien de fini ne saurait épuiser ses facultés ; celles-ci veulent "du mouvement pour aller plus outre" et ont soif de la connaissance de l'absolu, qui est le seul véritable infini. L'âme, sa conscience, est une réalité, mais une réalité insondable ; dans des êtres d'exception, cette réalité touche à la divinité, y atteint, l'entend et en a l'intuition mystique. Ce sont les "visions" ; Sainte-Thérèse a le sentiment de la présence divine à ses côtés.

"Je sentis, car je ne vis rien ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme, quand il me semble que le Christ était tout près de moi".

C'est d'autre part ce que l'on peut appeler une compréhension sur-naturelle :

"Dieu place au plus intime de l'âme ce qu'il veut lui faire entendre, et là, il le représente sans image ni paroles proprement dites.

"Il en use pour faire connaître à l'âme ce qu'il veut, de grandes vérités, de grands mystères".³

Il semble que le mot le meilleur est d'appeler ce fait une illumination dans l'âme ; l'esprit découvre en lui par une opération spirituelle inexplicable cette illumination, cette certitude, cette réponse qu'il attend ; de même si vous vous endormez, pensant à des problèmes très compliqués que vous ne pouvez résoudre et le lendemain au réveil, par une illumination, toutes les solutions sont trouvées ; c'est une faveur spirituelle incommunicable.

Thérèse disait avec une précision étonnante ce qu'elle appelle des extases, arrachement de l'esprit et transport d'amour, en même temps que les troubles organiques qui les accompagnent :

"La chaleur naturelle s'en va, le corps se refroidit ; la tête se dresse vers le ciel sans qu'on puisse l'en empêcher, et le corps aussi parfois, au point qu'il est soulevé. Dans le ravissement le corps est là comme mort... cesse de respirer ; on perd l'usage de la parole et même de tous les sens. Les mains deviennent glacées...

3. Marcel LEPÉE. page 489 et 497.

L'âme semble oublier d'animer le corps et le laisse à l'abandon ; et si le ravissement dure, les nerfs restent endoloris... parfois j'ai le pouls presque entièrement perdu, à ce que disent des sœurs qui m'approchent.. et les mains si raides que parfois je ne puis les joindre... j'ai l'impression d'avoir été disloquée."⁴

Il est difficile de s'analyser et de se décrire avec plus de pénétration et d'intelligence.

Thérèse avait aussi ce qu'elle appelle ses "plus hautes visions":

"J'étais un jour en oraison... mon âme se mit à s'enflammer davantage et voici que se produisit en moi un arrachement d'esprit dont je ne puis donner l'idée... Je ne saurais dire comment cela se fit, car je ne vis rien. On me dit, sans que j'aie vu qui parlait, mais je compris bien que c'était le Vérité même... Tout le mal dont souffre le monde est dû à ce qu'on n'y connaît point dans leur claire vérité les vérités de l'Écriture."⁵

Il semble que la sainte obéissait à un appel intérieur, dans lequel elle reconnaissait la voix de Dieu en elle, la présence de la Divinité auprès d'elle, comme un ordre mystérieux auquel elle obéissait, une sorte d'intuition mystique. Nous pouvons difficilement comprendre ces expériences mystiques ; nous sommes en face d'un domaine fermé aux hommes ordinaires, dont la vie cependant baigne dans le mystère, sans qu'ils s'en doutent.

Il faut noter que les grands mystiques tels que sainte Thérèse et saint Jean-de-la-Croix, sont très réservés et prudents ; sainte Thérèse, par exemple écrit, à propos de ses visions et de ses illuminations :

"On ne voit rien ni intérieurement, ni extérieurement, mais, jamais sans voir, l'âme comprend qui c'est et de quel côté il est présent... Elle (c'est elle-même sainte Thérèse qui écrit) n'a jamais cru de façon à pouvoir affirmer par serment que ces choses venaient de Dieu...

4. D'après "la vie" et le "château de l'âme" de Sainte-Thérèse, traduit par Marcel LEPEE, pages 152-153.

5. P. 506.

Jamais elle n'a rien vu des yeux du corps... elle n'a jamais entendu des oreilles du corps si ce n'est deux fois et encore elle ne comprit rien de ce qu'on lui disait, ni qui c'était".

Les visions et extases de sainte Thérèse sont donc bien des illuminations spirituelles intérieures qui lui donnèrent assurance, apaisements, confiance et fortifièrent une action sage et efficace.

La même note se retrouve dans Saint-Jean-de-la-Croix qui écrit :

"Quand l'âme se voit l'objet de telles manifestations extraordinaires, elle en conçoit très souvent une certaine satisfaction d'elle-même et s' imagine être quelque chose devant Dieu. Or cela va contre l'humilité...

L'âme ne doit jamais avoir la prétention de se complaire dans ces manifestations... L'âme doit porter son attention sur ce qui ne se voit pas et ne tombe pas sous les sens, mais sur ce qui relève de l'esprit et n'est pas susceptible d'une figure sensible, le fruit véritable de l'oraison est l'amour, l'amour divin qui enflamme l'âme sans cesse".

L'oraison, la prière est la base de la vie mystique, qui affranchit l'âme du monde extérieur et l'unit à Dieu.

Ces textes et bien d'autres doivent être médités avec beaucoup de réflexion ; ces deux grands mystiques ne mettant jamais l'accent sur des stimulations extérieures, des sortes d'apparitions physiques ; quand ils parlent de "présence", c'est d'une présence toute spirituelle, une présence "en esprit" ; comme l'écrit un médecin qui a étudié ces cas, "le mariage spirituel là où il est atteint, s'accomplit par l'identification de l'âme avec Dieu ; ...à partir du moment où l'union s'est réalisé et où se sont dissipés toutes les manifestations que nous avons dites, l'activité extérieure se fait plus intense, le doute, les hésitations, les peines mystiques se sont éteints". Comme on l'a écrit, "désormais, c'est pour l'âme une surabondance de vie".

Ainsi le caractère essentiel de cette vie mystique c'est la spiritualité ; extases, ravissements, visions se passent dans l'esprit ; et celles-ci donnent à l'esprit une poussée si puissante que dès lors son action devient irrésis-

tible ; son efficacité propre aux plus grandes entreprises. C'est là ce qui distingue essentiellement les grands mystiques des faux mystiques si nombreux.⁶

Après avoir réfléchi sur ces données des philosophes et médité sur les faits de ces mystiques, une question se pose devant mon esprit : Pourquoi ces grands mystiques sont-ils si efficaces ?

L'esprit, imbu de la foi profonde qu'il n'est en ce monde que comme dans une antichambre de l'éternité, peut avoir devant la vie terrestre deux attitudes. Il peut dédaigner cette vie au point de s'en abstraire aussi complètement que possible en se réfugiant soit isolé dans un ermitage, soit rassemblé en collectivité dans un monastère contemplatif, occupé uniquement de prier et de s'unir à Dieu par l'oraison.

Mais le grand mystique pense sans doute qu'il y a dans cette attitude quelque égoïsme ; le contemplatif se borne au soin de son âme ; n'y a-t-il pas un degré supérieur à atteindre : contribuer à sauver l'âme des autres, en même temps que la sienne ; échapper à l'égoïsme par l'altruisme.

Dès lors il franchit une étape et s'adonne à l'action, à la propagande et dans cet effort il profite de l'immense supériorité que lui donne le détachement absolu de toute chose ; il ne recherche rien pour son bien propre, pour son avantage ; rien ne l'arrête, ne le trouble, ne le touche au fond de l'âme, puisque tout lui est indifférent, sauf amener les âmes à la contemplation de Dieu. On peut dire que le grand mystique ne vit que pour l'amour de l'humanité qu'il veut entraîner vers la divinité. Dès lors, si des dons d'intelligence lui ont été donnés, rien ne les obscurcit, ne les amoindrit, car pour lui toute chose terrestre ne compte pas, sauf les affections spirituelles. De là l'emprise extraordinaire que ces esprits désintéressés de toute pensée terrestre, exercent sur les âmes qui les approchent.

Comment ne pas méditer, quand on étudie ces esprits exceptionnels ainsi que l'on fait des écrivains comme Maurice Barrès, devant sainte

6. Voir notamment sur ce point le livre d'un médecin catholique, approuvé par l'autorité religieuse, JEAN LHERMITTE "Mystiques et faux Mystiques" Paris. Bloud & Gay 1952, pp. 16-19 et 22-25.

Voir aussi J. WHERLE, M. BLONDEL, etc... Qu'est-ce que la Mystique ? Paris, Bloud & GAY, 1929 ; ROGER BASTIDE, "Les problèmes de la vie mystique" Paris Colin 1935 ; H. DELACROIX, doyen de la Faculté des Lettres de Paris. "Les grands Mystiques chrétiens", Paris, Alcan, 1938.

Thérèse, Gabriel Hanotaux devant Jeanne, Henri Delacroix, ancien doyen de la Faculté des lettres de Paris dans son livre "Études d'histoire et de psychologie du mysticisme" ou Bergson quand il fut aux prises avec le problème et l'étudia à fond dans son ouvrage fameux sur les "Deux sources de la Morale et de la Religion".⁷

* * *

Maurice Barrès avait essayé de pénétrer dans les profondeurs de l'âme des grands mystiques :

"Dans la vie spirituelle, écrit-il, les moments de crise décisive sont connus. Descartes eut une sorte d'extase lumineuse, à la suite de laquelle il fit vœu d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette".

Pascal eut une vision le 23 novembre 1654, de 10 h. ½ à minuit et demi ; ce fut sans doute "cette union parfaite avec Dieu qui est le premier mot de sa contemplation".⁸ En lui, eut lieu cet assemblage inouï d'un savant et d'un saint, d'un observateur et d'un missionnaire, comme en saint Bernard.

Pascal distingue toujours la pensée et le sentiment ; l'homme est à la fois pensée, c'est-à-dire raison, et amour, c'est-à-dire cœur, ce sont deux faits irréductibles, "le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas" ; or pour Pascal le Dieu de la Croix est un Dieu d'amour qui se manifeste par l'illumination de l'âme, l'homme "sait" Dieu par l'embrasement de son mysticisme, qui commande ses actes.

En sainte Thérèse comme en Marie de l'Incarnation, c'est l'assemblage d'une femme d'action étonnamment efficiente et d'une visionnaire ; en sainte Thérèse, comme écrit Barrès, il y a la force physique unie à la puissance de l'imagination ; cette fleur surnaturelle, est portée par une tige vigoureusement formée en pleine humanité. Elle est de ces grandes initiées qui échappent à l'entendement commun.

Cette femme, qui avait le privilège de ces extases, de ces illuminations, de ce "mariage mystique" restait dans la vie et y demeurait raisonnable et active, raisonnable dans l'ascétisme, raisonnable dans la règle ; ce qu'elle

7. Henri BERGSON, "Les deux sources de la Morale et de la Religion", Paris, Alcan, 1932.

8. Maurice Barrès, "LES MAÎTRES" Paris, Plon 1927, pp. 124-125.

HA. 5544

Examen de la Vue

J.-Armand MESSIER, O.D.

OPTOMETRISTE

Spécialité :
Ajustement de verres contact

3435, rue ST-DENIS

MONTREAL

Tél.: HArbour 0456

Charlemagne Bourcier

Optométriste
Spécialiste de la vue
Orthoptique

1735, rue St-Denis

Collège spécialisé pour les étudiants qui éprouvent des difficultés

Collège Saint-Denis

Dr Gilles-Yvon Moreau, psychologue et directeur

4152, Saine-Denis

BE 6219



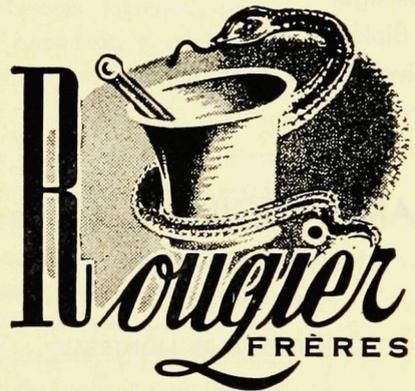
GASTON RIVET

COURTIER D'ASSURANCE AGREE

Assurance de tous genres.
Spécialités - Feu - Auto
Responsabilité publique et professionnelle
Cotations et copies de contrats fournis sur
demande sans obligation de votre part.

266 ouest, rue St-Jacques MA. 2587

Les meilleurs contrats aux meilleurs prix.



SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

320, RUE LEMOYNE - MONTRÉAL I.

Henri Grisé

- COMPAGNIE LIMITÉE -

Manufacturiers - Imprimeurs
Articles en Cuir pour réclame

J. O. Gendron
GÉR. - MGR.

ST-CÉSAIRE, P.Q.
Téléphone No. 1

La plus importante maison des
Arts Graphiques du Canada Français

THÉRIEN FRÈRES

Limitée

Imprimeurs - Lithographes - Éditeurs

DUpont *5781

8125, Saint-Laurent

Montréal-14

Hommages
aux diplômés de
l'Université de Montréal

DAMIEN BOILEAU, Limitée

Entrepreneurs généraux des travaux
du nouvel édifice de

L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

705, BEAUMONT - CR. 4181

MONTRÉAL

Derniers devoirs...

— Laissez-nous vous assister dans vos derniers devoirs
envers ceux qui partent. Nos conseils sont basés sur
l'expérience.

Salons mortuaires

— Service d'ambulance

GEO. VANDELAC Limitée

Fondée en 1890

G. VANDELAC — Alex. GOUR

120 est, rue Rachel, Montréal

— BE. 1717

appelle ses "extases d'amitié", dont elle voudrait que le privilège fut étendue à beaucoup d'êtres, doivent avoir pour résultat des œuvres : "les œuvres sont le fruit du mariage mystique", enseigne Thérèse ; selon la spiritualité de Thérèse, l'âme mystique doit vivre dans le renoncement, avec des accommodements qu'elle juge légitimes pour les autres, mais elle doit projeter en toute matière son activité, qui est sa mission sur terre. C'est ce qu'analyse avec beaucoup de pénétration Bergson.

L'originalité de Bergson consiste à poser le problème dans toute son étendue et d'expliquer les grands mystiques et leur destin, en les confrontant avec la vie des hommes et la destinée à laquelle ils semblent être soumis.

"L'humanité gémit, à demi-écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits"; le progrès du machinisme moderne né de la vapeur a développé l'esprit d'invention et ses applications, toutes tournées vers le souci du luxe et du bien-être : l'humanité espère un progrès indéfini dans cette voie. Des foules de plus en plus compactes se précipitent vers le confort et le plaisir matériel. C'est une ruée, une frénésie universelle ; on crée des besoins nouveaux qui surgissent aussi exigeants que des besoins matériels, on les baptise "niveau de vie" ; on en fait une règle et quand on y atteint, on proclame impérieusement qu'un pas nouveau a été fait définitivement sur la voie du progrès.

Or on peut se demander si l'humanité entière n'est pas l'objet d'une immense mystification. Ce qu'elle appelle progrès, ce qu'elle appelle civilisation, serait-ce une régression ou simplement une oscillation du pendule qui règle la vie des Sociétés humaines ? L'homme, en effet, cherche éperdument le bonheur, c'est-à-dire "quelque chose de complexe et de confus", mais "dans quelque sens qu'on l'entende, il n'y a pas de bonheur sans sécurité, je veux dire sans perspective de durée" : l'homme ne se croit heureux que s'il s'imagine avoir conquis une assurance de bonheur pour la vie.

Mais comment l'obtenir ? Bergson note avec beaucoup de finesse qu'il n'y a que deux méthodes : dans la première, l'homme recherche la maîtrise sur les choses, la domination de l'extérieur, l'emprise sur le matériel, la jouissance de sa force, la volupté féminine, le pouvoir sur l'Univers ; il s'étale au dehors ; il en a la vanité ; l'homme dans ce système de conquête du bonheur, demande à la vie le plus grand nombre possible de

satisfactions ; c'est la ruée au plaisir de notre civilisation, que M. Bergson marque du qualificatif 'd'aphrodisiaque'.

Cette tendance, c'est celle de l'antiquité, presque entière, sauf d'une élite restreinte formée des prophètes d'Israël, des cyniques, des stoïciens ; Bergson note que cette frénésie du plaisir a recommencé à dominer le monde à partir du quinzième siècle : après l'idéal ascétique qui semble avoir trouvé son harmonie vers les XIIe et XIIIe siècles, mais qui conduisit à des exagérations marquées, l'homme fut emporté par réaction vers une sorte de folie collective, dont les podromes se marquaient par la fièvre de l'or, par la Renaissance, par la Réforme de Luther et les tendances du XVIe siècle ; les deux courants se heurtent au XVIIe siècle ; mais la poussée du XVIe siècle reprend et triomphe au XVIIIe siècle, où elle gagne l'élite du monde et donne sa fleur, si l'on veut, dans cette société du XVIIIe siècle, que Paul Valéry dans une page admirable a peinte et qu'il donne comme celle où il eût souhaité vivre, s'il eût pu choisir. Cette frénésie conquiert toutes les classes sociales au XIXe siècle, pour aboutir à un état de choses qui rappelle en bien des points les sociétés en dissolution de la décadence antique. L'humanité, conclut Bergson, "paraît sans doute aussi éloignée que jamais (du mysticisme et de l'ascétisme) ; mais qui sait ? N'arrivera-t-il pas un moment où "le plaisir ne fera plus plaisir ?" peut-être un jour l'élan contraire sera-t-il donné par un grand mystique ?

Car il y a une autre méthode pour obtenir le bonheur : l'homme peut rechercher la maîtrise de soi qui rend indépendant des choses, la domination de l'intérieur, la jouissance de sa force perçue en dedans ; il en a l'orgueil ; il demande à la vie d'apprendre à se passer des satisfactions matérielles ; le retour à cette simplicité, c'est l'ascétisme ; or si cette règle de vie a été enseignée par de grands esprits grecs, latins et hébreux, elle n'a conquis son emprise sur la société que par le triomphe du christianisme, notamment depuis le IVe siècle jusqu'au XVe siècle, et il semble qu'elle a trouvé sa forme la plus haute vers le XIIIe siècle, qui serait ainsi dans l'idéal chrétien l'époque magistrale, comme le XVIIIe siècle dans l'idéal païen de la civilisation "aphrodisiaque".

Bergson recherche avec pénétration ce qui est naturel à l'homme, et il arrive à cette conclusion : la société naturelle tend au repliement sur soi à la hiérarchie, à l'autorité du chef, à l'esprit de guerre : "l'origine de

la guerre est la propriété, individuelle ou collective, et, comme l'humanité est prédestinée à la propriété par sa structure la guerre est naturelle. L'instinct guerrier est si fort qu'il est le premier à apparaître quand on gratte la civilisation pour retrouver la nature".

Comment résister à ces instincts, à cette nature ? Bergson note qu'il serait important d'y parvenir, d'abord pour éviter les guerres, ensuite pour maintenir la démocratie. La démocratie, dit-il est "de toutes les conceptions politiques la plus éloignée de la nature". "Elle attribue à l'homme des droits inviolables. Ces droits, pour rester inviolés, exigent de tous une fidélité inaltérable au devoir". Les pages 304 et 305 du livre sont bien curieuses à lire à cet égard : c'est à peine amplifier les idées qui s'y trouvent que de les résumer en une maxime : la démocratie vraie est née de l'évangile et elle ne peut donner d'heureux résultats pour l'humanité que par la pratique des plus grandes vertus morales et religieuses.

Nous voici donc en présence de données singulièrement contradictoires : une société qui se rue au plaisir, qui tend au "paganisme", mais qui vit en "démocratie" complète, celles de l'antiquité n'était que de fausses démocraties fondées sur l'esclavage, et ce système ne fonctionne bien qu'avec la pratique d'une morale évangélique.

Que faire ? Bergson ne le dit pas expressément. Il souhaite le retour à la simplicité et à l'ascétisme. Il indique que la traduction en actes dans la vie sociale de cette doctrine n'a eu lieu que sous l'inspiration d'une idée-force, le mysticisme, compris en ce sens que "la religion est au mysticisme ce que la vulgarisation est à la science"; "l'essence de la nouvelle religion devrait être la diffusion du mysticisme"; il explique page 256 et 257 que les prophètes juifs ont à peine été des mystiques ; que le mystique d'où tout procède, c'est le Christ des Évangiles, dont tous les grands mystiques ont été "des imitateurs" et des continuateurs originaux, mais incomplets. En somme "le mysticisme complet, que l'antiquité, ni l'Extrême-Orient n'a jamais connu, dit-il, est celui des grands mystiques chrétiens" : Bergson en décrit les caractéristiques : ils ont tous les traits de la robustesse intellectuelle, la fermeté, la souplesse, la simplicité, le bon sens supérieur, le discernement et par-dessus tout le goût de l'action ; ils soulèvent le monde ; Bergson montre en s'appuyant sur le livre de Mr Henri Dela-

croix, ancien doyen de la Faculté des Lettres de Paris, "Études d'histoire et de psychologie du mysticisme", ce qu'il y a d'essentiellement agissant chez les grands mystiques chrétiens, tant sur le plan religieux, que sur le plan social et national. Or le fondement de leur mysticisme est un contact direct de leur âme avec Dieu ; c'est "l'expérience mystique"; même les mystiques catholiques orthodoxes "n'obéissent qu'à eux-mêmes et forts de leurs relations directes avec la divinité, ils n'hésiteraient pas à se prévaloir d'une liberté supérieure".

M. Bergson ajoute que "quand le mystique parle, il y a, au fond de la plupart des hommes, quelque chose qui lui fait imperceptiblement écho ; il nous découvrirait une perspective merveilleuse, si nous le voulions". Bergson souhaite avidement que ces expériences mystiques et psychiques apportent de plus en plus de certitudes aux esprits qui n'acceptent comme existants que le visible : "il n'en faudrait pas davantage pour convertir en réalité vivante et agissante cette croyance à l'au-delà qui semble se rencontrer chez la plupart des hommes, mais qui reste le plus souvent verbale, abstraite, inefficace. Pour savoir dans quelle mesure elle compte, il suffit de regarder comment on se jette sur le plaisir : on n'y tiendrait pas à ce point si l'on n'y voyait autant de pris sur le néant, un moyen de narguer la mort. En vérité si nous étions sûrs, absolument sûrs de survivre nous ne pourrions plus penser à autre chose. Les plaisirs subsisteraient, mais ternes et décolorés, parce que leur intensité n'était que l'attention que nous fixions sur eux.

Ils pâliraient comme la lumière de nos ampoules au soleil du matin. Le plaisir serait éclipsé par la joie. Joie serait en effet la simplicité de vie que propagerait dans le monde une intuition mystique diffusée, joie encore celle qui suivrait automatiquement une vision d'au-delà dans une expérience scientifique élargie."

En un mot, pour Bergson, seuls d'entre les hommes, les grands mystiques chrétiens ont conquis le bonheur absolu, parce que dans le mystère de leur âme, ils ont pris contact direct avec la Divinité, et ont obtenu ainsi la certitude scientifique par un privilège que les autres hommes n'ont pas reçu. Je ne crois pas dépasser beaucoup la pensée de Bergson, en la

résumant ainsi : ce qui donnerait une solution véritable à la crise de l'humanité ce serait une extension des expériences mystiques, une attention au spectacle qu'elles offrent, surtout la naissance d'un grand mystique donnant un élan nouveau à l'amour de la vie simple et à l'ascétisme qui a déjà sauvé l'humanité d'une effroyable décadence par l'œuvre mystique du Christ.

COURRIER DES LETTRES

UN ROMAN RETROUVÉ

La carrière d'écrivain de Benjamin Constant est tout à fait inattendue. Il a consacré de longues années de labeur à la rédaction d'ouvrages savants et illisibles sur les religions où s'affirment surtout ses convictions de libre-penseur. Il s'est aussi beaucoup agité sur la scène politique où les revers ont été plus nombreux que les succès ; quelques-unes de ses déclarations sur le régime républicain et les institutions démocratiques méritent cependant de survivre. Il eût été sans doute fort étonné si quelqu'un lui eût prédit que ses recherches érudites seraient sans lendemain, mais que l'on conserverait très vif le souvenir de petits livres négligemment rédigés dont la dextérité psychologique fait tout le prix.

Adolphe appartient à jamais à la série des grands romans universels, indépendants des vogues et des engouements passagers. On y retrouve l'écho de la liaison orageuse de Constant et de Mme de Staël. *Le Cahier rouge*, débarrassé de toute affabulation romanesque, nous ouvre un horizon plus vaste sur la personnalité complexe de son auteur. On ignorait généralement qu'il eût écrit un autre roman et seul un hasard imprévu a permis qu'il ne soit pas à jamais perdu. Constant attachait peu d'intérêt à des manuscrits composés sous l'inspiration du moment et oubliés bientôt. C'est ce qui arriva pour *Cécile* (Gallimard), demeuré inachevé, et qui était enfoui dans une caisse égarée quelque part en Europe. Il aura fallu attendre jusqu'à ce jour pour que l'un de ses descendants, le baron Rodolphe de Constant-Rebecque, retrouve ces feuillets et les confie à Alfred Roulin, qui a établi le texte et rédigé une excellente introduction.

Le récit est fidèlement autobiographique et Constant n'a fait que voiler, d'une façon au demeurant très transparente, les noms des principaux personnages. Il raconte les péripéties de ses amours avec Charlotte de Hardenberg, qui deviendra sa seconde femme et dont la douceur aimante le reposera de la véhémence explosive et autoritaire de Mme de Staël. Il n'y a peut-être pas lieu de regretter que le récit s'arrête court, puisque nous savons que cette union longtemps contrariée devait finir par s'aigrir. C'est un trait dominant chez Constant que cette extrême mobilité de sentiments qui l'empêchera toujours de se fixer et de s'attacher définitivement. Il en sera au reste de même sur le plan politique pour celui qui laissait un jour échapper cet aveu révélateur : Je suis ambitieux par désœuvrement...

Cécile n'a pas la puissance d'envoûtement d'*Adolphe*. Ce qui frappe le lecteur, c'est qu'après un siècle et demi, cette écriture ne porte aucune ride. Style net et délié, d'une fermeté qui n'exclut pas la souplesse. Et, par-dessus tout, une sincérité entière, nullement complaisante et satisfaite d'elle-même. Je fais miennes ces lignes de Roulin : "Ce récit sobre, rapide et varié, animé par la passion la plus vive et la plus changeante, a aussi un mérite littéraire incontestable. Le grand talent du narrateur est soutenu par son habileté à broser en quelques touches sûres les portraits psychologiques de ses personnages... L'imperturbable lucidité de son intelligence explorant sans faiblesse les recoins les plus obscurs de son cœur, fait aussi de cette *Cécile*, tout inachevée qu'elle est, une œuvre fortement marquée par le génie de Benjamin Constant". Elle lui vaudra de nouveaux admirateurs et confirmera le sentiment de ceux qui, ignorant sereinement l'historien des religions, apprécient toujours davantage l'un des maîtres incontestés du roman d'analyse.

*
* *

UNE INQUIÉTUDE HUMAINE

Il y avait déjà plusieurs années que je n'avais lu un roman de Georges Duhamel. Ses mémoires constituent pour moi, comme il arrive souvent, son récit romanesque le mieux réussi, ce qui n'indique nullement chez lui une intention de fraude. (Je pourrais en dire autant, je pense bien, d'André Maurois). L'an dernier, le *Voyage de Patrice Périot*, un peu délibéré de ton, indiquait chez son auteur l'intention de reprendre pied dans l'univers de la fiction, souvent plus vraie que la réalité. *Cri des profondeurs* (Mercure de France et Cercle du Livre de France), moins riche peut-être d'invention, mais plus direct, plus spontané, révèle l'ambition, chez un vétéran, de ne pas abandonner la partie.

Sauf pour le premier chapitre, la narration est faite à la première personne. Félix Tallemand est "l'homme de toutes les défiances". Rarement aura-t-on vu un tempérament aussi lucide, aussi dépouillé de toute tendresse humaine. Il vit avec la rigueur réfrigérante d'un théorème. C'est un homme pratique avec tout ce que cela comporte de desséchant chez ceux qu'une culture généreuse ne sauve pas de la prison des formules et des bilans. Tallemand dirige, avec son demi-frère qu'il juge sévèrement et quelques associés, une entreprise de produits pharmaceutiques. Bourreau de travail, nullement distrait par des intérêts frivoles, la maison repose véritablement sur ses épaules, même s'il n'en détient pas encore tous les titres.

Sur le plan sentimental, c'est à peu près le désert. Il a naguère épousé une jeune femme qui appartient au clan difficilement adaptable des intellectuelles de conviction et de carrière. "Les intellectuelles sont incorrigibles, note-t-il. Je sais maintenant ce que je ne savais pas encore en ce temps-là, c'est que les hommes sont incorrigibles et qu'ils ne peuvent manquer à leur nature propre..." De cette union est née une fille, Monique, qui grandit sagement entre deux adultes qui vivent sous le même toit à des milles de distance.

Survient la guerre. Tallemant n'est pas un idéologue. La politique n'est pas son fort, les affaires demeurent pour lui la seule activité raisonnable. Au grand scandale de son demi-frère, il s'accommode de la présence des Allemands, pourvu qu'ils soient des clients. Sans même penser à mal, il aide un de ses collègues, juif, à s'évader — il échouera au reste — contre quoi il lui rachète ses actions, transaction qui lui confère dans la compagnie un rôle de droit qu'il n'exerçait jusqu'alors que de fait.

Comme tout cela est terne et gris, jusqu'au moment... Ce moment est lent à venir, mais il vient. Tallemant souffre brusquement d'une fissure dans l'équilibre borné qui lui avait toujours réussi à l'expliquer la vie. Comme un miracle naît en lui un sens nouveau, le sens de la responsabilité. Homme d'ordre et de méthode, il s'applique à liquider tous ses comptes moraux. Mais la comptabilité spirituelle n'est pas aussi simple que celle du doit et de l'avoir. Nous le laissons désemparé, après avoir lu quelques notations très belles de son journal intime. Il a acquis, au déclin de ses jours, la douloureuse sensation de la solidarité humaine. "On a toujours des torts envers une personne, quelle qu'elle soit, du moment que l'on aspire la goulée d'air qu'elle se croyait destinée, du moment que l'on mange la bouchée de pain qu'elle aurait pu manger... On prend toujours la place de quelqu'un... Les apôtres ont mangé l'agneau pascal. Tout le monde en a honte depuis près de deux mille ans. Et nous continuons chaque jour à manger l'agneau pascal. Et si le grain meurt ! Mais nous mangeons chaque jour le grain et la chair. Nous buvons chaque jour le sang, et le jus des fruits..." Je ne me dissimule pas à quel humanitarisme vague et facile tendent de tels propos, mais ils sont d'une inspiration généreuse, ils sont peut-être la seule expression possible pour l'homme qui lance son "cri des profondeurs" et n'accède pas à la foi.

Ce roman se clôt par un appel dépassant sans doute le cas de la créature fictive, traduisant peut-être discrètement la détresse morale de l'auteur : "Un souvenir me tourmente. "Du fond des abîmes, j'ai crié vers toi, Seigneur !" Seigneur... Seigneur... J'appelle Seigneur qui pourra m'entendre et me délivrer. La mort, peut-être ? Le néant, peut-être ?" On ne

Desjardins...

fourrures de coupe
et de confection
parfaites !

Desjardins...

robes, manteaux et
costumes du
plus grand chic...

lingerie de la
meilleure qualité...

Desjardins ...

en un mot, le nom
QUI VOUS GARANTIT
LA PLUS ENTIÈRE
SATISFACTION !

FRANÇOIS DESJARDINS, président



DESJARDINS

Chas. Desjardins & Cie. Limitée

1170. rue SAINT-DENIS

MAISON ESSENTIELLEMENT CANADIENNE-FRANÇAISE

●
L I S E Z

E T

F A I T E S

L I R E

l'Action

Universitaire

●

Nettoyeurs industriels.
Conditionnement d'eau.
Traitement d'huile.



MAGNUS CHEMICALS LIMITED

Paul-E. Pichet, Prés.

Jacques Clément, Sec.-Trés.

Paul Charbonneau, Dir.-Technique

Les VOYAGES HONE

sont en mesure de vous procurer tout
ce qui vous est nécessaire pour vos
déplacements.

AVIONS - BATEAUX

CHEMINS DE FER

AUTOBUS

HOTELS

VOYAGES d'EUROPE

(individuels et en groupe)

CROISIERES

aux Antilles, en Amérique du Sud.

Voyages de noces et de vacances.

Tous billets émis aux tarifs officiels
des Compagnies.

1460, AVE UNION, MONTREAL

Tél, HA. 9108

HOMMAGES

DE

CHRISTIN

MONTREAL

Hommages de

Lido Biscuits

Ltée

2190, ave Papineau

MONTREAL

FR. 1125

peut demeurer insensible à la lourdeur de cette nuit où le Seigneur n'a plus pour l'homme le visage rayonnant de sa divinité. Qu'on nous permette de souhaiter que cette quête de bonne foi ne demeure pas sans réponse...

Sur le plan littéraire, *Cri des profondeurs* n'ajoute pas grand'chose à la gloire de Georges Duhamel. Il est composé avec certaines maladresses assez inexplicables, il ne soutient pas l'intérêt du lecteur de bout en bout. On y retrouve assurément les habitudes de Georges Duhamel, son attention toujours en éveil pour les moindres phénomènes olfactifs, sa verve moqueuse devant les incongruités de la vie, son goût des mots de bonne frappe et légèrement tombés en désuétude, l'intérêt inlassable qu'il continue de porter aux chamailles des familles, son désir de dégager des pans véridiques de l'édifice social de son temps. Bref, nous avons l'impression de retrouver, à le lire, un ami cher et c'est toujours infiniment agréable.

*

* *

D'UNE CERTAINE JEUNESSE

On n'accorde plus beaucoup d'intérêt aux romans à thèses et la littérature d'imagination engagée... à prouver quelque chose nous lasse vite. Il pouvait paraître ingénieux de lire sous la plume d'un humoriste délicieux que le véritable maître de Jean-Paul Sartre n'était nul autre que le solennel Paul Bourget. Il y a ainsi, dans le champ clos des esprits, des rencontres fortuites et curieuses. Mais il peut exister des romans graves, qui constituent à la fois une tranche de vie et le résultat d'une expérience dépassant le domaine propre de son auteur. Nul doute que le dernier livre d'André Chamson est un roman grave, d'une pudique discrétion, éclairant d'une lumière directe un problème qui se pose à chaque génération, mais ne se présentant pas toujours suivant les mêmes données.

Un homme d'une cinquantaine d'années, qui ressemble à l'auteur comme un frère qu'il n'a pas cherché à dissimuler, a passé sa vie dans la méditation et le calme de son cabinet. Peu à peu, il a perdu contact, comme il arrive forcément, avec les couches plus jeunes. Il plongera dans cet univers lointain à son insu et sera étonné d'atterrir dans cette planète inconnue. Il fait la connaissance des enfants d'un ami d'autrefois. Garçons et filles gravitant tous autour du cap inquiet des vingt ans. Au sortir des facultés et des écoles, des laboratoires et des conférences, préparant qui une thèse, qui un concours, ils se retrouvent tous dans un atelier de rapin. Un groupe d'amis, partageant en commun des repas sommaires et des passions intellectuelles nullement nuancées parce qu'encore mal déterminées. Le narrateur

devient un habitué de ces palabres, de ces échanges de vues, de ces engouements. "Je me suis beaucoup amusé, note-t-il, pendant ces premières semaines, mais je me sentais parfois ridicule de revenir si souvent dans cet atelier où je ne trouvais que des filles et des garçons dont j'aurais pu être le père. Mais, quand les jeunes gens ne vous traitent pas de vieillard, ils ont vite fait d'oublier votre âge et de vous le faire oublier. Une fille de vingt ans peut trouver qu'un homme de trente est un vieux, alors qu'elle traite en copain un quinquagénaire".

Je passe volontiers sous silence de menus incidents qui maintiennent la curiosité en éveil de bout en bout. Le fait frappant et inévitable, c'est que ce quinquagénaire s'attache de plus en plus à ces nouveaux amis. Sans trop s'en rendre compte, ses rêves empruntent les couleurs de leurs rêves. Cette vie commune le rajeunit. "J'étais habitué, remarque-t-il encore, par tout ce qui peut donner un sens à la vie d'un homme et j'imaginai des initiations grandioses qui devaient révéler aux adolescents les secrets d'une plénitude ouverte elle-même sur la liberté. Parfois, le soir, au moment de m'endormir, j'avais l'impression d'être transporté dans un cirque de hautes montagnes, au milieu d'une cité sainte sur laquelle tournaient des aigles..." La pensée s'enivre d'un renouveau auquel il n'aurait auparavant jamais songé qu'il fût possible. Il saura se reprendre à temps et s'éloigner, quand il aura compris que dans son cœur s'est logé un amour qui le rendrait ridicule, méprisable et malheureux. On ne revient jamais en arrière, c'est une illusion de croire que le cours des années est réversible.

Comme document humain sur les jeunes gens d'aujourd'hui, *La neige et la fleur* (Gallimard) apporte plusieurs indications précieuses. Sans doute serait-il imprudent de trop généraliser. Il ne peut s'agir que d'un secteur assez limité de la jeunesse française, la jeunesse intellectuelle, marquée par les années de guerre et d'occupation, mais retrouvant malgré tout un fonds d'optimisme assez étonnant, mais qui n'est à vrai dire qu'une affirmation sans cesse renouvelée des puissances inaltérables de la vie. À cet égard, voilà un ouvrage qui, sans concessions aux modes passagères, s'attaque sérieusement à une situation capitale et s'efforce de dégager les lignes directrices de certaines attitudes.

*
* *

LE DÉMON DU CRÉPUSCULE

Parmi les romanciers belges contemporains, Franz Hellens occupe une place de choix. Sa renommée a dépassé de beaucoup les frontières de son petit et sympathique pays. Valéry Larbaud lui a rendu un juste hommage

en voyant en lui "un écrivain européen et digne d'un public européen". Il ne s'est pas imposé par des nouveautés techniques non plus que par des coquetteries avec les modes passagères. Il écrit plutôt comme les grands romanciers de la génération précédente, recherchant avant tout le sens de la destinée, fouillant les êtres qui se débattent contre leurs phantasmes, sondant les reins et les cœurs, à la recherche de la vérité humaine. *Naître et mourir* est assurément un récit dense, où les événements extérieurs ne tirent leur signification que de la répercussion qu'ils ont dans les consciences. "Il y a, chez lui, a noté André Chamson, le détachement de l'artiste et ce frémissement de l'homme au cœur transpercé par les grandes misères de notre siècle".

Ce jugement s'applique exactement à *L'Homme de soixante ans* (Albin Michel), même s'il s'agit d'une moins éclatante réussite que l'ouvrage précédent. Si Paul Bourget a rendu populaire l'expression de démon de midi, Hellens nous dépeint, sans employer la formule, l'homme en proie au démon du crépuscule. Le professeur Félicien Meurant est l'une des illustrations de la Sorbonne. Ce maître chevronné a toutefois conservé une source d'évasion intérieure qu'une occasion saura manifester. Il vit modestement avec sa femme, Adrienne, dans une demeure de Bougival. Il parle peu, tout à ses méditations et à ses rêves. Une existence étale et qui pourrait bien continuer ainsi jusqu'au dénouement de la mort. Angélique, une humble fille, entre à l'emploi de ce ménage. Ce sera le bouleversement total. Plus rien n'existe pour Meurant : ni sa carrière, ni ses habitudes, ni sa sérénité. Il quittera son foyer, il abandonnera sa chaire, seule compte Angélique, cette chance inespérée de retrouver sa jeunesse ou de ne pas connaître la vieillesse qui le cerne déjà.

Je m'arrête ici pour que ne subsiste aucune équivoque. Meurant n'est pas un dépravé ni un libidineux ; Angélique n'est pas une fille ambitieuse et perdue de mœurs. Tous deux cèdent à une force qui les dépasse, tous deux sont emportés comme par un ouragan bouchant l'horizon où ne perce aucun arc-en-ciel de la foi. Les seules lumières dont ils disposent les empêchent de discerner la vérité, d'apercevoir l'inévitable échec de leur présomptueuse entreprise.

Franz Hellens a beaucoup réfléchi sur la vie ; elle n'est pas aussi facile que d'aucuns le prétendent, à qui aucun dilemme n'a jamais été posé. Que de propos à épingle ! Que de remarques qui vont loin dans la connaissance de l'homme ! Je détache ces quelques lignes admirables sur la solitude : "À vingt ans, le sentiment qu'on est seul au monde, abandonné ou incompris, peut conduire au suicide, aucun vieillard n'a jamais renoncé à la vie pour s'être senti seul. Il ne reste qu'un motif de suicide dans la vieillesse,

c'est de se sentir de trop parmi les autres. La solitude est l'état normal du vieillard, il y est chez lui, c'est un domaine qu'il s'est créé à lui-même... La solitude de la jeunesse est pauvre, celle du vieillard est riche. Il a tout son passé avec lui, autour de lui, et s'il n'a pas perdu toute trace de jeunesse d'esprit, l'avenir que son imagination lui laisse entrevoir ouvre devant lui de larges perspectives, d'autant plus séduisantes qu'il n'aura plus à jouer aucun rôle : cette fatigue lui sera épargnée. La solitude du vieillard est non seulement sa consolation et son réconfort, elle est sa raison d'être..."

Voilà un roman d'une plénitude calme, où l'anecdote n'est qu'un prétexte, où l'on s'arrête souvent de lire pour accueillir en soi le prolongement et l'écho d'une voix fraternelle. Comment ne pas aimer ces livres où s'accuse une solidarité plus forte que les divergences et les chamailles superficielles !

*
* *

LES AMBASSADES PARTICULIÈRES

Voici un roman qui a déjà défrayé la chronique, *Les Ambassadors* (Flammarion), il suscite des réactions indignées par suite des multiples attaques contre des personnages bien connus. Pour nous, à distance, cette considération nous paraît tout à fait secondaire. Ce qui compte, c'est de savoir s'il s'agit d'un bon ou d'un mauvais roman. Roger Peyrefitte occupe une place assez curieuse dans les lettres. Parmi ses livres, les uns sont excellents, ce sont ceux qui s'appuient sur une expérience intime et vécue, comme *Les Amitiés particulières* et *La Mort d'une mère*, les autres sont des récits figés et impersonnels, notamment *Mademoiselle de Murville*, d'une écriture appliquée et d'une ligne toute classique, dépourvue de toute vibration intérieure. Il ne semble pas injuste de conclure que Peyrefitte est dépourvu d'imagination créatrice, et que ses dons d'analyste aigu exigent pour prendre toute leur mesure un sujet qui le touche directement, où il peut sans cesse référer à des expériences qu'il a subies. L'affabulation romanesque ne serait pour lui qu'une transparente tunique de Nessus. Il ne parvient pas à se dédoubler ; sous tous les masques, c'est toujours lui-même qu'il retrouve, avec ses humeurs, avec ses penchants, avec sa volonté de vengeance contre un destin qu'il eût sans doute été incapable de modifier dans la vie réelle.

Georges de Sarre est un jeune homme qui a du sang bleu mais aucune morgue, qui regarde couler l'existence d'un regard un peu blasé, sans chercher à y participer activement. Il quitte Paris pour assumer ses nouvelles fonctions de secrétaire d'ambassade à Athènes. Il y séjournera envi-

ron une année, au cours de laquelle il aura l'occasion de s'initier aux routines et aux travers du milieu diplomatique. Sans doute suis-je mal qualifié pour savoir s'il nous offre un document sérieux sur le monde des ambassades et plus particulièrement sur celui des ambassades françaises. J'y vois surtout une chronique assez lâchement menée, le plus souvent divertissante par ses charges et ses caricatures. Car il s'agit bien de caricatures d'un trait méchant, exécutées avec un sourire désinvolte. Peyrefitte a-t-il eu à souffrir de la Carrière ? On le croirait aisément, à moins qu'il veuille tout simplement prendre sa revanche de quelques petites blessures infligées à son amour-propre.

Qu'on nous permette d'oublier un instant le roman ; l'auteur nous en donne lui-même l'exemple. Une question se pose à l'esprit tout au long de la lecture : est-il de bon goût de décrier sans aucune réserve la représentation de son pays à l'étranger ? Qu'il y ait des incapables, des obsédés, des maniaques, des vaniteux, c'est tout à fait normal ; dans quel métier n'en trouve-t-on pas ? Mais il a ici une volonté abusive de généralisation dont le titre seul — le pluriel délibéré — constitue une éclatante démonstration. Il est généralement reconnu que la fonction diplomatique perd de plus en plus de son importance, mais ce n'est pas forcément la faute des diplomates. La facilité des communications rend possibles les entretiens fréquents entre les chefs d'États et leurs ministres des Affaires extérieures. Les négociations ne se poursuivent plus au niveau des ambassades, comme ce fut longtemps le cas. Talleyrand accomplissait une besogne considérable à Londres, tandis qu'aujourd'hui M. Robert Schuman n'a qu'à prendre l'avion qui le dépose peu de temps après dans la capitale britannique et à se faire annoncer à 10, Downing Street. Ce qui reste aux représentants accrédités dans les différentes capitales, ce sont les mondanités et les notes transmises à leur gouvernement respectif, notes qui ne sont pas toujours lues, puisque les informations qu'elles contiennent ont été préalablement lancées par les agences de presse !

Répétons-le, l'esprit qui anime ce livre est déplaisant. Mais la probité oblige à reconnaître qu'il n'est jamais monotone. Certaines scènes sont d'une cocasserie achevée ; la visite à Athènes de Henry Bordeaux, celle aussi d'un neveu très roturier de Daladier relèvent du meilleur vaudeville. Que d'observations méchantes, non toutes dépourvues de fondement, sur des écrivains-diplomates comme Claudel, Alexis Léger, Giraudoux et Morand ! Beaucoup d'anecdotes aussi sur des hommes politiques et les vedettes du Quai d'Orsay. Peyrefitte se paie une pinte de bon sang ; il n'est pas égoïste, il nous invite à partager son amusement.

Quant à l'intrigue, elle est tout ce qu'il y a de plus artificiel. Françoise est une ingénue libertine sans aucune présence. Il n'y a que le jeune Allemand qui pourrait nous attirer par le drame qu'on devine en lui, mais il n'est qu'esquissé. Le personnel de l'ambassade est mieux réussi, parce que vu de près, toujours en surface cependant. Somme toute, ce livre n'est sûrement pas une bonne action. Et ce n'est même pas un grand livre.

*
* *

UN REJETON IMPRÉVU DE LA COMTESSE

Le titre aurait pu être : Les Malheurs de Sophie, mais l'ambiguïté aurait été de taille. D'aucuns auraient pu s'imaginer qu'il s'agissait d'une réédition de l'ouvrage célèbre de la comtesse de Ségur (née Rostopchine, comme chacun sait), la maman naïve de toutes les petites filles modèles et artificielles. La *Sophie* (Julliard) de Christian Mégret n'appartient pas à cette famille ! Dans un sens, c'est peut-être regrettable ; elle aurait évité de douloureuses erreurs de conduite et une existence échevelée qui la mène aux pires abandons, sans qu'on puisse même entrevoir une perspective de bonheur. Quand elle achève son récit, elle est une jeune veuve et ce que nous savons de son passé tumultueux ne laisse rien présager de brillant pour l'avenir.

Disons tout de suite que Mégret est un jeune journaliste de talent et qu'il sait mener un récit avec une habileté rarement en défaut. Une observation aiguë, une ironie sous-jacente, la promptitude à saisir le ridicule des situations et des êtres, une langue un peu lâchée, mais pleine de ressources et d'une vie intense, ce sont là des atouts précieux. Mais on le soupçonne un peu d'avoir lorgné du côté des gros tirages, obtenus en flatant certains instincts du public. Mégret accorde trop de facilités à son héroïne, et à lui-même. Le succès d'*Ambre* l'aurait-il un peu ébloui ? On souhaiterait une plus grande retenue, on souhaiterait que Sophie ne fût pas qu'un fétu de paille balayée par tous les vents. Elle est intelligente, certes, et capable de se juger avec sévérité, mais quelle faiblesse malgré tout, quelle absence de volonté, quelle absence de dignité aussi !

Je ne me serais pas arrêté à écrire quelques lignes en marge de ce roman si je n'y avais trouvé une triste démonstration du niveau moral dans la génération de l'après-guerre. J'entends par là ces garçons et ces filles qui n'avaient pas vingt ans en 1940 et qui ont connu les trafics honteux de l'occupation, la désorganisation des cadres sociaux, ces jeunes gens déracinés dont les épreuves leur ont enseigné l'amertume et la dureté de la vie. Ils

n'ont découvert aucune valeur à quoi se raccrocher. Avec cynisme, ils ont plongé dans l'immédiat ; ils ont senti douloureusement la vanité de tout effort vers une remontée honorable, le vide d'une existence où les jeux sont faits arbitrairement.

Écoutez Sophie qui explique pourquoi elle ne fait aucune allusion à l'armistice dans son journal : "Imputerai-je cet oubli à une hypertrophie de mon moi, insensible à rien qui ne le concerne directement ? C'est vrai que mon univers personnel, et l'autre, avec un U majuscule, ça fait deux. C'est vrai que dans ma petite hiérarchie personnelle, les événements historiques occupent moins de place que dans les colonnes des journaux, que je lis peu. Aveu monstrueux ? Bah ! tout le monde est un peu comme moi. La preuve, c'est que les gens se suicident pour cause de "chagrins intimes", mais pas parce que leur pays perd une guerre !" Indifférence totale à tout ce qui n'atteint pas l'égoïsme effréné de cette génération. Et aussi, une tendance au nomadisme : "Une maison à moi, la plus belle du monde, je m'en laisserais vite à cause de la fixation qu'elle m'imposerait. J'aime gîter dans les nids des autres, qu'on quitte, dont on change à son gré... J'aime les hôtels, les valises aussi vite refaites que défaites, et qui contiennent tout mon bien. Je n'aime pas le pompeux vocable "demeure" qui dit trop bien ce qu'il veut dire..." Aucune assise, aucune stabilité.

Pour ces notations, pour d'autres aussi qui ont valeur de symptômes, le livre de Mégret constitue un document alarmant, mais sans doute révélateur de certains secteurs de la jeunesse française. On veut croire qu'il en est d'autres où rayonnent les vertus traditionnelles qui ont fait la grandeur de ce pays.

*
* *

DÉJÀ UN DOCUMENTAIRE !

Dans les années consécutives à la libération du territoire, Saint-Germain-des-Prés a connu une grande vogue. Sans doute contre son gré exprès, Sartre a dû accepter la paternité existentialiste de cette jeune faune soi-disant affranchie, dont les signes caractéristiques se ramènent à des cheveux longs et dépeignés, à une suffisance morne pour tout ce qui a existé auparavant, à des chemises et des chandails invraisemblables, à un mépris facile pour toutes les valeurs établies ou admises comme telles, à un anarchisme verbal brouillé d'expressions philosophiques mal assimilées. On pourrait multiplier ces traits. C'est justement au moment où les habitués

de Saint-Germain cessent d'être une attraction touristique qu'ils entrent dans le domaine littéraire : sous la monarchie de Juillet, Balzac évoquait la société impériale !

Un écrivain de grand talent comme Henri Troyat s'est reposé de son œuvre pour écrire *la Tête sur les épaules*. Georges Magnane (*Le génie de six heures*) livre surtout un combat personnel contre Sartre. Retenons ici *Chers corbeaux* où Jean-Louis Curtis s'affirme une fois de plus un auteur ironique, dans une veine pas tellement éloignée de celle de Marcel Aymé. Son roman n'est pas un grand livre, il ne possède pas l'intensité dramatique des *Forêts de la nuit* qui lui valut un prix Goncourt, mais on retrouve, sur un mode souriant et amusé, l'esprit d'observation qui donne toute leur valeur aux essais de *Haute-École*.

Il y a du reportage dans ce récit, sa caducité prochaine est donc indéniable. Il n'empêche qu'on prend un plaisir de bon aloi à voir s'agiter des êtres dont l'implacable réalisme quelque peu nihiliste se dissout bientôt, pour peu qu'on gratte un peu la surface, en une forme nouvelle de l'éternelle duperie romantique. Béatrice se juge très évoluée, c'est une réincarnation modern style d'une héroïne de Murger et de sa bohème : une cave remplace un grenier, ce n'est après tout qu'une question d'étage ! Michel se veut dur, petit Julien Sorel de piscine qui établit son autorité en affirmant gravement que Malraux, "c'est un mélange détonant de Laclos, Stendhal et Vigny". (La formule, quoique formule, n'est pas sottise, mais elle est de Curtis...) Laurent est plus intéressant. Il est lucide, celui-là, et arriviste en diable, il ne se laissera pas prendre à toutes les piperies. Ses entretiens avec des écrivains chevronnés comme Lagniel et Berthier le révèlent en clair. Ces deux bonshommes sont bien amusants, avec leurs feintes prudentes, leurs petites adresses, leurs gestes fourrés, de vrais contemporains du cher oncle Fred de Gabriel d'Aubarède !

Curtis, qui ne croit pas plus qu'il ne faut à l'authenticité de son roman, s'accorde des morceaux de bravoure parfaitement réussis. La conversation à la table de famille des Marcillac est d'un humour féroce, de même que la description d'un cocktail littéraire, toujours identique sous toutes les latitudes. Voici un passage divertissant :

Laurent se rendit compte que la méthode critique de Lagniel ne s'éloignait jamais de cette sorte de balancement par lequel on retire à une œuvre certaines qualités fondamentales tout en feignant de croire qu'une telle lacune est en somme pleinement justifiée. "Il ne prouve rien, certes, ne conclut rien, n'enseigne rien, MAIS n'est-ce pas la définition même de l'art selon Gide ?..."

“Oui, ses livres sont affreusement composés, chaotiques, ça s’en va de tous les côtés, MAIS cette liberté, justement...” Cela devenait un gag : “Montherlant n’est pas très, très raffiné, non, MAIS je vous avoue que je goûte assez cette espèce de jactance aristocratique un peu bornée...” “Sartre n’a aucun sens de la poésie, je vous l’accorde, rien de plus apoétique que ses bouquins, MAIS il est assez honnête pour le reconnaître, et l’honnêteté est une vertu si émouvante...” Il fallait voir avec quel air de bonne foi, d’adhésion chaude et sympathique M. Lagniel insistait sur les raisons qui étaient censées légitimer un défaut préalablement accusé. Traduits en langage brutal, quelques-uns de ses jugements auraient pu s’énoncer ainsi : “Il n’a aucun talent et entre nous, c’est le dernier des cornichons, mais quelle belle générosité !” ou “Ce qu’il écrit est illisible, personne ne l’a jamais lu d’ailleurs, mais chapeau bas devant l’immensité de sa culture”.

Un passage choisi au hasard, on en pourrait citer vingt autres de cette encre. Curtis a peint un moment des mœurs d’un certain milieu, fixant les attitudes, retenant le vocabulaire. Un document juste, sans prétention, et tout à fait divertissant.

*
* *

SOLITUDE DIRIGÉE

C’est une grave erreur de vouloir transposer sur le plan artistique les préjugés et les tendances d’une époque. Il faudrait être d’avance assuré que ces idées en cours recueilleront quelque écho dans les générations qui nous suivront et comment le saurait-on raisonnablement ! Ainsi, quand nous relisons le *Corneille* de l’intelligent et malheureux Brasillach, ouvrage paru il y a environ quinze ans, quelle n’est pas notre stupéfaction d’entendre célébrer les vertus fascistes de quelques héros du grand tragique français. C’est agir de façon à rendre rapidement caduque une œuvre d’un mérite certain. Il n’y a peut-être dans le monde qu’un petit nombre d’idées et qui varient peu d’un siècle à l’autre, mais elles prennent des formes tellement variées, elles se présentent sous des aspects tellement différents, qu’il demeure périlleux de retenir ces apparences provisoires et de leur conférer une importance permanente qu’elles ne peuvent avoir.

C’est le grand tort de Roger Vailland. S’il était un écrivain indifférent, nous ne regretterions même pas cette déplorable tendance d’esprit, ce fanatisme qui incline à fausser ses personnages et à aboutir à de véritables

images d'Épinal. Avec *Drôle de jeu* et *Bon pied bon œil*, il s'était affirmé comme l'un des bons romanciers de la nouvelle relève. Le sens dramatique, le don du dialogue, l'art de camper des personnages vivants, tout y était et même, hélas ! une volonté trop accusée de démontrer quelque chose. Ces deux romans voulaient être la défense et l'illustration de la Résistance. D'un côté, les bons, en face d'eux, les méchants, c'est d'une psychologie trop simpliste pour entraîner l'adhésion du lecteur. Il nous est totalement indifférent qu'on écrive des livres d'histoire et des essais pour prouver la justesse de la Résistance ou de la Collaboration. Si nous le désirons, nous les consulterons pour nous former une opinion. Mais que viennent faire ces querelles dans un roman ? Nous savons bien que les êtres vivent dans leur temps et qu'il est chimérique de les en abstraire. Mais il est dangereux de les cataloguer trop facilement sous des étiquettes catégoriques. Chrétien, Mauriac n'accable pas ses héros qui ne le sont pas. Pourquoi donc Roger Vailland, qui penche vers le communisme, est-il incapable d'une analogue impartialité ?

Eugène-Marie Favard est "un jeune homme seul" (Corrêa). Entendons par là qu'il est un inadapté et que sa soif de communion humaine ne parvient jamais à s'étancher. Petit-fils de paysans et fils d'un père intellectuel, il est incapable de communiquer avec les ouvriers pour qui il ressent une instinctive attirance. Tout jeune, il se sentait malheureux au sein de son existence de petit bourgeois. Sa famille lui refusait les joies simples qui lui auraient permis de sortir de lui-même et de ne pas se regarder comme un cas. Nous le retrouvons plusieurs années plus tard pendant l'occupation. Il est dégoûté de tout et de lui-même. Il n'aime rien ni personne et il en souffre. Il accomplit sa besogne consciencieusement, mais n'en retire aucune joie. Jusqu'à ce moment, nous nous intéressons au sort de cet ingénieur, mais bientôt tout va se gâter. Ni collaborateur ni résistant, un jour vient où il opte brutalement, en assommant un policier de Vichy. Il a trouvé sa vérité !

Roger Vailland inaugure ici le mélodrame politique. Il ne vaut pas plus cher que le mélodrame sentimental ; au moins ce dernier avait l'avantage de provoquer les larmes de Margot ! Les clichés du bon ouvrier et du méchant bourgeois provoquent un profond ennui. Leur irréalité déçoit chez un esprit qui ne manque pas de qualités. Zola avait aussi, dans un autre registre, de ces parti-pris ; mais qui lit encore Zola ? Vailland veut faire du roman une arme pour mener à bien le combat prolétarien. Je doute fort que son zèle de militant soit récompensé ; ce qui est certain, c'est que son œuvre de romancier en souffre beaucoup.

*

* *

LE RIDEAU DE CHAIR

Ce ne sont pas des enfants de chœur, bien sûr, mais ils ne sont pas tellement méchants. À cet égard, que pourraient raisonnablement leur reprocher leurs aînés ? Ils ont connu l'aisance et la facilité des années consécutives au premier conflit universel. Ce qui ne serait pas encore très grave. Il y a plus dangereux : l'effritement des valeurs traditionnelles, un scepticisme dépourvu de toute assise philosophique, le sens aigu de l'instabilité, un désespoir qui n'ose pas dire son nom et cherche à s'étourdir bêtement. Une jeunesse qui compte plus de victimes que de coupables. Elle peut commettre à l'occasion des sottises ; elle a même perdu le mérite de poser un geste délibéré.

C'est une riche matière humaine pour un romancier. Roger Nimier, l'un des bons artisans de la relève littéraire actuelle, a déjà démontré sa maîtrise. Il a commencé à s'amuser à des jeux charmants et sans conséquence, où perçait un humour ironique. Avec *Le Hussard bleu*, il se haussait à une catégorie supérieure. Ce récit violent de la débandade militaire, avec ses âpretés, son cynisme, son dévergondage, soulignait sa griffe. Il affirme aujourd'hui la conquête de ses dons ; *Les Enfants tristes* (Gallimard) pose des problèmes qui, même quand ils demeurent irrésolus, ajoutent à la connaissance de nos contemporains. Comme à l'accoutumée, prenons bien soin de ne pas abusivement généraliser. Il ne peut toujours s'agir que d'un milieu social donné, parfois même de quelques familles particulières seulement. Il n'est nullement assuré que les choses se déroulent exactement de la même façon dans la maison d'en face...

Un conflit de générations demeure attachant, parce qu'il est vrai, parce qu'il est humain, parce qu'il oblige à repenser le même monde selon des normes différentes. Qui a tort, qui a raison ? Cette question est vide de toute signification. Il est bien difficile de ne pas avoir les idées de ses artères ; entendons que la vie nous instruit ou nous détruit, qu'elle nous modèle ; ceux qui viennent après nous acquerront eux aussi de l'expérience, mais ils ne l'ont pas encore, et cette expérience subira des modifications d'éclairage. Les échanges deviennent donc faussés entre représentants de différents échantillons chronologiques. Qu'ils y mettent de la largeur de vues et une attitude accueillante, les rapports seront plus faciles, le dialogue sera plus harmonieux, mais il ne comblera pas le fossé.

Je choisis comme exemple un industriel vieillissant, M. Le Barsac, qui a fondé son existence sur certaines notions claires et, prétend-il, de tout repos. Voici comment il envisage le drame de la guerre : "Vers la fin de l'été mil neuf cent trente-neuf, une guerre a éclaté entre la France, l'An-

gleterre et l'Allemagne. Cet événement n'a pas surpris l'industriel qui le prévoyait depuis dix ans. Néanmoins il a ressenti cette nouvelle comme une offense personnelle. La guerre, la mort, la maladie le concernent évidemment, puisqu'il est le symbole des sages habitants de la terre, qui ont mérité leur bonheur et ne s'en laisseront pas dévorer une parcelle par ces chiens errants, ces catastrophes, ces folies qui courent l'Europe. D'un point de vue matériel, ses précautions sont prises. Sa fortune est placée en or et en Suisse, deux provinces également respectables, dont le nom est cher à tout homme d'ordre. Moralement, cette aventure ne sera pas une mauvaise leçon pour la jeunesse qui se laissait beaucoup trop aller, non pas tant dans les plaisirs — il en faut — mais dans une sorte de maussaderie sans espoir, indigne du cœur humain"... Est-ce que son beau-fils Olivier Malentraide et son ami Didier de Vinçay, qui n'ont pas vingt ans, peuvent réagir de la sorte ?

Je n'ai retenu que le problème central de ce fort roman. Détrompons-nous vite, il n'y a pas de thèse, Dieu merci, et Nimier est trop bon romancier pour exposer des idées abstraites en noir sur blanc. Il fait vivre intensément ses personnages, ses deux jeunes garçons, Tessa, Dominique, Catherine, même Odette dont l'automne approchant ne manque pas de saveur. *Les Enfants tristes* invite à une observation qui ne paraît pas dépourvue d'intérêt. De nombreux romanciers actuels éprouvent un goût très vif pour l'inventaire ; ils dressent le bilan d'une société d'un monde écroulé. Ce n'est pas le simple effet du hasard. Ces écrivains lucides comprennent que nous sommes rendus à un carrefour ; ils scrutent le passé immédiat pour découvrir ce qu'il retient de viable. Dans l'ensemble, ils le jugent sévèrement ; ce réflexe est sain, puisque la république est toujours belle sous l'empire... Il est bon de débrider des abcès, de jeter à bas des décors de carton-pâte qui dissimulent la réalité. Ce n'est pas une besogne stérile de démolisseur. Roger Nimier nous fait aimer notre temps qui, malgré ses tares, conserve le désir des courages nécessaires.

*

* *

BARBARA PERDUE EN MER

Dans une chronique très divertissante, où la cocasserie le disputait à l'observation juste, Jacques Laurent soulignait l'autre jour l'évolution qui s'est faite dans l'esprit des écrivains au sujet du choix du titre de leurs ouvrages. Il remarquait notamment qu'on doit surtout à Cocteau cette vogue des étiquettes formées de simples clichés. Voici quelques exemples empruntés tous à des livres relativement récents : *Carte blanche*, *Secret*

professionnel, Grand écart, Machine infernale, Fleur de Pâge, Coup de grâce, Huis clos, Tête contre les murs, Mains sales, Mort dans l'âme. Les érudits pourront aisément allonger cette liste. Telle quelle, elle suffit à indiquer une tendance qui eût été impensable au temps de Racine ou à celui de Flaubert. Chaque génération entretient ses préférences et celle-ci correspond peut-être au souci de l'éditeur d'étaler un titre raccrocheur.

Dans son dernier roman, qu'il a intitulé *La Mer à boire* (Calmann-Lévy), Michel de Saint-Pierre tombe de toute évidence dans cette catégorie de ce qu'on pourrait appeler les titres-clichés. Serait-ce pour ajouter à notre sécurité ? Ce jeune écrivain s'est en tous cas imposé à l'attention par des moyens moins artificiels. Parent de Montherlant à qui il a consacré un petit livre intelligent, il a commencé sa carrière dans les lettres par un livre peu connu, *Contes pour les sceptiques*, qui est un recueil de nouvelles de ton original et personnel, dont quelques-unes révélaient un abandon charmant à la fantaisie. Avec *Ce Monde ancien*, il a voulu lui aussi céder au courant actuel qui engage plusieurs romanciers à procéder à la liquidation de l'époque dont nous sommes issus. Avec moins de vigueur créatrice que Kessel ou Druon, que Laporte ou Vialar qui tous quatre se sont livrés à de semblables entreprises et avec des bonheurs divers, Saint-Pierre s'appliquait à son tour à dégager à la fois les conflits de générations et de classes. Il y témoignait d'un grand esprit de finesse et d'une authenticité d'écriture propres à racheter ce que son récit pouvait avoir d'un peu apprêté.

La Mer à boire ne relève pas d'une aussi haute ambition. L'histoire se situe sur deux plans différents qui se recoupent habilement l'un l'autre. Un enfant de vingt ans, Marc Van Hussen, accède à l'âge d'homme. Inscrit à la Faculté de Médecine et peintre amateur, il réagit fortement contre les opinions et les préjugés de son milieu de solide bourgeoisie. On aimerait bien le suivre dans sa révolte, si elle était autre chose que la rébellion instinctive d'un garçon gâté, si elle se fondait sur les exigences impérieuses d'une vie intérieure dont il apparaît déplorablement dépourvu. Une peine d'amour contribue à l'aigrir davantage : Barbara lui apprend qu'elle épouse un officier de marine. Rage et coup de tête : lui aussi s'engage dans la marine, comme simple matelot. Affecté sur un croiseur en rade de Toulon, il mène joyeuse vie, plus souvent à terre qu'à bord. Bagarreux, coureur, buveur, il cesse de nous intéresser, on ne croit plus à son chagrin d'avoir perdu Barbara. Les démarches qu'il poursuit pour la retrouver ne sont que les réflexes du jeune coq blessé dans sa petite vanité, du lovelace assez vulgaire qui se veut un irrésistible tombeur de femmes.

Ce qui sauve cette anecdote banale, c'est que le romancier s'en est servie, sans trop y croire peut-être, pour nous décrire avec une jovialité saine le milieu des marins toulonnais, la vie sur un navire de guerre. L'exis-

tence de ces hommes obligés au coude-à-coude du travail d'équipe ne manque pas d'intérêt. Les tempéraments s'affrontent, le choc des individualismes provoque des scènes pénibles ou franchement amusantes. Il y a beaucoup de mouvement et de couleur. Les êtres particuliers ne sont pas assez fouillés pour nous retenir, mais pris en groupe ils acquièrent du relief.

J'ajoute à cela que Michel de Saint-Pierre écrit mieux que la plupart de ses contemporains immédiats. Son style a de la vivacité, parfois même certaines négligences recherchées, car enfin il faut bien sacrifier à son temps. Il a le sens des images inattendues et généralement réussies, des rapprochements loufoques, des calembredaines du vocabulaire. Tout cela indique un écrivain déjà rompu à son métier, qui poursuit sans recul une carrière inaugurée brillamment.

* *

*

UN MÉCANISME D'HORLOGERIE

Les derniers mois de l'année entraînent toujours une augmentation dans le nombre des romans français. Les éditeurs lancent leurs poulains sur la piste des prix littéraires. Chaque maison mise sur ses jeunes auteurs pour décrocher les honneurs de la course, ces jeunes qui, inconnus avant 1940, ont pris le départ au lendemain de la libération. Chaque automne nous ramène donc les romans de Roger Nimier, de Michel de Saint-Pierre, de Michel Morht, de Jacques Robert, de Gilbert Signaux, de Michel Braspart, d'une dizaine d'autres qui commencent à posséder un public fidèle. Tout n'est pas merveilleux dans cette abondante production ; il semble même que la plupart de ces romanciers expédient un peu trop rapidement leur "devoir" annuel, qu'ils auraient intérêt à soigner davantage la forme. Mais ils sont de leur époque où s'est perdu le culte de l'ouvrage bien fait.

L'an dernier, Jacques Robert s'était imposé à l'attention par un long roman sur les dessous du journalisme, *Les Dents longues*. L'intrigue était menée avec maîtrise, l'intérêt se maintenait de bout en bout. Cette fois-ci, le romancier ne paraît plus en pleine possession de ses moyens. Il a inventé une histoire qui ne manque pas d'originalité, mais qui pêche contre la plausibilité par une recherche trop poussée de l'ambiguïté. Si bien que nous en venons à nous demander si nous sommes en présence d'êtres véritables. Ils s'agitent devant nous comme des fantoches dépourvus d'une personnalité propre.

L'affabulation est ingénieuse. Le narrateur, Jacques Rémi, est propriétaire d'un théâtre à Paris. Il s'est associé à un homme d'affaires qui meurt accidentellement au moment où il discute de réparations à entre-

prendre dans la salle. Un dénonciateur prétend que Rémi est le coupable. Les autorités judiciaires sont saisies de l'affaire. Sa femme, Mona, se montre admirable et d'une fermeté autrement attachante que l'instabilité psychique de son mari, toujours au bord de la crise de nerfs. Le seul moyen de le sauver ne serait-il pas de le faire passer pour malade ? Il séjourne quelques semaines dans une maison de santé, après quoi le non-lieu est prononcé. Jusqu'à maintenant, rien que de banal, rien que de prévu. Mais ce qui s'est passé pendant cet internement, c'est que Mona, la fidèle et exemplaire Mona, s'est appliquée à succéder à son mari et entend que sa maladie feinte ne prenne pas fin. Elle s'est même associée au dénonciateur de Rémi.

Que d'aussi sombres pensées puissent germer dans un cerveau féminin, c'est ce que nous n'entendons pas mettre en doute. Encore faut-il que nous puissions suivre les cheminements de sa ruse. Ici, rien ne laisse entendre que Mona est ce monstre d'hypocrisie minutieuse. Pourquoi ce brusque retournement ? Et puis, Rémi n'est-il pas véritablement malade, quoiqu'il s'en défende ? Et il y a plus grave : n'a-t-il pas assassiné son partenaire avec lequel il était constamment brouillé ? Autant de questions qui demeurent sans réponse. Ce jeu équivoque devient agaçant. Nous avons l'impression que l'auteur, après avoir imaginé une intrigue qui en vaut d'autres, s'est embarrassé lui-même dans les fils et n'a plus su comment se dépêtrer.

Au surplus, le récit n'est guère étoffé. On ne nous fait nullement pénétrer dans les milieux du théâtre ; à cet égard, le dernier roman de Jean-Jacques Gautier est nettement supérieur. Par son métier de journaliste à un grand hebdomadaire, Robert est censé connaître à fond les artistes et leur genre de vie ; il n'en transparaît rien dans son livre. *La Machination* (Julliard) constitue un échec assez étonnant de la part de celui qui a mené à bien la difficile entreprise des *Dents longues*. Un temps d'arrêt : sans doute une autre année sera-t-elle meilleure...

* *
*

EN UN AUTRE SIÈCLE

Louise de Vilmorin porte allègrement un beau nom et un beau visage. Cette jeune femme ne se contente pas des succès mondains que lui vaut sa naissance, elle déploie son talent en des récits d'une langue impeccable où se dissimule une discrète ironie. Son dernier ouvrage procure une heure de lecture délicieuse. Une heure seulement : ce roman n'est qu'une longue nouvelle. La trame en est si légère et le ton si cursif que tout élément

additionnel apparaîtrait comme une intolérable surcharge. L'auteur a trop de goût pour ne pas conserver un sens exquis de la mesure. Point trop n'en faut...

Nous voici dans le meilleur monde. Et ce monde demeure délibérément anonyme : aucun nom propre dans ce livre. Monsieur de a donné naguère à son épouse des diamants montés sur des boucles d'oreilles. Mais Madame de est très lancée ; élégante et belle, ses toilettes lui coûtent fort cher et elle n'ose en aviser son mari. L'accumulation des dettes la plonge dans l'angoisse. Une seule ressource, c'est de vendre en secret ses boucles d'oreilles. C'est le début d'une aventure tenant à la fois du drame policier et du roman galant. Les fameux bijoux, à la suite d'une série de circonstances d'une ironique cocasserie, changent souvent de propriétaire, mais la fatalité exige qu'ils reviennent toujours à celle qui les reçut la première. Il y a un chassé-croisé mené avec une grande habileté, avec une technique sûre dont la virtuosité s'applique à ne pas révéler l'effort.

Madame de (Gallimard), c'est l'esquisse de la vie oisive chez les grands. Si ce n'était que cela, nous n'y prendrions qu'un intérêt distrait. Mais on sent chez l'auteur une intention de caricature. Louise de Vilmorin ne hausse jamais la voix ; sous la pondération de sa phrase parfaite et souple, comment ne pas deviner un sourire où se mêle un regret pour un mode d'existence qui ne reviendra plus jamais ? Dans la production courante où la plume grince si souvent, il est exceptionnel de lire un récit d'une allure aussi classique, aussi détachée, aussi peu engagée que possible. On songe aux contes, sans doute un peu froids mais d'une grande finesse, qu'on écrivait au dix-huitième siècle. La recette s'était peu à peu perdue ; Louise de Vilmorin l'a retrouvée et en use avec une maîtrise souveraine et détachée.

*
* *

UNE VENGEANCE AMÈRE

De tous les romans parus en ces dernières années et qui tendent à exprimer la confusion des états d'esprit et des sensibilités blessées au lendemain de la défaite française, je n'en connais que très peu d'aussi révélateurs que *Mon royaume pour un cheval* (Albin Michel), de Michel Mohrt. À titre documentaire, c'est une pièce à verser au dossier des années pénibles. Comme œuvre d'imagination, c'est également un roman bien construit, dont l'intérêt humain ne ralentit à peu près pas, même s'il recourt parfois à des procédés énumératifs un peu faciles. L'auteur dépeint les êtres avec une acuité de vision exceptionnelle, avec cette lucidité propre aux hommes

qui savent détester fortement. Car c'est un livre de haine et de dégoût, surtout dans la dernière partie, faisant figure de pamphlet contre Montréal et les Canadiens français. C'est aussi la partie la plus faible du livre, le romancier ne parvenant pas à surmonter ses rancœurs, justifiées ou non, et laissant libre cours à un flot de bile à notre endroit.

Alain Monnier préfère rêver sa vie que la vivre. C'est un type d'intellectuel d'une authentique distinction d'esprit, mais d'une rare impuissance à l'action. En des temps plus heureux, ce dilettantisme clairvoyant et amer peut avoir sa place. Le rôle devient difficile à tenir, quand un pays se désagrège et que chacun doit interroger sa conscience avant de décider d'une option. Alain ne décidera jamais rien. À Marseille où il séjourne quelques mois dans les milieux de la bourgeoisie aisée, il est en relations constantes avec les membres de la milice, avec tous ceux qui cherchent, à la demande du Maréchal et face à l'ennemi, à refaire une France à partir des ruines accumulées. L'entier désintéressement et la générosité absolue de son ami Bargemont le touchent, il demeure néanmoins incapable de poser le geste nécessaire ; il ne ralliera pas davantage les troupes gaullistes. C'est un aboulique, regardant s'écouler son destin sans parvenir à s'insérer dans son époque. Il pratique la démission comme un sport sans joie.

Mohr a magnifiquement saisi ce moment de désorientation qui dut être le partage de très nombreux jeunes hommes de sa génération. C'est là l'intérêt capital de son livre. Au lieu de nous asséner des slogans de propagandes contradictoires, il dépeint l'étonnante ataraxie de ces êtres intelligents, figés dans l'immobilité, comme le furent les victimes de Pompéi et d'Herculanum. Il est facile aujourd'hui de départager les responsabilités, d'affirmer que les uns ont eu raison et que les autres ont été des traîtres, ce sont de ces simplifications dont certaines gens peuvent se satisfaire. C'est une grande réalité qu'il exprime, ce combattant qui pense aux autres, sous ses ordres : "C'est pour eux, comprends-tu, que je veux arracher quelques mots au Maréchal. Je les connais, je les ai vus souffrir. De tout : de la nuit ; de l'absence surtout, et de cette réprobation qu'ils sentent peser sur eux. Ce sont des Français comme toi et moi, des employés d'assurance, des ouvriers, des types qui aimaient l'aventure, bien sûr, mais pas des dévoyés. Et qu'est-ce que c'est qu'un dévoyé dans l'époque que nous vivons ? Tous ceux qui font quelque chose sont des dévoyés. Chez de Gaulle aussi, ce sont des dévoyés". Ce sont les servitudes de l'action dans un monde où le bien et le mal ne sont jamais tranchés de façon définitive et évidente pour tous.

Dans la collaboration, il y a eu des degrés : "Il y a le théoricien du fascisme, le collaborateur par idéologie, type Maudire ; il y a le militant de gauche qui voit dans le nazisme un socialisme et dans la collaboration une

promesse d'Europe, type Graize. Il y a le collabo-vieille-France qui en est resté à l'Allemagne quasi féodale de Bismark et qui voit dans une entente avec elle une Sainte-Alliance antidémocratique. Cela ou quelque chose d'approchant. De rapprochant, comme disent les dames au rayon de tissus des Galeries Lafayette. L'Allemagne, un pays de soldats, tout de même, etc. L'internationale du monocle et des concours hippiques. Sans doute de vagues liens de famille du côté de la Forêt-Noire. (Mais le frère du colonel, Alain l'apprendra plus tard, est chez de Gaulle depuis le premier jour. Et aussi ses neveux, et ses cousins. Mais son gendre est dans la milice.)” Ce n'est donc pas aussi facile qu'on l'a voulu croire de jeter la pierre aux uns et les lauriers aux autres.

J'ai insisté un peu sur cet aspect de la question, qui a passionné le Canada français et qui nous a valu parfois des jugements très mal fondés. Il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit avant tout d'un roman, d'un excellent roman. A côté d'Alain Monnier, il y a le personnage de Maudire, l'écrivain qui se suicidera comme Drieu dès l'entrée des Alliés dans Paris ; il y a le sympathique et un peu naïf Bargemont ; il y a l'énigmatique Françoise dont les traits prendront beaucoup de temps à se dessiner avec relief.

Quant à Montréal, Michel Mohrt y a vécu un certain temps. Il ne nous a pas aimés ; ce n'est pas moi qui le lui reprocherai, puisque l'amour ne se commande pas. Il a été très malheureux parmi nous et il se venge. La transposition de personnes ne nous trompe pas ; s'il s'identifie à peu près à Alain dans les 300 premières pages du roman, il essaie ensuite de donner le change en conférant à Roger une expérience qu'on sent personnelle et qui lui demeure cuisante. Le ton méprisant qu'il emploie à notre égard blessera beaucoup de lecteurs canadiens ; puis-je avouer que cette franchise, même brutale et partiellement injuste, me convient mieux que les pieux bénissements de certains visiteurs de passage, empressés à nous louer à cause du blé canadien et ne se privant pas ensuite de se moquer de nous en petits comités. Au moins, Michel Mohrt a le courage — à distance, peut-être... — de ses opinions. Mon seul regret, c'est que cette explosion de passion nuise à la valeur artistique de son livre. Il eût mieux valu déverser cette haine dans un essai ; le roman en eût été allégé d'autant et il nous eût été plus aisé de lui décerner des éloges sans réserve.

*

* *

LA RESPONSABILITÉ ENGAGÉE

Même s'il est à peu près impossible de faire l'unanimité sur la nature véritable de la Résistance, ils sont aujourd'hui peu nombreux, parmi ceux qui ont jugé patriotique et louable cette activité clandestine, à refuser de reconnaître les excès et les horreurs que cette réaction a entraînés. Des documents irréfutables ont démontré que des chefs de bandes improvisés ont terrorisé la population de leur région et ont joué de la mitrailleuse avec une incroyable légèreté, découvrant ainsi au grand jour les instincts de cruauté malaisément refoulés sous un vernis de civilisation.

Il y a là une riche matière pour un conteur alerte et capable de ne pas céder aux préjugés. Dans *Les morts n'en sauront rien* (Éditions de Flore et Cercle du Livre de France), Olivier Séchan évoque les suites de ces luttes fratricides dans un patelin cévenol, à Cantalane, près d'Avignon. Il le fait sur le ton rapide du roman policier, piquant la curiosité du lecteur et ne la satisfaisant que peu à peu. Peu de temps avant la Libération, une jeune fille, Claude Vence, a été exécutée avec un compagnon par le maquis local. Sa famille n'a jamais connu de détails plus abondants. Elle s'adresse à un avocat parisien, lui demandant d'aller discrètement faire enquête sur place. Comme il compte rentrer avec un maigre butin, se présente Camille Vence, la sœur de la victime, lui intimant presque l'ordre de poursuivre ses recherches. Ils les feront désormais de conserve.

C'est aux multiples péripéties et surprises de leur filature que nous assistons. Nous faisons la connaissance de certains personnages assez louches de la petite ville, un Robert demeuré fidèle à cet étrange et troublant idéal de la justice sommaire, un Darègue, insinuant, retors, fuyant, habile à brouiller ses pistes, un Cavanel, le type accompli du médiocre et du fourbe, d'autres comparses aussi d'un moindre relief. C'est vraiment le narrateur, Mourèze, et Camille, qui conservent constamment l'avant-scène et nous font participer à leurs espoirs, à leurs industries, à leur amitié naissante.

Au-dessus de cette intrigue allègrement menée et dont l'intérêt ne ralentit pas un instant, se pose le problème moral de la responsabilité. Le lecteur est appelé à porter un jugement sur ces hommes qui imposent aux autres une dure loi qu'ils se sont eux-mêmes fabriquée à des fins qui ne sont pas toujours pures. Il doit aussi décider de quel côté pèse le plus lourdement la culpabilité : sur celui qui exécute des ordres aveugles et n'obéit qu'à des impératifs de vengeance ou sur celui qui pratique élégamment le double jeu et en dernière heure se tire d'une situation embarrassante par le

recours à la délation. Il y a des degrés dans le crime, et la prudence cauteleuse dans l'infamie apparaît encore plus odieuse. *Les morts n'en sauront rien* est vraiment un roman de notre temps.

*

* *

LE CONTEUR PAR EXCELLENCE

Il y a au moins deux écrivains différents en Marcel Aymé, selon l'angle sous lequel nous l'envisageons. Le lecteur pressé ne retiendra sans doute que le fantaisiste habile à créer des situations loufoques et à broder un développement d'une impeccable logique sur une donnée entièrement absurde. Ce n'est pas l'aspect le moins attachant de son talent. Mais il y a chez lui bien davantage. On ne tarde pas en effet à découvrir un moraliste dont l'enseignement n'a rien de guindé, mais dont la leçon souvent porte loin.

Aymé est un contempteur de son temps, de nos mœurs et de nos idées. C'est un classique aéré, fidèle malgré les apparences à certaines valeurs aujourd'hui trop universellement déconsidérées. Ouvrez son *Confort intellectuel* : c'est la critique la plus pertinente des exagérations surréalistes et des modes passagères alimentées par le snobisme mondain. Mais ces choses-là, chez Marcel Aymé, ne se disent pas directement. Il recourt à la charge, il s'attaque à Baudelaire et, derrière lui, ce sont certains décadents contemporains qu'il vise et qu'il atteint. De même avec *Uranus*, il parvient à porter un jugement sévère sur la résistance, sans jamais avoir à enfler le ton et en conservant toujours une salubre bonne humeur.

En arrière (Gallimard) comprend dix nouvelles écrites d'une plume alerte. Celle qui fournit son titre au recueil constitue un bijou d'ironie mordante contre certains défenseurs plus ou moins hypocrites de l'ordre établi. *Fiançailles* nous plonge en pleine mythologie revue et corrigée au goût du siècle vingt. *Conte du milieu* est une réussite parfaite où la fantasmagorie s'allie à une cruelle observation des mœurs. Que de tendresse discrète pour nous peindre le grand amour secret de Josse, un colonial retraité ! *Rechute*, bâtie sur une très ingénieuse hypothèse, permet de sonder certains côtés de la nature humaine.

Tout cela, avec le sourire, avec un abattage qui ne se dément pas. S'il est encore difficile de situer exactement Marcel Aymé parmi ses pairs, ce n'est pas s'aventurer beaucoup que de prévoir qu'il occupera un rang enviable. Sa légèreté apparente lui interdira vraisemblablement d'accéder

aux académies et aux cénacles. Il n'empêche qu'il est déjà, sous une forme enjouée, un critique lucide et pénétrant de notre époque. Une littérature tonique.

*
* *

IL NE FAUT PAS Y RETOURNER !

Il y a gros à parier que les hommes qui ont aujourd'hui entre trente et quarante ans n'assisteront pas très nombreux à l'avènement de l'an deux mille ; même ceux qui naissent ces temps-ci — les optimistes ! — seront peut-être absents, si leurs devanciers poursuivent aussi opiniâtrement leurs découvertes scientifiques et rendent aussi rapidement périmée la modeste bombe atomique pour la remplacer par ce nouveau et séduisant détonateur fonctionnant à l'hydrogène. Il demeure toujours permis de rêver. C'est ce que fait André Corsin dans cet ouvrage dénué de toute prétention, *Le retour d'Adam* (Éditions Fortuny et Cercle du Livre de France), et qu'il qualifie un peu abusivement de roman. Un roman d'anticipation, sans doute, mais avant tout un conte philosophique. La fantaisie insouciance et débridée est loin d'être le seul ou même le principal guide de l'auteur ; il a une leçon à nous enseigner et nous le fait bien voir.

Nous sommes en 2000 et à Paris. Un savant à lunettes, membre de nombreuses sociétés savantes, célibataire par surcroît, répondant au nom transparent et mensonger de Théophile, auteur de plusieurs ouvrages fort documentés sur la paléontologie, la géologie, l'archéologie, etc., médite solitaire sur les travaux de savants d'autrefois comme Darwin et Huxley. On l'appelle soudain pour lui confier une mission quelque part en Syrie où l'on est censé avoir récemment découvert, grâce à un affaissement du sol, des ossements humains. Il s'agit pour Théophile d'une mission de haute importance d'où il devra rapporter des preuves additionnelles de l'évolution de l'homme. "Ne vous laissez pas leurrer par les apparences, lui recommande-t-on, ne retenez que ce qui vous semblera concorder avec nos théories, rejetez le reste, qui ne saurait être qu'illusions". Tout ce début est emporté avec une verve vaudevillesque et constitue une charge aussi amusante que juste de trop nombreux savants transformés en d'acribes partisans, champions des idées préconçues.

Une fois rendu en Syrie, Théophile vivra une incroyable aventure. Muni de certaines indications, il se dirige, en compagnie d'un conducteur musulman au volant d'un tacot brinquebalant, dans un territoire désertique où la chaleur est suffocante. Quelle n'est pas sa surprise de constater, après

une halte que des sources claires courent dans le lit des torrents desséchés, qu'une végétation luxuriante se substitue à vue d'œil aux arbustes rabougris et rongés par le sable, que s'élèvent des chants d'oiseaux d'une mélodie jamais encore entendue. Les phénomènes se succèdent les uns aux autres dans un climat de féerie. Quand apparaît un homme plus grand que nature et de dimensions admirablement équilibrées : c'est Adam revenu en son domaine, du moins il l'affirme. Le matérialiste Théophile n'en croit rien, mais il lui faut peu à peu se rendre à l'évidence des merveilles dont il est le témoin, dont Adam se révèle l'agent tout-puissant, obtenant les plus étonnants résultats par les moyens en apparence les plus naturels et les plus simples. Une cité s'organise dans l'harmonie et l'efficacité la plus exemplaire. Dieu a voulu fournir une nouvelle chance à Adam d'accomplir son œuvre ; il faut bien avouer que sa première entreprise avait un peu promptement avorté et qu'il avait droit à une reprise, nous aussi d'ailleurs !

Ce premier homme rajeuni, qui sait et comprend tout sans l'avoir appris, a des vues très exactes. Sur l'exploitation des sources pétrolifères, à l'origine de tant de contestations et de conflits, il s'exprime comme un socialiste fabien ! Il reconnaît les avantages de la diversité. "Nous partons de zéro, confie-t-il à Théophile devenu son premier lieutenant, et, ce qui est essentiel pour la réussite, dans un pays exclusivement agricole. Nous sommes et devons, ici, rester des agriculteurs. Par la suite et ailleurs, il n'en sera plus de même. Il s'agit, par conséquent, de construire doucement, prudemment mais solidement l'édifice auquel nous ajouterons des améliorations progressives. Quoique la Bibliothèque soit, provisoirement, le centre de nos activités, il n'en faut pas conclure que tout sera centralisé ici. La centralisation ne peut se concevoir que pour des faibles étendues, directement visitées par le chef responsable : avec les États modernes c'est une hérésie. Chaque province doit conserver son génie propre. Il ne faut rien uniformiser". Un diable d'homme, cet Adam, et dont les conseils seraient précieux dans nos démêlés constitutionnels...

Passons sur les mille et une péripéties. C'est le Paradis terrestre en marche qui, de proche en proche, s'étend à tout l'univers. Cela ne s'accomplit pas sans efforts, sans résistances non plus. Les adamistes trouvent sur leur passage de nombreux adversaires. Rien ne peut toutefois arrêter le raz de marée bienfaisant. La conquête s'exécute sans effusion de sang. Les pointes d'ironie ne font pas défaut dans le récit, car Corsin ne se sent pas tenu à l'objectivité rigoureuse de l'historien de l'avenir. Quand les puits de pétrole sont mystérieusement taris, "les villes côtières, autrefois si animées, reprirent peu à peu leur tranquillité et leur physionomie orientales, les nations cessèrent de se quereller pour une terre sans profit,

et l'Angleterre retira ses troupes une fois de plus, restituant généreusement à la France tous ses droits sur le pays..." Mais n'est-ce là que de l'ironie ?

L'ordre et la paix règnent désormais... et Théophile s'éveille en sursaut pour se rendre compte qu'il a été victime d'un accident de voiture, qu'il a peine à se mouvoir. Tandis que son conducteur s'éloigne vers un poste de secours, notre savant dégage son bras du bandage improvisé que lui a fait son compagnon. Le sang commence à couler, ce sera bientôt la fin qu'il accueille avec une extase béatifique. Revenu à Dieu, Théophile ne veut pas survivre à son rêve prodigieux.

André Corsin a imaginé ce récit contre l'évolutionnisme matérialiste ; il multiplie les assauts contre le transformisme. Mais il ne s'appesantit jamais ; on prend à son récit le même plaisir qu'à Peau d'âne. On souhaiterait toutefois qu'au service d'idées aussi sympathiques, il lui eût été possible de tremper sa plume dans l'encrier du Voltaire de *Candide*.

*
* *

LA VIE EST IRONIQUE

L'ironie constitue souvent une excellente soupape de sûreté. Au lieu d'envisager des événements graves, un esprit peut fort bien les prendre de biais et découvrir un aspect cocasse, absurde, contradictoire, qui est à la source de l'ironie. C'est donc une défense contre les tristesses de l'existence ; une revanche intime contre les déceptions et les échecs. L'écueil à éviter, c'est que cette ironie devienne grinçante et dissimule mal un abîme d'amertume. Il arrive parfois que l'ironie jouxtant le cynisme ne soit que le voile d'une pudeur facilement blessée devant les incongruités de la vie.

Les périodes de grands bouleversements nous obligent à enregistrer successivement des faits qui n'ont entre eux aucun lien logique. Cet irrationalisme imposé par l'accélération de l'histoire sur laquelle les hommes n'ont plus prise offre de multiples sujets d'étonnement et même de réjouissance, pour peu qu'on s'applique à ne pas perdre cœur au sein d'une désespérance sans retour. L'effondrement de la France en 1940, l'exode sur les routes, l'internement d'un grand nombre de soldats dans les camps allemands de prisonniers, la séparation des familles entre les deux zones, les longues années de l'occupation, tout ce brassage de peuples a donné lieu à des situations pour le moins imprévues. Il s'ensuivit forcément des situations tragiques conservant malgré tout un vernis humoristique que l'ironiste n'éprouve aucun mal à monter en épingle.

C'est le cas de Pol Quentin, qui publie *Destins ironiques* (Chantecler). J'ignore tout de cet écrivain, qui en est peut-être à son premier volume. Il nous raconte de nombreuses histoires, toutes vraies, nous affirme-t-il. "J'ai assisté aux unes, et j'en suis revenu sans parler. J'ai connu les acteurs des autres, ou leurs victimes... Il existe un lien inexorable, qui unit ces documents au long de quatre années, leur donnant le sens de notre époque de guerre : c'est le rail souterrain de la Fatalité". La part d'invention est donc réduite à la portion congrue. Ce n'est pas cependant une preuve indiscutable d'authenticité, car l'on sait, au moins depuis Boileau, que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Ce n'est pas ce qui se présente ici. Nous avons au contraire l'impression de plonger en pleine pâte humaine ; ces incidents eussent pu très bien nous arriver à nous-mêmes.

Pol Quentin possède l'art du conteur. Aucun récit ne dépasse quelques pages. Il a le don de ramasser une situation en quelques paragraphes, de dégager les traits distinctifs, de courir rapidement au dénouement, de se méfier de tous les ornements adventices. Le seul reproche que je lui ferais, c'est que ces brèves nouvelles vécues finissent par se ressembler un peu. C'est fatal, la curiosité finit par s'émousser. Mais ce sont néanmoins des *Destins ironiques* bien attachants.

Roger DUHAMEL

PAR MON HUBLLOT

1^{er} août. — Les rois s'en vont ; ils deviennent moins nombreux que les prétendants aux trônes évanouis. Farouk premier et dernier est banni de sa patrie ; ses camarades couronnés du Moyen-Orient n'en mènent pas large. Quels sont les survivants ? Haakon VII de Norvège, couronné en 1905, compte aujourd'hui 80 ans. Élisabeth II a succédé à son père Georges VI en février dernier et ses chances d'avenir sont excellentes. Frédéric IX règne au Danemark, Gustave VI en Suède, Juliana aux Pays-Bas, Baudouin I^{er} en Belgique, Paul I^{er} en Grèce. Oublions volontiers le Luxembourg, Monaco et le Lichtenstein, dont la superficie, la population et l'importance équivalent généralement à celles d'une ville de province. Ne dirait-on pas, qu'à l'exception de l'Angleterre, les institutions monarchiques conviennent davantage à de petits pays, jouant dans le monde un rôle relativement effacé ? Il y a aussi des rois en Égypte, en Irak, en Arabie saoudite, au Yémen ou Arabie heureuse — quel joli nom ! — en Lybie, en Jordanie, en Afghanistan, au Népal, au Siam. Mais un conseil de régence exerce le pouvoir en Jordanie, parce que le roi Talal est un peu fatigué du cerveau et se repose en Suisse, quand il ne pourchasse pas sa femme à travers l'Europe. Même situation en Irak, où Faisal II n'a pas encore atteint sa majorité légale. Idem en Égypte, où les sept mois de Fouad II s'accommodent sans difficulté d'une tutelle. Devant l'hostilité populaire, Léopold III a cédé le trône à son fils de vingt ans. L'Italie a expulsé Humbert. Roumanie, Hongrie, Yougoslavie, Bulgarie, Albanie vivent derrière le rideau métallique, c'est tout dire. Hailé Sélassié I^{er} règne sur les hauts plateaux d'Abyssinie et au Japon, Hirochito se contente d'être un homme, ce qui doit être humiliant après avoir été un dieu. Les couronnes tombent les unes après les autres, comme feuilles à l'automne. On ne les apercevra bientôt que dans les magasins d'accessoires ou dans les musées où elles rappelleront à nos descendants une époque révolue. Il viendra peut-être un jour où les hommes regretteront les rois. Tant il est vrai que la terre tourne et les hommes avec elle.

2 août. — Difficile, la paix sur la terre. Les hommes ne s'aiment pas entre eux. Les matadors non plus. Que ces derniers aient de vieux comptes à régler avec les bœufs qu'on lance contre eux dans les arènes sanglantes célébrées par Ibanez, on le comprend aisément. Mais ce n'est pas ce qui se produit. Matadors mexicains et espagnols s'enguirlandent. Rivalité professionnelle ? Amour-propre national ? Si l'on en croit les Mexicains, les Espagnols en prennent trop à leur aise, ils s'enrichissent trop facilement au détriment de leurs collègues, ils ne respectent pas les lois sacrées de l'art, ils s'abandonnent à des trucs d'une douteuse authenticité. Et il y a aussi, dans la confrérie, une chamaille d'ordre plus personnel entre Mexicains. Le jeune Luis Procun, l'idole montante de ses compatriotes, a refusé le combat en arguant du fait qu'il avait été précédemment blessé, une excuse en somme fort défendable. Le vétéran Castro ne l'entend pas de cette oreille ; il accuse son camarade de la plus noire perversité et veut le faire incarcérer. Ces matadors sont d'une éloquence toute latine et s'invectivent de belle façon, dans une langue altière qui ravirait Henry de Montherlant, le poète de la tauromachie. Et l'on ne songe pas à solliciter le sentiment désintéressé des braves bovins, qui après tout font silencieusement les frais de la fête barbare à laquelle se complaisent encore un certain nombre de nos contemporains. Comme si notre temps n'était pas repu d'horreurs... ..

3 août. — La correction de copies d'examens me rend toujours très pessimiste sur la situation du franco-canadien. Le français tel qu'on l'écrit au Canada est indigent ; passe encore. Mais qu'il soit aussi fréquemment incorrect, c'est à désespérer de tout. Que des gens qui auront des titres universitaires, dont je veux croire qu'ils seront très fiers, entretiennent des relations aussi peu cordiales avec la grammaire, c'est proprement scandaleux. Les règles de la concordance des temps et de l'accord du participe sont-elles donc à ce point mystérieuses qu'il faille les violer avec un entrain diabolique ou une indifférence sereine ? Il faudrait rechercher les causes de cet état de choses, départager les responsabilités. Où est la source du mal ?...

4 août. — Rencontré G.H. au comptoir d'une banque. C'est bien le dernier endroit où retrouver un poète. Nous ne nous sommes pas vus

depuis environ deux ans. Je m'informe de ses travaux. Il continue d'écrire, mais je sens qu'il a perdu de sa ferveur. Il se plaint des difficultés de l'édition. Comme beaucoup trop de jeunes écrivains, il menace de perdre cœur. Il est malaisé de l'en blâmer. Pas de milieu intellectuel, pas de marché. Continuer à écrire pour soi ? Ce n'est pas une solution. L'écrivain a besoin de communier, de maintenir le dialogue. Il ne peut être la voix qui crie dans le désert. Seuls y parviennent les plus forts ; et ils sont bien peu nombreux.

5 août. — La télévision attire beaucoup ceux qui n'ont pas encore d'appareils. Les badauds se groupent, en grappes, devant les montres des magasins où s'agitent, sur un petit écran, quelques formes confuses. Ce culte de la nouveauté est touchant. Les lacunes mécaniques ne semblent frapper personne. Pourvu que ça bouge... Le bon peuple a l'admiration facile ; que les marchands en bénéficient.

6 août. — Admiration pour le fabriqué, cécité pour le donné, le gratuit. Nos contemporains ont perdu l'émerveillement d'être vivants. René Barjavel, dans un beau texte, leur demande : "Savez-vous que vous êtes une admirable machine à recevoir les joies, telles que la goutte de pluie sur la main ou la musique, ou la statue, ou l'ourlet de soleil au bord d'un nuage, ou la fraîcheur d'une pêche, ou l'odeur d'une rose". Non nous ne le savons pas, ces joies sont trop simples et trop pures à nos âmes ternies. Des chagrins fictifs tuent nos facultés d'amour. Nous redoutons sans cesse le banal et nous le créons de nos propres refus. "Savez-vous que le banal est beau et que rien n'est ordinaire ? Que tout est pétri de joie autour de vous, que tout est beau, même le morceau de papier-journal traîné par l'eau sale du ruisseau, même une vieille femme, même un mur de ciment par temps humide ? Si vous ne savez pas goûter la joie miraculeuse de voir, alors comment goûterez-vous ces miracles : un ciel de nuit d'été, une adolescente qui marche, un enfant qui rit ?"

7 août. — Périodiquement les Français abordent la question de la réforme de l'orthographe. Le projet ne va jamais très loin, Dieu merci.

Jules Romains y voit justement "un accès de barbarie militante" et il mentionne avec raison "qu'il ne serait ni courtois ni habile de décréter une réforme pareille sans avoir demandé aux Belges, aux Suisses, aux Canadiens de langue française, aux gens de Haïti et de l'île Maurice, ce qu'ils en pensent". Pour ma part, je préfère la langue de Jean Racine à celle d'Isidore Isou ; si je m'amuse aux bizarreries d'écriture de Raymond Queneau, je m'enchanté de la prose de Giraudoux. La langue française est un trésor trop précieux pour la sacrifier inconsidérément aux instincts iconoclastes de certains réformateurs qui voudraient dépouiller "la plus délectable parlure" de sa grâce et de sa noblesse et la transformer, par la vertu d'un décret ministériel, en une rivale du langage télégraphique morse. Si l'on veut désormais s'exprimer exclusivement par gestes et par sons, qu'on le dise donc.

8 août. — Chaque jour, à l'une des entrées de Montréal, j'aperçois un écriteau accueillant sur lequel on peut lire, à l'adresse des touristes : *Gai séjour dans la métropole. C'est une initiative, me semble-t-il, de la Chambre de commerce des Jeunes. L'idée est heureuse, sans aucun doute. Mais je me demande pourquoi souhaiter un "gai séjour" à nos visiteurs. Je comprendrais mieux un séjour excellent ou heureux, mais je ne vois pas très bien ce que vient faire ici la gaieté, qui est en somme une affaire très superficielle de tempérament. Il est des bonheurs graves. Ce ne sont pas les moins profonds. Quant à la gaieté, on peut s'en passer facilement.*

9 août. — *L'institution matrimoniale doit être rudement solide pour résister à tous les assauts qui lui sont portés. Les grands de ce monde fournissent l'exemple de l'utilisation commerciale du mariage. Une enfant de la balle comme Rita Hayworth, après quelques coucheries retentissantes, épouse ce fainéant plus international que musulman qui porte le nom d'Aly Khan. Mais il n'y a pas que dans la colonie pourrie de Hollywood que les choses se passent ainsi. Le plus grand malheur de Barbara Hutton, c'est d'être l'héritière des millions Woolworth. Elle vient de s'envoler pour Honolulu pour se marier, cette fois-ci avec un Anglais de bonne famille, David Pleydell-Bouverie, qui n'en est qu'à sa seconde expérience conjugale. Un novice, quoi ! Barbara est plus calée que lui. Son carnet de chasse*

comprend des pièces de haut plumage : le prince russe Serge Mdivani, le comte Haugwitz-Reventlow, l'acteur Cary Grant, le prince lithuanien Igor Troubetsky. Un palmarès diablement imposant, un armorial international ! Mais les cinq mariages de Barbara Hutton doivent faire hausser les épaules au multimillionnaire de l'amiante Thomas Manville ; à 58 ans, il ne désespère pas de prononcer une douzaine de fois le oui si peu sacramentel pour lui. Son onzième mariage, neuf femmes, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. C'est simple : Manville a déjà remarié deux de ses épouses divorcées. Cette fois-ci, les choses n'ont pas traîné. Il donne \$50,000 à la jeune épouse pour qu'elle se rende dare-dare à Mexico obtenir un divorce et \$50,000 toutes taxes préalablement acquittées, à titre de boni ou de commission, comme on voudra. À un journaliste étonné du procédé, la charmante et complaisante enfant a répondu, en parlant du Thomas Manville : "C'est simplement sa façon de s'amuser. Ce que cet homme-là peut avoir le sens de l'humour !" Nous la croyons sur parole. Dans le règne animal, nous connaissons beaucoup de bêtes qui agissent ainsi sans qu'on se croie dans l'obligation de publier leur photographie et de monter en épingle leurs ébats. Un peu de discrétion ne serait pas déplacé. Nous voulons croire que la civilisation américaine n'en est pas rendue à voir dans le mariage un simple sport. Mais notre foi est ébranlée...

10 août. — La princesse Margaret aura 22 ans dans quelques jours. Son nom revient souvent à l'affiche : c'est un bon parti, car la grande sœur Élisabeth ne laissera jamais sa cadette dans la gêne ; c'est un joli parti, un beau brin de fille toute simple, d'un sourire engageant, avec des yeux profonds où se reflète l'émerveillement d'une jeunesse protégée. La jeune princesse, répète-t-on, ne se mariera que par amour. Ce n'est pas très original, c'est une méthode assez ancienne et qui a fait ses preuves. On la voit parfois avec le prince Nicolas de Yougoslavie, un beau jeune homme de 24 ans, qui est le neveu de la duchesse de Kent, tante, amie et confidente de Margaret ; mais Nicolas n'est pas un Anglais, c'est bien embêtant. D'autres noms sont périodiquement mis en vedette. Les Britanniques s'intéressent beaucoup à ces questions ; comme les Américains se passionnent pour les intrigues d'acteurs. Plusieurs jeunes gens de l'entourage immédiat de la princesse ont déjà pris femme dans les rangs de la société anglaise ou

de la fortune américaine. Pour l'instant, Margaret se contente de vivre sa jeunesse ; qui l'en blâmerait ? Son oncle mal portant, le duc de Windsor, ne la désapprouve sûrement pas et son arrière-grand-père Édouard VII doit sourire d'aise à ce goût très vif de l'existence. Dans la famille royale, il y a un double courant, on le retrace de génération en génération. Il y a le côté sérieux, grave, digne, soucieux des responsabilités, entiché de respectabilité, le côté victorien, avec un Georges V et un Georges VI ; et il y a aussi, dans le rayon du septième et du huitième Édouard, ceux qui ont su conserver à la fantaisie son rôle, au caprice son charme. Cette dernière catégorie est bien celle de Margaret.

11 août. — Anthony Eden est fiancé à Clarissa Churchill, nièce de Winston. Ainsi s'achève le roman d'amour du célèbre quinquagénaire, que sa femme divorçait en 1950 ; elle vit depuis lors dans l'anonymat aux États-Unis. Le bel Anthony a bien eu quelques embarras de ce fait. On répétait volontiers que s'il devenait premier ministre, il ne pourrait s'asseoir dans la loge royale ; la famille de Windsor ne joue pas avec les principes, une certaine dame Simpson l'a appris à ses dépens. Mais ce convol rectifiera-t-il la situation ? Il n'y a aucun doute que l'élégant homme d'État a agi avec tact. Pour un homme que tous désignent à la succession, un peu hypothéquée, de M. Churchill, il était sûrement adroit d'associer la nièce du grand homme à son destin personnel. L'oncle, par alliance un peu tardive, ne pourra qu'augmenter ses complaisances à son égard. M. Eden ne reprendra jamais à son compte l'exclamation fameuse d'André Gide : Familles, je vous bais ! Il le sait bien que le sang des Marlborough est plus épais que l'eau qui coule dans la Tamise...

11 août. — Le piquetage est l'un des accessoires de toute grève. C'est aussi le moyen de protester contre un événement que l'on estime malheureux. Treize mannequins de New-York l'ont ainsi compris, qui ont déambulé devant les bureaux de la British-American Fur Corporation. Ces charmantes enfants avaient revêtu, si l'on peut s'exprimer ainsi sans violer la vérité, des tenues exagérément estivales, partiellement complétées par des jaquettes de fourrure. Ce qui les chiffonne, c'est qu'on a importé ces fourrures de Russie et selon toute apparence ces petites sont tout ce qu'il y

a de plus antimarxiste. La police les a dispersées ; c'est un coup dur pour la cause de l'Occident. Voilà un trait de la civilisation américaine. Quand nous passons dans une ville des États-Unis et que nous croisons un défilé de légionnaires, il est précédé par une jeune fille légère et court-vêtue, allant à grands pas en se livrant à d'acrobatiques moulinets. Si l'on veut annoncer une décoction gazeuse, on a recours à de jolies filles en maillot de bain. Le jour de la reddition du Japon, une jeune Californienne a cru devoir témoigner de son patriotisme en se jetant toute nue dans un étang de San Francisco. Déformation psychologique, sinon morale. Il y a eu autrefois l'âge de la pierre et l'âge du fer. En sommes-nous arrivés à l'âge de la jambe bien moulée ? Ce n'est pas une affirmation de spiritualité très poussée.

12 août. — Nous sommes quelques amis réunis au Cercle, à l'invitation amicale d'Émile Boucher, pour offrir nos meilleurs vœux à quelques-uns d'entre nous qui partent en voyage. Ce n'est là qu'un prétexte, personne ne s'y trompe, mais il est charmant. Des hommes qui se réunissent fréquemment autour de tables de conseil d'administration ont avantage à se retrouver dans une atmosphère plus détendue. L'accord s'effectue plus facilement et personne ne demande d'inscrire sa dissidence au procès-verbal...

13 août. — Comme il y a longtemps que je n'ai eu l'avantage de bavarder avec M. R. ! Nous nous reprenons ce soir, en mettant les bouchées doubles. Des écrivains qu'il a connus au cours de ses séjours en France et avec lesquels il continue d'entretenir des relations suivies, nous causons avec une familiarité irrespectueuse qui n'exclut pas, au contraire, l'amitié et même l'admiration. Et nous revenons aussi à nos moutons. Nous mentionnons des noms pour le prochain Prix Duvernay, qu'il faudra désigner dans quelques semaines. L'élu sera évidemment unique, mais les appelés eux-mêmes sont peu nombreux.

14 août. — Je feuillette avec ravissement cette publication d'un goût exquis qui s'intitule "Théâtre de France". Initiative hardie et coûteuse, dont on se demande si elle aura un lendemain. Il faudrait que nous puissions disposer chaque année d'un album aussi opulent consacré aux choses du théâtre, à la saison de Paris. Ce sont des archives de grand luxe qui permet-

tent de suivre à distance les grands événements dramatiques. Les illustrations sont d'une qualité exceptionnelle ; ce qui est rare dans ce genre de publications, le texte est loin d'être indigent.

15 août. — Messe de l'Assomption dans une petite église qui comptera l'an prochain deux cents ans d'âge. Des rayons de soleil illuminent les cuivres des chandeliers et les fils d'or de la chasuble du célébrant. Par les fenêtres ouvertes pénètrent les odeurs de la campagne proche. Simplicité et recueillement. Un chantre à la voix enrouée invente une nouvelle prononciation du latin. Dieu est plus près de nous dans ces petits temples modestes où rien n'est sacrifié au luxe et au faste.

16 août. — Enfin, c'est fait. Au fur et à mesure que s'écoulent les années, il se produit comme un durcissement. On hésite à poser des gestes qu'on sait nécessaires, par paresse, par une certaine lâcheté aussi. Mais il faut un jour rompre les amarres. Et l'on se sent aussitôt libéré d'un poids. Comme nous paraît subitement simple ce qu'on remettait toujours au lendemain ! Il est tellement réconfortant de se retrouver dans un climat de saine et amicale cordialité, après des années passées avec des gens où la myopie le dispute à la mesquinerie...

17 août. — Les grandes vacances s'achèvent déjà. Certaines teintes plus foncées du firmament, une qualité particulière de l'air décèlent que l'été ne brûlera plus de ses feux les plus ardents. Déjà les enfants songent à la rentrée. Ils comptent les jours et leurs regrets se mêlent à leur curiosité. Car pour eux tout changement apporte de l'imprévu et les vacances ne tirent surtout leur prestige que d'avoir été longtemps rêvées, les yeux perdus dans l'horizon encadré par la fenêtre de la salle de classe. Nous sommes des êtres de mouvement...

18 août. — Bonne conversation avec M.O.M. Nous renouons le fil du passé interrompu. Quelques années n'ont pas suffi à briser des liens d'amitié et de confiance réciproques. Un humoriste notait que la meilleure preuve que le travail n'était pas fait pour l'homme, c'est qu'il le fatiguait !

J. PROVENCAL ENRG.

BOIS - CHARBON - HUILE

342 De Castelnau — CA. 1221

AT. 1545

CHARLES LALONDE

EPICIER - BOUCHER

Epiceries - Fruits et viandes de choix

Membre des Epiceries Richelieu

5279, GATINEAU

Tél. HArbour 2528

LAVAGE DE VITRES

EXCELSIOR Ltée

WINDOW CLEANING LTD.

429, rue St-Vincent St.

Montréal

ATlantic 4746-47

5173 GATINEAU

Z. ROCHON

Boucher - Épiciier - Butcher

Bière - Porter - Ale

Livraison gratuite

Free Delivery

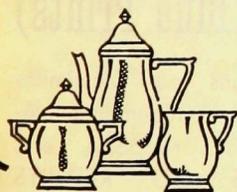
DORURE ARGENTURE

Pour la réparation de
vos argenteries con-
sultez une maison res-
ponsable.

35 années
d'expérience.

Plaqueur durant 20 ans
pour la maison
HENRY BIRKS.

Appelez HA. 8775
987, St-Laurent
Montréal



J. Henri Achim

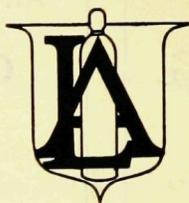
LAIT - CRÈME - BEURRE
OEUFS - BREUVAGE-CHOCOLAT

A. POUPART CIE

LIMITÉE

1715, rue Wolfe

FR. 2194



"Tout pour la
soudure, l'oxy-coupage
et les procédés connexes."

Canadian **LIQUID AIR** Company
LIMITED

ST. JOHN'S - SYDNEY - HALIFAX - MONCTON - QUEBEC
MONTREAL - TORONTO - HAMILTON - LONDON
WINDSOR - WINNIPEG - REGINA - CALGARY
SASKATOON - EDMONTON - VANCOUVER - VICTORIA

GABRIEL DORAIS
INGENIEUR CIVIL ET
ARPENTEUR-GEOMETRE

10 est, SAINT-JACQUES
Tél.: PLATEAU 3 0 1 4

Impressions

BLEUS (Blue Prints)

et
Reproductions ou fac-simile
de dessins, documents l
gaux, lettres, rapports, et
AGRANDIS OU RÉDUIT

Appelez Un. 6-7931

et nous vous dirons ce qui peut être f
MONTREAL BLUE PRINT INC.

1226, rue Université

MONTREAL

Il se trompait : sans travail, la vie perd toute signification. Tout le problème est d'abattre une besogne aimée dans des conditions où est assuré le respect de l'individu.

19 août. — Dix ans ce matin que s'effectuait le raid sur Dieppe. Dix ans ont passé depuis ce jour où les Canadiens ont véritablement tenu la vedette parmi les alliés de la coalition démocratique. Ils étaient 5,000 sur 7,000. Dans les dernières heures de la nuit, une flottille formée de barges, précédée de balayeurs de mines et entourée de contre-torpilleurs, s'avance vers la côte française. Après neuf heures de combat et de lourdes pertes, les survivants se rembarquent, tel que prévu. On discutera longtemps sur la sagesse de cette audacieuse expédition : aventure glorieuse ou coûteuse erreur ? Ce qui ne sera jamais mis en cause, c'est le courage viril des hommes qui ont accepté cette mission. À quoi bon citer des noms ? Je préfère penser au fantassin anonyme ; à celui dont les journaux n'ont pas parlé ; à celui qui a essuyé le feu de l'ennemi ; à celui qui est tombé pour ne plus se relever ; à celui qui dort son sommeil éternel en terre française ; à celui qui portait un nom des provinces de Normandie, du Poitou ou de l'Angoumois ; à celui qui retrouvait pour s'y incorporer à jamais le sol d'où son ancêtre, il y a trois siècles, était parti vers le Nouveau-Monde. Dieppe s'inscrit à côté de Vimy et de Courcellette.

22 août. — Pour la seconde année, je participe aux travaux d'un jury pour accorder un prix de langue française aux mieux rédigés de nos hebdomadaires. C'est une initiative féconde qui doit susciter — je le souhaite en tout cas — une saine émulation parmi ces journaux de province qui ont une belle œuvre à accomplir dans chacune de leurs diverses régions. Le grand quotidien ne pénètre pas partout ; et même dans les endroits où on le reçoit régulièrement, il ne peut fournir l'information locale, il ne peut mener les luttes qu'il faut livrer dans telle ou telle sphère d'activité déterminée. C'est là la tâche de l'hebdo. Sa bonne tenue contribue aussi à sauvegarder la langue. Il est réconfortant de constater que plusieurs de ces feuilles témoignent d'un souci de correction encore inconnu il y a peu d'années. Je me réjouis de constater que mes deux collègues du jury, le grave Paul Sauriol du DEVOIR et le disert Jean Saint-Georges, héroïque

paladin de Radio-Canada, s'accordent avec moi pour décerner la palme, une double palme, au COURRIER DE SAINT-HYACINTHE où œuvre consciencieusement notre ami Harry Bernard, et à la LIBERTÉ et le PATRIOTE, le vaillant champion au Manitoba de notre nationalité.

21 août. — Au Richelieu, le colonel Marcellin Labaie, un militaire qui a fait ses preuves dans l'artillerie, entretient les membres du Collège militaire royal de Saint-Jean, qui ouvrira bientôt ses portes sous sa direction. On constatait depuis longtemps, à regret, que les Canadiens français disposaient de peu d'avantages pour embrasser la carrière des armes. S'ils voulaient acquérir la compétence nécessaire pour grimper les échelons de la hiérarchie militaire, ils devaient s'inscrire à Kingston ou à Royal Roads. Cette déplorable lacune est aujourd'hui comblée par la création du Collège de Saint-Jean, petite ville charmante qui possède déjà toute une tradition militaire remontant au régime français. Nous aurons à l'avenir un plus grand nombre d'officiers bien préparés pour occuper des postes élevés. Il n'existe aucun domaine où les Canadiens français doivent accepter passivement de n'être pas équitablement représentés, comme l'exigent à la fois notre nombre et notre participation à la vie nationale.

22 août. — Dans le dernier numéro de la VIE INTELLECTUELLE, Roger Lemelin signe un article sur la culture française au Canada. Sans doute ressent-il en lui la ferveur du néophyte. Son texte se défend. Ce qui m'agace un peu, c'est que ce soit lui qui soit appelé à se faire notre interprète. Le panorama eût été plus complet et plus juste si, à côté de Lemelin, on avait invité à collaborer à cette livraison quelques Canadiens plus âgés (par conséquent, il ne s'agit pas de moi!), plus mûris, peut-être aussi plus cultivés...

23 août. — Un collaborateur anonyme d'ECCLÉSIA publie un récit sur le Canada français, terre de fidélité. Est-il indiscret de reconnaître notre récent visiteur, Daniel-Rops? Ses propos sont sympathiques et habiles; ce qu'il a le moins aimé, il excelle à l'exprimer en des phrases qui ne peuvent blesser personne, mais où il demeure possible de découvrir le point de vue bien arrêté de l'auteur. Si tous les voyageurs faisaient preuve d'autant d'estime et de compréhension...

24 août. — Ce qu'on peut accumuler de dossiers et de paperasses ! C'est quand le moment vient de déplacer ses pénates qu'on s'aperçoit comme on s'est alourdi au cours des mois et des années d'une foule de pièces dont on avait volontiers oublié l'existence et dont il fait bon se débarrasser. Périodiquement, il faut jeter du lest. Tout en se promettant d'être moins conservateur à l'avenir. Une promesse qui n'est jamais tenue, comme la plupart des promesses. Le courrier reprend son cours et les filières se remplissent à nouveau. La liquidation définitive ne s'effectue qu'une fois : le dernier jour.

25 août. — Que de lettres, que d'appels téléphoniques, que de poignées de mains ! J'évoque un peu la parabole de l'enfant prodigue. Sans doute ne tue-t-on pas le veau gras, mais on fait beaucoup mieux : un accueil chaleureux et amical vaut le meilleur festin. Il reconforte aussi, pour les jours où le soleil se fait plus avare. Un tel concours de cordialité touche plus que je ne saurais l'exprimer.

26 août. — Le congrès de Pax Romana se tient dans nos murs ; en toute rigueur de terme, puisque les séances se déroulent dans notre Université. Les délégués pourront admirer l'un des plus beaux points de vue de la ville ; ils en conserveront une impression flatteuse pour nous. Les Diplômés participent à ces assises par l'intermédiaire de notre président, le docteur Origène Dufresne, qui a consacré aux préparatifs beaucoup d'intelligence et de temps.

27 août. — On achève de construire une succursale de banque où il sera loisible de transiger ses affaires, confortablement assis au volant de sa voiture. C'est une importation américaine de la plus pure essence. Il existe aux États-Unis des cinémas en plein air où l'on assiste à la projection d'un film, le pied sur le frein ! On répète même que des églises de même nature se dresseront bientôt en hommage à la civilisation motorisée. C'est le comble du ridicule et de la paresse. Cette identification de l'individu et de l'automobile prend des proportions inquiétantes. On ne marche plus, on roule. Et à toute vitesse !

28 août. — M.B. me téléphone, me demandant quelques lignes pour un hommage spécial qu'il entend consacrer à l'œuvre du Père Legault et des Compagnons. J'accepte avec empressement. On peut bien discuter sur telle ou telle conception dramatique de cette jeune et vivante compagnie ; toutes les opinions honnêtes sont recevables. Il n'en reste pas moins que ce groupement a exercé une action profonde et éminemment utile sur le théâtre au Canada français. Les succès artistiques remportés en sont l'éclatante démonstration. Mais les recettes n'ont pas été à la hauteur. Et les Compagnons disparaissent. Grand dommage ! Ce qui est consolant, c'est que pendant quinze ans des jeunes ont acquis un métier solide dont ils feront bénéficiaire d'autres scènes. À moins qu'ils ne soient happés par le Moloch jumelé de la radio et de la télévision.

29 août. — À six heures, au Cercle, le conseil général de la Société Saint-Jean-Baptiste reçoit quelques dirigeants de Pax Romana, dont le congrès se tient à Montréal. Ces visiteurs sont charmants ; au hasard des conversations, on se rend compte que ce qui nous unit est beaucoup plus fort que ce qui nous sépare. J'ai l'avantage de bavarder tout à tour avec un prêtre allemand d'une grande douceur d'expression, avec un avocat de Rome qui n'a rien de l'exubérance italienne, avec un jeune Danois très sportif, avec un Letton élégant, avec une Suissesse au large sourire jovial, avec le Français Roger Millot, d'un magnifique dynamisme, qui improvise une délicate allocution aux souhaits de bienvenue élégamment présentés par M. J.-Émile Boucher. Le président du Conseil de la Vie française, M. le curé Verrette, de Plymouth, est de la fête. Quelle belle occasion, à ne pas rater, pour s'entretenir des intérêts supérieurs de notre nationalité en Amérique. En somme, des hommes et des femmes venus de partout, et qui s'entendent dans une fraternelle cordialité. Le commun dénominateur du catholicisme n'est pas une vaine réalité.

30 août. — Ce n'est pas tous les prisonniers qui s'attendent à recevoir, dès leur élargissement, une somme rondelette de \$125,000,000. Mais Alfred Krupp n'est pas du tout un prisonnier comme les autres ; cet homme de 44 ans est le seul héritier du vaste empire industriel qui porte son nom. Pendant une période de deux ans et demi passée à l'ombre dans la forteresse de Landsburg, Krupp se trouvait en compagnie de six de ses directeurs de

compagnies. Il a continué avec eux, en prévision de l'avenir, à tenir des séances de conseil d'administration, offrant des cigares et des fruits. Pour meubler ses loisirs, il fabriquait avec de l'aluminium des révolvers-jouets. Que voilà un garçon exemplairement fidèle aux traditions de sa famille qui a armé l'Allemagne pour les deux conflits universels ! Au fond, les Alliés sont de braves bougres. Ah ! sans doute, ils ont un peu gêné l'activité normale de Monsieur Krupp ; c'est la règle du jeu et lui-même ne songeait sûrement pas à s'en formaliser. À la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas ? Mais ils ne veulent pas qu'il se sente dans le besoin, ils ont vu à assurer ses vieux jours. On ne saurait être plus gentil. Pour favoriser la sécurité sociale de Krupp, ils lui permettent de toucher chaque année au moins \$4,000,000 comme royautés sur la vente de ses quatre mines de charbon ; comme cette somme est un peu modeste, on y ajoute environ \$45,000,000 en actions et en obligations dans des aciéries et \$10,000,000 pour des territoires recelant du minerai de fer. De plus, M. Krupp, qui aime travailler, pourra continuer à administrer ses diverses compagnies de génie et de véhicules motorisés, ses chantiers navals et ses valeurs immobilières, le tout étant évalué à quelque \$70,000,000. Il faudrait qu'il fût bien maladroit pour ne pas se tirer d'affaire avantageusement.

31 août. — Henri Bourassa est foudroyé par une syncope. C'est tout un pan de notre passé qui s'écroule. Tout a été dit sur le caractère de l'homme. Ses ennemis en ont fait un être impossible, habité d'un immense orgueil, assez indifférent aux répercussions pratiques de ses décisions. D'autre part, ses adulateurs l'ont canonisé de son vivant, le faisant le dépositaire exclusif de la sagesse, du patriotisme, de toutes les vertus. Bourassa possédait, à n'en pas douter, une très belle intelligence souple à se jouer de toutes les difficultés, prompte à saisir l'enchaînement des faits, apte à dégager les conséquences. Cette intelligence s'appuyait sur une considérable érudition historique et politique lui permettant de retrouver, notamment dans l'histoire d'Angleterre dont il était pétri, des précédents pertinents aux causes qu'il servait. Mais on peut raisonnablement douter que le jugement fût toujours à la hauteur. Cet homme rigide a au fond peu connu le monde ; il a surtout vécu dans sa propre tour d'ivoire et dans le voisinage d'une cour d'admirateurs. Les exigences et les servitudes du concret lui échappaient forcément, il avait tendance à prendre une vue trop intellec-

tuelle des problèmes qui se posaient dans la vie quotidienne. La générosité et le désintéressement de sa pensée ne sont pas ici en cause. Mais le culte qu'il nourrissait de son infailibilité personnelle lui rendait difficile de comprendre un autre point de vue que le sien. Est-ce se tromper lourdement de soutenir que chez lui, l'esprit l'emportait sur le cœur ? Il était bon et juste sans doute, parfaitement maître de soi, d'une vie privée exemplaire ; il lui aura manqué cette chaleur d'amitié qui lui eût fait comprendre davantage les hommes, puisque le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas...

1^{er} septembre. — Fête du Travail. Les heures s'écoulent, graves et laborieuses, dans l'immeuble déserté. Le vrombissement des presses s'est tu ; rien n'ébranle plus l'édifice sur ses assises. L'invention de Graham Bell ne grésille pas ; les minutes comptent double. Dans la rue, des chalands déambulent, regardent les montres sans que leurs yeux se fixent sur quoi que ce soit. Moments de vacuité. L'oisiveté est-elle le propre de l'homme ? On en peut douter, parce qu'il s'y ennuie, même s'il la recherche.

2 septembre. — Un grand Canadien d'expression française, respecté de tous, meurt à un âge avancé. Toute la presse du pays célèbre ses qualités éminentes et l'ampleur de son action publique. Il se trouve une seule feuille à lui refuser même l'hommage le plus discret. Et ce quotidien est canadien-français. Misères d'une certaine forme de journalisme où la mesquinerie le dispute à la sottise. La lutte est serrée...

3 septembre. — Un coup de téléphone de R.C. Les auteurs de romans radiophoniques ont de graves problèmes qui échappent aux profanes. Il arrive que leurs interprètes meurent ; souvent les femmes, en prenant mari, abandonnent le micro. Il n'y a qu'à les remplacer, que diable, les comédiens ne manquent pas ! C'est très vite dit. À la scène, tout finit par s'arranger : Olivette Thibault, Huguette Oligny et la pauvre Muriel Guibault ont été tour à tour d'excellentes incarnations de la Marie-Ange de Gratien Gélinas. À la radio, où l'auditeur ne se fonde que sur la voix, c'est bien différent. Si le timbre varie, il risque de perdre pied, la vraisemblance peut en souffrir complètement. Plaignons les auteurs radiophoniques aussi consciencieux que R.C. Mais il est aussi poète et tout heureux d'avoir réussi enfin cet été à mettre la dernière main à une grande œuvre depuis longtemps entreprise.

4 septembre. — Conversation de quelques instants avec un homme estimable, victime le 16 juillet dernier des petites élections. Après une brillante carrière publique d'une quinzaine d'années, R. C. rentre dans la vie privée. Ce n'est pas lui qui y perd davantage. Il conserve le même idéal, les mêmes idées généreuses et justes qu'il sait toujours exprimer en une langue impeccable. Il a un peu vieilli, peut-être ; ce métier-là use son homme. J'espère bien que c'est l'île d'Elbe ; l'heure de Sainte-Hélène n'a pas encore sonné.

5 septembre. — Deux "philosophes" de l'un de nos collègues viennent me demander un article sur le journalisme pour une revue d'orientation, à ce que je crois deviner. Comment refuser ? Ce qui me tenterait davantage, sur ce thème, ce sont des mémoires. Voilà un projet que je compte bien reprendre... dans un quart de siècle. L'envers du décor ne manque jamais de saveur. Il faudrait bien y ajouter les coulisses...

6 septembre. — Il y a des gens qui n'ont aucun tact. C'est le cas d'un M. Houdret, musicien venu à Montréal diriger un orchestre au cours du Festival. Il a très mal prisé l'accueil qu'a réservé la critique au BEETHOVEN de René Fauchois. C'est assurément son droit d'être mécontent ; ce ne l'est sûrement pas d'être grossier. M. Houdret a signé des lettres injurieuses et fort sottes à Paul Roussel et à Jean Vallerand, qui ont eu l'élégance de les publier. Comme beaucoup d'Européens d'autrefois, il nous prend pour des sauvages, croyant faire de l'esprit en parlant des "traditions beethoviennes de Caughnawaga", ce qui ne veut rigoureusement rien dire. M. Houdret s'y prend un peu tard pour nous découvrir. Qu'il s'empresse de désert nos arpentés de neige...

7 septembre. — Chez ces excellents amis P. L., nous assistons à une séance de télévision. C'est encore l'enfance d'un art promis sans doute à un prestigieux avenir. Un bref spectacle de ballets est tout à fait convaincant ; les actualités sont aussi très agréables. Mais il faut qu'une femme soit bien jolie pour surmonter victorieusement l'épreuve de la caméra ! Ce nouvel appareil portera un rude coup à l'art déjà si compromis de la conversation.

8 septembre. — Au fur et à mesure que les manuscrits soumis au jury du Cercle du Livre de France baissent de qualité, les menus chez Lelarge s'améliorent. Nous avons à midi la réplique du repas servi l'an dernier aux Goncourt chez Drouant. C'est sûrement la seule ressemblance. Paul L'Anglais n'a pas l'aménité rêveuse de Gérard Bauer, Dostaler O'Leary ne possède pas encore l'érudition brouillonne d'André Billy et Lucette Robert est plus jolie que Colette, même si elle n'écrit pas tout à fait aussi bien. Le Père Gay représente plus aisément l'Église militante que l'Église triomphante, si l'on en juge par nos délibérations de ces dernières années. Si l'on voulait à tout prix un rapprochement, on pourrait bien convenir qu'il arrive à Jean-Pierre Houle d'avoir le verbe aussi truculent que Francis Carco. Jean-Charles Bonenfant ne se conduit pas toujours comme son patronyme semblerait l'indiquer. Gilles Marcotte nous fait un aveu : il goûte peu la pornographie ; laisse-t-il par là entendre que nous en faisons nos délices ? L'équanimité de Jean Béraud remet de l'ordre dans des délibérations laborieuses. Le vainqueur ? Comme d'habitude, Bertrand Vac. Nous ne l'avons su qu'après et en avons beaucoup ri. Non pas de l'auteur, bien sûr, qui est un garçon charmant. Mais de notre défaut de perspicacité : personne d'entre nous ne l'avait deviné à le lire. Faudrait-il en conclure que nous relisons moins volontiers LOUISE GENEST que LES LIAISONS DANGEREUSES ?

19 septembre. — La Commission de Transport reçoit à dîner (repas excellent) les représentants des journaux montréalais. M. Arthur Duperron, qui est l'urbanité même, explique d'une voix égale, presque indifférente, pourquoi il a dû, avec ses collègues hausser le prix du billet de tram. L'argumentation est convaincante, si l'on se place du point de vue exclusif de la Commission ; mais il y a eu des responsabilités antérieures à sa création, dont elle hérite bien contre son gré. Au café, nous voulons bien être persuadés de la plausibilité de cette dialectique ; nos lecteurs parviendront-ils aux mêmes conclusions ?

10 septembre. — Le club des Anciens de Sainte-Marie se prépare à reprendre son activité, pour la cinquième année. Le choix des conférenciers pose des problèmes : parler est bien, intéresser est mieux ! Chaque membre

du conseil s'efforce de grossir la liste que dresse doctement le président, Aldéric Laurendeau, d'une gravité souriante.

11 septembre. — Une classe nombreuse, à la Faculté des Lettres ; élèves des deux sexes, des clercs et des laïcs. Et pourtant le sujet (les doctrines littéraires), si nécessaire qu'il soit pour la compréhension des lettres, n'offre rien de particulièrement affriolant. Seuls des élèves sérieux ont pu choisir ce cours. Je suis heureux de retrouver en face de moi des figures de connaissance ; c'est une marque de fidélité qui ne laisse pas indifférent.

12 septembre. — Je fais mes débuts à la télévision. Une simple discussion littéraire avec Mme Lucette Robert, Bertrand Vac, Jean Béraud et Pierre Tisseyre. Je ne sais pourquoi, il y a plus d'abandon, plus de naturel qu'à la radio. Le plateau est vaste, on a l'impression d'être chez soi et de bavarder à sa guise, entre amis. On ne remarque même plus les caméras braqués contre soi et le micro est si élevé qu'on n'y pense pas. Le seul ennui, c'est le maquillage et encore davantage l'opération inverse ! La télévision a été conçue en fonction des femmes...

13 septembre. — Beaucoup de monde cet après-midi à l'inauguration du nouvel immeuble des Artisans. Le président René Paré reçoit avec son urbanité coutumière. Chacun se réjouit de l'expansion d'une entreprise canadienne-française. Cet édifice serait-il le signe annonciateur de la réhabilitation de l'est de la ville ? Le maire Houde en parle opportunément.

14 septembre. — C'est la première fois que j'assiste à une investiture de chevaliers de l'ordre équestre du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Beaucoup de faste dans le cérémonial. Mgr l'archevêque prononce une allocution vibrante. À l'écouter, je m'émerveille toujours de l'étonnante énergie qu'il déploie. Le matin, il a officié à une longue messe pontificale ; l'après-midi, il participait à une journée d'étude sur le respect du dimanche ; à sept heures, le chapelet ; et ce soir il a reçu l'engagement de quinze chevaliers. Il a sûrement trouvé le moyen de faire autre chose ! Comme l'écrivit Julia Richer dans ECCLESIA, Mgr Léger croit à la politique de la présence ; il se dépense sans compter.

15 septembre. — Je ne connaissais pas le club *Kinsmen-Alouette*. C'est un groupe d'une cinquantaine de jeunes gens, dont la plupart ont déjà milité dans les rangs de la *Chambre de commerce des jeunes*. Comme tous les autres clubs analogues, ils s'occupent de l'enfance malheureuse, ils prélèvent des fonds par le jeu amusant des amendes, ils se réunissent périodiquement à dîner et pour donner un ton sérieux à leurs agapes, ils invitent un conférencier ! J'ai grand plaisir à les entretenir de Bourassa, de sa famille, de sa formation, de sa carrière ; de ses idées maitresses, de l'influence qu'il a exercée.

16 septembre. — Mon premier cours cette année à la *Faculté de Musique*, en fin d'après-midi. C'est encore une toute jeune entreprise ; elle bénéficie de la clairvoyance, du dynamisme et de la confiance en l'avenir de son doyen, le Père Alfred Bernier, s.j. Ce sont là des gages de succès.

17 septembre. — On vient de publier, aux États-Unis bien entendu, un ouvrage en quatre volumes, comprenant 510 résumés d'intrigues de romans, de pièces de théâtre, de contes, d'épopées etc. Ceux d'entre nous qui manquaient du courage nécessaire pour se plonger dans les œuvres complètes de Balzac n'auront plus qu'à feuilleter ce répertoire. Quelle aubaine ! Avec 510 résumés nous acquérons une connaissance littéraire universelle, s'étendant d'Homère à Hemingway. Foin donc de ces lectures fastidieuses et jamais terminées et avis aux étudiants de la *Faculté des Lettres*...

18 septembre. — C'est la journée des journalistes au club *Richelieu*. C'est bien leur tour d'être à la table d'honneur et de n'avoir pas à rédiger un compte rendu ! À vrai dire, les invités d'aujourd'hui ont perdu depuis déjà un assez long temps l'habitude du reportage. Ils occupent tous des fonctions plus ou moins administratives et rédactionnelles — quel mot affreux ! — dans leur journal respectif. Je me permets ici une remarque que personne n'est tenu d'entériner : à regarder le groupe, j'estime qu'il se compare avantageusement à celui de tout autre assemblage d'hommes de profession. Je m'aveugle sans doute et m'en excuse si peu... L'ami

Fitzgerald prononce quelques propos aussi justes que simples ; sans prétention, il laisse entendre ce que peut être, quand nous le voulons bien, le rôle de notre métier dans la société.

19 septembre. — On ne pense jamais à tout, bien sûr. Nous sommes, *ah ! sans le vouloir, si cruels à l'égard de nos frères inférieurs. Il n'y a pas que la cruauté morale. Un brave homme de la S.P.C.A. élève une protestation indignée contre le traitement que nous faisons subir au homard ; nous avons la bonté habituelle de l'ébouillanter pour le rendre comestible. Et le homard n'est pas content du tout de cette immersion, pour un peu il réclamerait un anesthésique. Une bonne âme suggère de lui briser d'un coup énergique la colonne vertébrale. Problème d'une gravité extrême que nous n'avons que trop tarder à examiner sous toutes ses écailles. Il faudrait bien aussi connaître le sentiment des vaches précipitées d'un coup de massue aux champs-élysées des bovidés. Une fois engagés dans ce rayon de l'humanitarisme bëlant, si l'on s'intéressait aux millions d'esclaves travaillant dans les mines de sel de Sibérie, aux Hindoux qui meurent sur le trottoir dans les principales villes de la république de M. Nebrou, aux petits enfants qui meurent un peu partout sur la terre parce que leurs parents ne peuvent les nourrir... Qu'il ne soit jamais question de faire souffrir délibérément un seul être vivant, mais avant de former une croisade pour la revendication des droits civils des homards, nous sommes quelques-uns à accorder notre préférence, l'essentiel de nos soucis, aux petits d'homme dont parlait Kipling, aux femmes et aux hommes écrasés sous le poids d'un fardeau trop lourd. Nous compatissons davantage aux misères imméritées de millions et de millions de nos frères humains, nos semblables, qui ont une âme où se reflète celle de leur Créateur.*

20 septembre. — Comme j'aurais aimé me trouver ce matin à l'église Saint-Vincent-de-Paul, à New-York. Les cloches ont égrené leurs sons joyeux, les carillons évoquaient le bonheur. Grande liesse en vérité : s'avançaient dans l'allée centrale deux jeunes fiancés résolus à se donner l'un à l'autre pour la vie, à échanger des serments éternels, à faire rimer amour et toujours, comme dans les chansons. Eh ! oui, ce sont bien deux vedettes de la chansonnette française qui unissent à jamais leur destinée. D'un côté, la stature minuscule, le regard un peu triste, la chevelure abondante d'Edith

Piaf ; de l'autre, l'allure altière, la démarche sportive, le sourire engageant de ce garçon bien découpé qui a nom Jacques Pils. Tous deux ont atteint leur majorité, ce qui les a dispensés d'obtenir le consentement de leurs parents. Leur âge les rendra plus sérieux : ils connaissent le prix de la fidélité réciproque, de l'anneau d'or, comme dirait André Laurendeau. Nous les connaissons bien, à Montréal. Pas de date, surtout ; c'est tellement inélegant. Je me souviens du temps où Pils faisait un tour de chant avec son camarade Tabet, au cours d'un spectacle donné au Stella, dont la vedette était Lucienne Boyer, alors si petite entre ses bras et qui depuis a pris de l'avantage. Piaf est venue plus tard, déjà consacrée ; elle avait de l'entre-gent, de la ténacité, de l'ambition, et tout, et tout. Elle aimait beaucoup les boxeurs mais il arrive que les boxeurs sont victimes d'accidents d'avions. Courageuse, la petite femme à la voix rauque refait sa vie après chaque catastrophe, une vie qui n'est pas tellement rose. Le clou de ce mariage demi-mondain, c'est la présence de Marlène Dietrich, à titre de demoiselle d'honneur. C'est bien le seul rôle que n'ait encore interprété la grand'mère Marlène. Cela lui fera une belle jambe. Assurément, elle y sera étourdissante, cette femme inusable pour qui pendant quelques semaines Jean Gabin brûla, comme eût dit Racine. Le jeune couple ne fera pas de voyage de nocces ; tous deux, ils ont déjà tellement bourlingué. Et le dicton n'est pas vrai : personne ne se plaindra que la mariée soit trop belle.

21 septembre. — Quelques heures à Québec ; trop brèves à mon gré. La ville est prise d'assaut à l'occasion des fêtes de Laval. Messe imposante devant les édifices parlementaires ; les cérémonies s'enchaînent les unes aux autres. Un centenaire ne se produit pas tous les jours. Sur un plan infiniment plus modeste, excellent déjeuner à la Bastogne, une boîte bien sympathique de la rue Couillard, avec André Malavoy et Jean-Marc Léger. Au sortir d'un restaurant d'une atmosphère aussi française, circulant dans cette petite rue si pittoresque et si étroite, on doute un peu d'être encore en Amérique. Que Québec conserve jalousement ses trésors ! C'est le vœu d'un Montréalais — de tous les Montréalais.

22 septembre. — Surprise au Nouveau-Brunswick : les conservateurs balaient les libéraux. Nos amis acadiens ont mis fin à la tradition du bloc solide ; ils ne croient plus utile de placer tous leurs œufs dans le même

panier. Ce qu'il faut, c'est que tous les gouvernements, de quelque teinte qu'ils soient, se rendent compte que les Acadiens dépassent 40 pour cent de la population de cette province. Ils ne veulent plus être traités en parents pauvres. Nous regardons monter à l'horizon la deuxième province française du Canada...

23 septembre. — Je m'étonne toujours de lire à l'enseigne de trop nombreux pharmaciens le mot DROGUES, qui est de toute évidence une traduction aussi littérale qu'inexacte de l'anglais "drugs". Ce n'est pas très flatteur pour leur marchandise, puisqu'il ne s'agit que de mauvais remèdes. Déjà Chamfort soutenait que "la médecine a beaucoup de drogues et presque point de spécifiques". Le populaire, quand il entend désigner un charlatan, dit volontiers qu'il débite bien sa drogue. Et personne ne voudra croire que nos apothicaires annonceraient d'aussi flamboyante façon des narcotiques ! Cette faute grossière est déplaisante ; on la pardonnerait plus volontiers à des hommes dépourvus de formation.

24 septembre. — Un ami me demande conseil avant d'accepter une permutation. Comment agir en pareil cas ? Je demeure toujours perplexe. Quelqu'un sollicite un conseil ; si vous répondez dans le sens qu'il a d'avance arrêté, vous avez un jugement très sûr ; sinon, vous n'y entendez rien, vous avez voulu désobliger, vous êtes un jaloux, etc. La diplomatie est une forme subtile et nécessaire de la dérobade.

25 septembre. — Les réactions sont souvent inattendues. À un ami, rentré des États-Unis, je demande ce qu'on dit là-bas, à son usine, de l'incident Nixon. Il en a causé avec ses ouvriers. Eh bien, ces bonshommes-là n'en veulent pas du tout au sénateur de la Californie d'avoir touché \$18,000 de souscripteurs électoraux. C'est la preuve, soutiennent-ils, que le parti républicain ne se recrute plus exclusivement, comme autrefois, dans les classes opulentes, mais qu'il compte aussi des gens du peuple... La majorité partagera-t-elle cette opinion bienveillante ?

26 septembre. — En fin de soirée, un ami insiste pour me présenter, dans un ball d'hôtel, un Français de passage, Bourget-Pailleron. Il semble occuper des fonctions importantes à la REVUE DES DEUX-MONDES ;

son nom ne m'est pas entièrement inconnu et j'ai déjà lu des études signées par sa mère, Marie-Louise Pailleron. Je m'informe de la santé de la revue de Buloz. Il ne semble pas qu'elle ait beaucoup rajeuni ; on s'y tient toujours à des formules éprouvées et un peu dépassées. Il serait curieux de connaître la moyenne d'âge des collaborateurs. Depuis la guerre, son influence paraît grandement diminuée ; le public vivant se dirige vers d'autres publications plus audacieuses. Une bonne moyenne entre la vétusté statique et la hardiesse agressive, c'est encore pour moi LA TABLE RONDE.

27 septembre. — Grand plaisir à inaugurer un programme de télévision, LE NEZ DE CLÉOPÂTRE, en compagnie de camarades charmants. Philippe Panneton et Robert Lapalme disposent d'une étonnante agilité intellectuelle, Gérard Pelletier est incisif et pénétrant, Jacques Normand affiche une nonchalance blasée et souriante, Jean Després a un instinct fou... pour deviner les réponses. On s'affaire beaucoup sur le plateau ; de la jeunesse, de l'enthousiasme. L'observateur acquiert l'impression que tout ce monde est en train d'acquérir les rudiments du métier. Cette période expérimentale n'est pas dépourvue de charme.

28 septembre. — Il y a toujours des constatations piquantes dans les rapports statistiques. Ainsi, au Canada, les célibataires masculins l'emportent par 422,313 sur les femmes célibataires. Ces dernières n'ont plus aucune excuse valable pour se refuser aux joies ou aux liens de l'hyménée, comme disait Racine, encore qu'il faille avouer qu'il ne leur est pas toujours facile ou possible de convaincre un partenaire éventuel d'abandonner son statut. On connaît la vieille blague : quand se présente un époux éventuel, la jeune fille de Québec demande aussitôt ce que fait son père, la jeune fille de Montréal s'informe s'il a beaucoup d'argent, tandis que la jeune fille d'Ottawa s'écrie, pleine d'émotion : Où est-il ? Snobisme à Québec ? Matérialisme à Montréal ? Pénurie à Ottawa ? Ne généralisons pas... Autre fait : beaucoup plus de veuves que de veufs au Canada. Serait-ce que les femmes font preuve de plus d'endurance que les hommes ?

29 septembre. — Ottawa, la capitale la plus paisible du monde. Et cependant on répète que cette ville connaîtra la guerre sous la forme la plus

atroce qui soit, la guerre des sexes. L'occasion ? La mairesse actuelle, Mlle Charlotte Whitton. Un candidat entreprendrait une croisade, que l'on n'ose appeler sexuelle, en faveur de la suprématie masculine. Une guerre sainte, une guerre intestine. Ce nouveau saint Georges, qui serait un vétéran et aurait dans les veines le sang d'un ancien premier ministre canadien, soutient que la place de la femme est à la maison. Quelle horreur en ce vingtième siècle ! La mairesse Charlotte réagit avec pondération et dédain. Elle fait remarquer qu'Ottawa compte 53.2 pour cent de femmes parmi les électeurs ; pourvu qu'elles se portent toutes aux barricades ! Mlle Whitton ajoute qu'elle s'inquiéterait vraiment de ce candidat masqué s'il avait voulu dire que la place de la femme est dans la chambre, c'est-à-dire dans la Chambre des Communes. Le haut lignage de ce monsieur laisse la mairesse de glace. Elle affirme en effet qu'un relevé des premiers ministres des cinquante dernières années démontre qu'il doit être très, très âgé, à moins que... et l'autre hypothèse est trop effrayante à envisager. Par définition, un premier ministre n'agit que dans la légitimité, dans le constitutionnel, dans l'intra vires.

30 septembre. — *De charmants jeunes gens de Sainte-Marie me demandent un article sur la carrière du journalisme. Leur publication affiche un titre extensible : Perspectives. On peut répondre en deux mots ou en deux milles ; on m'en demande huit cent. C'est trop pour le temps dont je dispose, c'est trop peu pour le sujet. Essayons donc d'un moyen terme qui ne satisfera personne. IN MEDIO STAT VIRTUS... Oui, la vertu de la médiocrité.*

1er octobre. — *Le nouveau président de l'Alliance française, Jean Lallemand, souhaite que la presse soit favorable à l'entreprise de rayonnement intellectuel dont il assume maintenant la direction. Le meilleur moyen, n'est-ce pas de convoquer un dîner intime des journalistes, dans un salon du Ritz ? On ne prend pas les mouches avec du vinaigre, c'est bien connu. Le repas a lieu ce soir, il est charmant. Lallemand, Jean Houpert, Marcel Nougier, se dépensent sans compter pour que cette petite réunion soit agréable. Ils ont parfaitement réussi. L'Alliance a consolidé ses liens avec la presse.*

2 octobre. — Je donne mon premier cours à l'École de Pensée nationale, au Monument. Le sujet m'intéresse vivement ; j'y ai travaillé plus qu'à l'accoutumée. Heureusement que je m'y suis rendu, car nous n'aurions pas été très nombreux. C'est une excellente leçon de modestie.

3 octobre. — C'est le premier anniversaire du service français de la Presse canadienne. À cette occasion, comme il se doit, réception dégustative, sous le regard de l'Enfant bleu de Gainsborough, au Windsor. Le Canada est présent : M. Louis Saint-Laurent. La province de Québec également : M. Omer Côté. Les hommes publics fraient avec les journalistes. Deux pouvoirs qui ne s'excluent pas.

4 octobre. — C'est le lancement de LA LOUVE, le dernier roman de Pallascio-Morin. Les amis sont venus nombreux à ce "vernissage" ; il y a même quelques biches nullement aux abois. On peut bien ne pas toujours s'enchanter de la littérature un peu facile de Pallascio, mais comment ne pas souhaiter bonne chance au camarade plein d'entrain, heureux de la vie et de sa vie ! Comme tout le monde, il a le droit d'écrire des romans.

5 octobre. — Enfin, Montréal est doté d'un Cercle du Livre romanesque ! Nous le devons à un infatigable animateur, Pierre Tisseyre, déjà identifié au Cercle du Livre de France. Qu'on nous en raconte au plus vite, de belles histoires d'amour ! Il n'y a plus de tendresse dans le monde. Heureusement, les sources vives sont déjà visibles, au bout de notre désert desséchant. À la fontaine, nous découvrons Magali et Claude Jaunière, qui ont fait don de leur personne à l'amour... imprimé. Comme on le voit, le Cercle de M. Tisseyre n'offre rien de vicieux ; la marchandise est de tout repos. Allez, jeunes filles en fleurs, vous rafraîchir à ces eaux pures. La Fontaine avait bien raison : Si Peau d'Âne m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême...

6 octobre. — Le premier dîner du Club des Anciens de Sainte-Marie. Assistance nombreuse ; belle promesse pour la maison. Un jésuite russe, le Père Ourousoff, se fait entendre, sauf de moi, qui dois partir pour une réunion. Je le regrette ; la bilocation n'est pas encore inventée.

CLICHÉS
 POUR
 • CATALOGUES
 • JOURNAUX
 • ANNONCES
 • REVUES

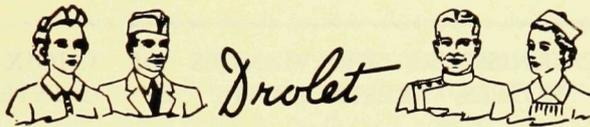
LA PHOTOGRAVURE
NATIONALE
 Nouvelle adresse
 LIMITEE
 FA. 7583*

2700 rue RACHEL E., MONTRÉAL

Tél. GRavelle 2495

TÉL. 4-3146

LES UNIFORMES



TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

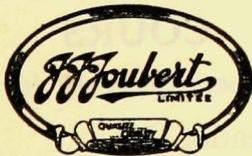
2400 des Carrières, MONTREAL

32, chemin Gouin, QUEBEC

TOUT LAINE ou falsifiée, une étoffe est une étoffe. . . Pourtant si l'on compare, l'authentique est moins chère.

•
 AINSI DU LAIT...

A prix égal, la qualité JOUBERT l'emporte haut la main



4141, rue ST-ANDRE

FR. 3121

Succursale N.D.G.

920, boul. Décarie —

DE. 3561

Spécialiste pour les yeux



OPTOMETRISTE-OPTICIEN

Tél.: CA. 7616

6761 St-Hubert

Montréal

Tél.: 171

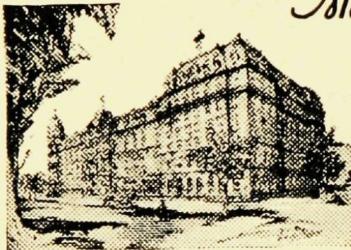
330 St-Georges

St-Jérôme

Windsor

CARRÉ DOMINION

Montréal



PARIS À MONTRÉAL

Restaurant

CHAMPS - ÉLYSÉES

Cuisine Française de Renommée mondiale

HOTEL BERKELEY

André Bertheau

Propriétaire

N. E. Verge

Gérant

1188 ouest, rue Sherbrooke

Tél. MA. 7351

Montréal

FOURNISSEURS DE VIANDES DE CHOIX
AUX HOTELS, RESTAURANTS ET CAFETERIAS

Edgar Mailhot Ltée

2185 est, rue Mont-Royal

LTÉE

AMherst 1161

Bureau : GI. 3757-58

Rés.: FR. 5618

Acme Vacuum Cleaner Co. Ltd.

Adélard SALMAN,
PRÉSIDENT

4225, De la Roche Sts,

Montréal

Service de Préparation au Mariage

COURS

commençant le 12 février
à l'intention des

PROFESSIONNELS

3774 St-Denis

Pour rens: HA 9218

7 octobre. — Autrefois, je recevais dans mon courrier des invitations pour des enterrements de vie de garçon. La source est tarie ; qui s'en plaindrait ? Elle est aujourd'hui remplacée par les anniversaires de mariage. Nous sommes une cinquantaine chez les Fusilliers Mont-Royal à prendre... bonne note de la décennie écoulée conjointement pour F. et Y.C. J'entrevois d'ici quelques années d'autres invitations, pour des mariages cette fois-là, et non pas pour des amis, mais pour leurs enfants. Les années passent...

8 octobre. — Comme l'an dernier, la Société d'Étude et de Conférence organise un Salon du Livre. Il y aura, nous annonce-t-on, un dîner auquel assistera "toute l'élite de la société montréalaise". Bigre ! Comme on le constate aisément, il s'agit d'une réunion qui devrait grouper plusieurs milliers de convives. Le conférencier d'honneur sera un garçon charmant qui a déjà fait un séjour à Montréal, Armand Hoog. L'année précédente, c'était Marc Chadourne. Dans plusieurs années, quand nous aurons appris les rudiments du français, l'orateur de la soirée sera peut-être l'un de nos compatriotes dégrossis et évolués.

9 octobre. — Quelques amis se réunissent pour exprimer leurs meilleurs vœux au dernier-né littéraire de Geneviève de la Tour Fondue-Smith. C'est une excellente camarade et l'on se réjouit tous du succès que l'on anticipe pour elle.

R. D.

